This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07583619 1

☆DR. R. WIENER

(Gruellette)
NKW

CONTES
MOGOLS.

TOME SECOND.

LES MILLE
ET UNE
SOIRÉE,
CONTES MOGOLS.

TOME SECOND.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

A LILLE,

Chez C. F. J. LEHOUCQ, Libraire;
Rue Neuve, la porte cochère à droite
en entrant par la Place.

M. DCC. LXXXII.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
211839
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1901

TABLE

Des Hiſtoires contenues au Tome ſecond.

XIX. SOIRE'E. *SUITE de l'Hiſtoire d'Aboul-Aſſam, aveugle de Chitor,* page 1.

XX. SOIRE'E. *ſuite de la même Hiſtoire,* 12

XXI. SOIRE'E *Suite de la même Hiſtoire,* 27

XXII. SOIRE'E. *ſuite de la même Hiſtoire,* 38.

XXIII. SOIRE'E. *ſuite & concluſion de l'Hiſtoire d'Aboul-Aſſam, aveugle de Chitor,* 47.

Hiſtoire de Cazan-Can, ſultan d'Ormuz, 62.

XXIV. SOIRE'E. *ſuite de la même Hiſtoire,* 64

XXV. SOIRE'E. *ſuite de la même Hiſtoire,* 80

XXVI. SOIRE'E. *suite de la même Hiſtoire*, 91
XXVII. SOIRE'E. *concluſion de l'Hiſtoire de Cazan-Can, Sultan d'Ormuz*, 102
Hiſtoire du Prince de Viſapour, 112
XXVIII. SOIRE'E. *suite de la même Hiſtoire*, 117
XXIX. SOIRE'E. *concluſion de l'Hiſtoire du Prince de Viſapour*, 128
Hiſtoire de Zem-Alzaman, Prince de Kaſgar, & de Zendelcarnaï, Princeſſe de Samarcand, 143
XXX. SOIRE'E. *Suite de la même Hiſtoire*, 147
XXXI. SOIRE'E. *Suite de la même Hiſtoire*, 169
XXXII. SOIRE'E *Suite de la même Hiſtoire*, 169
XXXIII. SOIRE'E. *Suite de la même Hiſtoire*. 184
XXXIV. SOIRE'E. *Suite de la même Hiſtoire*, 195

TABLE.

XXXV. SOIRE'E. *Suite de la même Hiſtoire*, 208
XXXVI. SOIRE'E. *Suite de la même Hiſtoire*, 220
XXXVII. SOIRE'E. *Suite de la même Hiſtoire*, 229
XXXVIII. SOIRE'E. *Suite de la même Hiſtoire*, 240
XXXIX. SOIRE'E. *Suite de la même Hiſtoire*, 247
XL. SOIRE'E. *Suite de la même Hiſtoire*, 260
LXI. SOIRE'E. *Concluſion de l'Hiſtoire de Zem-Alzaman, Prince de Kaſgar, & de Zendehroud, Princeſſe de Samarcand*, 271
Aventures de Katifé & de Margeon, 282
XLII. SOIRE'E. *Suite des mêmes Aventures*, 283
XLIII. SOIRE'E. *Suite des mêmes Aventures*, 290
LXIV. SOIRE'E. *Suite des mêmes Aventures*, 299

XLV. SOIRE'E. *Suite des mêmes Aventures*, 309
XLVI. SOIRE'E. *Suite de mêmes Aventures*, 316
XLVII. SOIRE'E. *Suite des mêmes Aventures*, 322
XLVIII. SOIRE'E. *Suite des mêmes Aventures*, 329
XLIX. SOIRE'E. *Suite des mêmes Aventures*, 335
L. SOIRE'E. *Suite des mêmes Aventures*, 341

Fin de la Table du Tome second.

LES SULTANES DE GUZARATE, OU LES SONGES DES HOMMES ÉVEILLÉS.

CONTES MOGOLS.

XIX SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire d'Aboul-Aſſam ; Aveugle de Chitor.

JE m'imaginois, continua l'aveugle, trouver dans cette fille que le Sultan me donnoit pour femme toute la répugnance qu'elle devoit avoir pour

un homme tel que je paroiſſois être. Mais le ſéjour du Sérail eſt ſi triſte, & ſi auſtere pour ces ſortes de perſonnes, qu'elle n'héſita pas à accepter la propoſition que la Favorite lui fit de m'épouſer. Je témoignai ma joie de cette union, par mille actions plus folles les unes que les autres ; & le Sultan nous ayant après la Fête fait conduire dans l'extérieur du Sérail, il fit venir un Iman qui nous maria ; & non content de cela, il nous fit mettre au lit en ſa préſence, & ſe retira enſuite avec la Favorite ; qui avoit auſſi voulu être témoin de cette derniere cérémonie.

Quelque paſſion que je reſſentiſſe pour ma femme, & quelqu'empreſſement que je dûſſe avoir de lui marquer à quel point alloit envers elle ma reconnoiſſance, je crus devoir encore auparavant donner une nouvelle ſcene au Sultan. Pour cet effet, je ſortis bruſquement du lit, j'ouvris la porte de ma chambre, & je m'en ſauvai en

chemiſe, & en (a) caleçon, avec tant de précipitation, que je renverſai en courant tout ce qui ſe préſentoit devant moi. Le Monarque averti ſur le champ de cette nouvelle folie, m'ayant fait arrêter, me fit amener devant lui. Roi de Mouſcham, me dit-il, quelle frayeur vient de vous ſaiſir? Quoi une ſimple fille fait fuir un des plus grand Héros de la terre? Seigneur, dis-je alors au Sultan, tu aurois eu auſſi peur que moi, ſi tu t'étois trouvé à ma place. Tu m'avois promis toute ſorte de ſatisfaction en me donnant une femme; mais je me ſuis vû bien loin de mes eſpérances: à peine ai-je été couché auprès de ma nouvelle épouſe, qu'il m'a ſemblé entendre ſous la couverture un bruit extraordinaire; attentif, & prêtant l'oreille, j'ai cru entendre dans ſon ventre pluſieurs voix claires & fort diſtinctives, dont

(a) Les Orientaux hommes & femmes couchent ordinairement en caleçon.

l'une demandoit une chemise, l'autre un turban, une robbe & des pabouches, une troisieme du pain, du ris & de la viande, qui pis est, il m'a paru que toutes les personnes qui parloient ainsi s'entrebattoient; de sorte qu'épouvanté par leurs cris, je me suis promptement échappé; dans la crainte de devenir pere d'une grosse famille, qui me témoignoit déjà ses besoins que je n'aurois pas le moyen de lui fournir, & dont j'ai voulu éviter les reproches.

Le Sultan éclata de rire à cette réponse. Il n'est pas si fol en cette occasion qu'on le pense, dit-il alors; combien de gens, conduits par leur seule passion, s'engagent-ils dans le Mariage, sans en prévoir les suites, & laissent le plus souvent un grand nombre d'enfans exposés à la misere? Pour remédier aux craintes de ce galant homme, je veux qu'on lui assigne, pour lui & pour sa femme, deux mille pieces d'or par an. Va, mon

ami, continua-t-il, retourne auprès de ton épouse; ne t'inquiéte point de ce que deviendront tes enfans, j'en aurai soin comme des miens propres, & je te promets par avance, qu'ils ne manqueront de rien. Je m'étendis alors en remercimens plus ridicules les uns que les autres, & cette derniere scene réjouit tellement le Sultan, que tirant de son doigt, un diamant d'un prix très-considérable; porte cette bague à ta femme, me dit-il, voilà le commencement de la dot que je lui veux assigner.

Vous pouvez croire que je me laissai reconduire volontiers auprès de mon épouse; je lui racontai avec beaucoup de satisfaction ce qui venoit de m'arriver, & comme elle avoit de l'esprit, elle comprit tout d'un coup que le mien n'étoit pas aussi aliéné que je voulois le faire croire au Monarque de Cambaye. Mon cher Seigneur, me dit-elle, en m'embrassant, j'étois présente à votre premiere rencontre avec le Sul-

tan, & depuis ce moment, j'ai conçu pour vous une violente inclination. Ne vous imaginez pas que j'aie été à votre égard auſſi crédule que ce Prince. Quand on aime, l'on voit les objets de ſa tendreſſe avec de meilleurs yeux que les gens indifférens. J'ai conçu que vous n'aviez feint d'avoir l'eſprit égaré que pour échapper de la mort qui vous étoit certaine, ſi vous n'aviez pris ce parti. Ce fut moi qui engageai la Sultane à parler en votre faveur, & lui ayant depuis témoigné l'affection que je vous portois, j'ai obtenu d'elle, qu'elle prieroit le Sultan de nous unir enſemble.

Je fus ſi ſurpris, continua Aboul-Aſſam, d'entendre ainſi parler ma femme, que je fus quelque-tems ſans lui répondre; & mon étonnement n'ayant ſervi qu'à la confirmer dans ſes idées, je crus devoir lui avouer la vérité. Charmés l'un de l'autre, nous paſſâmes enſemble des jours très-heureux, laiſſant toujours croire au Sul-

tan que je n'avois pas l'eſprit des plus ſain. J'avois un plaiſir infini dans les différens rôles que je jouois à tous momens: ſi je voyois rire les autres des folies que je diſois ou que je faiſois, je me moquois intérieurement de celles dont tous les jours j'étois ſpectateur, & qui la plûpart du tems ſervoient de matiere aux divertiſſemens que je procurois au Sultan, ſans cependant, autant que je le pouvois, m'attirer des ennemis, comme j'avois fait étant Médecin de Chitor; au contraire, je ne cherchois qu'à faire plaiſir à tout le monde, & je vais même vous en raconter un trait qui me valut un préſent très-conſidérable. Le Sultan qui alloit fort ſouvent à la chaſſe à l'oiſeau, avoit un Faucon blanc qu'il aimoit paſſionnément. Un jour qu'il vouloit le faire voler, ſe trouvant que ſon oiſeau favori étoit malade, & même aſſez dangereuſement: Menoulon, dit le Sultan en colere, au grand Fauconnier, tu ſais combien je ſuis

attaché à ce Faucon; je ſuis perſuadé qu'il n'eſt en cet état, que par le peu de ſoin qu'on a eu de lui, prends bien garde à ce qu'il deviendra, car je t'avertis, que quiconque me dira qu'il eſt mort, je lui ferai couper la tête. Le Fauconnier ſe retira bien affligé d'une pareille menace; il n'épargna ni ſoins, ni peines, pour ſauver le Faucon; mais malgré cela, l'oiſeau étant mort au bout de huit jours, il n'y eut point de douleur pareille à celle de Menoulon. Comme je demeurois vis-à-vis de ſa maiſon, je courus aux cris que faiſoient les Valets de la Fauconnerie, & je fus ſi touché de la ſituation de leur Maître, que je réſolus de faire mes efforts pour le tirer du péril où il étoit, ſe trouvant obligé de rendre compte tous les jours lui-même au Sultan, à l'iſſue de ſon dîner, de la ſanté de ſes oiſeaux. Tranquilliſe-toi, Menoulon, lui dis-je, & laiſſe-moi faire; ſi le Roi fait mourir quelqu'un, ce ne ſera pas ſûrement toi. Je courus ſur le

champ au Palais; le Sultan alloit ſe ſe mettre à table, & paroiſſoit de fort bonne humeur. D'où viens-tu, Roi de Mouſcham, me dit-il, que tu parois ſi agité? Ah! Seigneur, lui dis-je, j'ai une aventure bien ſinguliere à vous raconter: je viens de la Fauconnerie, j'ai trouvé Menoulon, le balai à la main, qui nettoyoit une place de trois pieds en quarré, devant la voliere dorée; il l'a arroſée enſuite avec de l'eau de ſenteur, après quoi il a étendu deſſus un tapis de ſoie brodé d'or, qu'il a ſemé de fleurs les plus odoriférantes. Il a été alors chercher ton Faucon blanc, & fondant en larmes, il l'a couché ſur le dos. Le Faucon étoit étendu ſur le tapis, les aîles déployées, le bec en haut, les jambes ſerrées, les yeux fermés.... A ce diſcours ſi détaillé, le Sultan m'interrompit bruſquement: Ah! me dit-il, mon Faucon blanc eſt mort.

C'eſt votre Majeſté même qui l'a dit, m'écriai-je en ce moment, que

ſa tête ſoit ſauve. Le Sultan fut d'abord ſurpris de ma réponſe, mais ſe rappellant la menace qu'il avoit faite à Menoulon, il ne put s'empêcher d'éclater de rire ; vas trouver le grand Fauconnier, me dit-il, aſſure-le, que je ſuis perſuadé qu'il a fait ſon poſſible pour réchapper mon Faucon, & que je ne lui veux point du mal de ſa mort. Je courus annoncer cette bonne nouvelle à Menoulon, & lui ayant raconté de quelle maniere je m'y étois pris pour détourner de deſſus ſa tête les menaces du Sultan, il m'embraſſa tendrement & me fit préſent d'une bourſe, dans laquelle il y avoit mille pieces d'or.

Avec une pareille conduite de ma part, & une femme qui m'aimoit tendrement, rien ne manquoit à mon bonheur, & je croyois qu'il devoit durer éternellement, lorſqu'il finit tout d'un coup au bout de quelques mois, par la mort du Sultan, qui, à la chaſſe, étant tombé très-rude-

ment de deſſus ſon cheval, ne laiſſa aucun enfant mâle pour lui ſuccéder.

La diviſion qui ſe mit dans le Royaume, ne m'ayant pas permis d'eſpérer que celui qui regnoit après lui, auroit pour moi les mêmes bontés, je propoſai à ma femme de quitter la Cour ; elle y conſentit d'autant plus volontiers, que le nouveau Sultan fit bientôt connoître que je lui étois très-indifférent : nous nous retirâmes donc dans une petite maiſon des Fauxbourgs de Golconde, & l'ayant fait accommoder très-proprement & très-commodément, nous y goutions les plaiſirs d'une vie tranquille, lorſque ma femme devint groſſe. Je reſſentis un extrême plaiſir à cette nouvelle ; mais je n'étois pas né pour être long-temps heureux : elle mourut en donnant le jour à un gros garçon, qui ſuivit ſa mere de fort près.

J'avois eu tant d'occaſions de me louer de mon épouſe, elle m'avoit

donné des marques si essentielles de son amour, & je l'aimois avec une passion si extraordinaire, que sa perte pensa me rendre véritablement fou.

XX. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Aboul-Assam, Aveugle de Chitor.

PLONGÉ dans la douleur la plus vive, je m'abandonnai tout entier à moi-même; je fus huit jours sans presque boire ni manger, & sans vouloir recevoir aucune consolation. J'avois pour proche voisine une bonne veuve fort âgée, & dont ma femme avoit reçu dans sa couche tous les secours possibles; elle fut touchée de mon malheur, ne voulut pas m'abandonner, & fit tant par ses remontrances, que je consentis à ne me point laisser mourir comme d'a-

bord je l'avois réſolu. Elle avoit un fils unique, âgé au plus de trente ans, il ſe joignit à ſa mere, & me donna tant de marques ſincères d'amitié, que je crus devoir lui en témoigner toute ma reconnoiſſance. Nous fûmes plus de ſix mois ſans nous quitter; & le temps ayant diminué ma douleur, & m'ayant fait oublier la perte que j'avois faite, je ne ſongeai plus qu'à imiter mon ami; c'eſt-à-dire, à paſſer la plus grande partie des jours & des nuits à table, dans le vin, le jeu ou avec les femmes, dont on ne manque point à Golconde. En menant cette vie, je vis bientôt la fin de mon argent comptant, & de mes bijoux; je comptois du moins ſur les deux mille pieces d'or que j'avois droit de recevoir au Tréſor du Sultan; mais je ne ſavois pas que celui qui regnoit alors, avoit annullé toutes les libéralités de ſon Prédéceſſeur; & me trouvant obligé de vendre mes meubles piece

à piece, je me vis bientôt réduit dans la derniere misere. Le fils de la veuve m'aida à vivre pendant quelque temps; mais sentant que j'étois à charge à sa mere qui n'étoit pas riche, je pris le parti de me faire Calender, & j'en eus bientôt revêtu l'habit. Ne croyez pas que je fusse devenu meilleur pour cela, au contraire, je n'avois cherché qu'à me mettre à l'abri de l'insulte & de la misere, & j'y étois parvenu par ce moyen. J'avois même engagé mon compagnon de débauche à m'accompagner, & nous allions de Ville en Ville, vivant toujours amplement aux dépens des bonnes gens. Un jour que nous étions à la campagne, chez un de ces dévots Musulmans, on lui annonça une troupe de Charlatans Persans, qui faisoient des choses si extraordinaires, que le récit que l'on en fit à ses femmes & à ses enfans, excita vivement leur curiosité Comme je n'avois jamais vû de pareilles gens, j'engageai ce bon

homme à donner cette legere ſatisfaction à ſa famille : il y conſentit, & ayant fait entrer les Charlatans dans ſa Cour où il y avoit placé ſes femmes & ſes filles, couvertes de voiles qui leur deſcendoient juſqu'aux pieds, ces hommes ſinguliers dans leur eſpece, commencerent leurs exercices d'une maniere à ſurprendre des perſonnes qui n'avoient jamais rien vû. Se faire forger un fer rouge ſur une petite enclume poſée ſur le ventre ſe tenant renverſé ſur les pieds & ſur les mains, après s'être fait mettre ſous le dos un poignard la pointe en haut à un doigt du dos; dans la même poſture ſe faire fendre d'un coup de ſabre un melon placé ſur le ventre, ſans effleurer la peau; quoique cela fut admiré des ſpectateurs, je n'en fus pas frappé, parce que je m'imaginai bien que le fréquent exercice de ces ſortes de gens les avoit accoutumés à ces opérations qui paroiſſoient ſi périlleuſes; mais ce

qui redoubla mon attention, ce fut la promeſſe qu'ils firent de planter en notre préſence le pepin d'un arbre qui en moins de deux heures devoit ſe trouver chargé de fleurs & de fruits. Voici de quelle maniere ces gens-là s'y prirent pour l'exécuter. Ils avoient tendu dans cette cour une toile en quarré aſſez loin de nous, qui formoit une eſpece de décoration de Théâtre. Ils l'ouvrirent ſur le devant, prirent un pepin de pomme; & après pluſieurs diſcours préparatoires, & des récits propres à éblouir des gens crédules, ils le mirent en terre, l'arroſerent & refermerent la toile; cela fait, s'étant placés entr'elle & les ſpectateurs qu'ils amuſerent avec de nouveaux tours d'adreſſe, enſuite ayant relevé la toile, ils nous firent voir avec de grandes exclamations, à la place du pepin un petit arbriſſeau gros comme le pouce, & long d'environ deux pieds: l'un d'eux alors, pour mieux impoſer aux Spectateurs, s'étant tiré du ſang du

bras gauche, il arrosa cette espece de surgeon, après quoi la toile ayant été rabattue, ils recommencerent leurs jeux, & ayant continué la même opération à cinq ou six reprises avec de feints enchantemens, ils nous firent voir successivement & par degrés, un pommier gros comme le bras, de quatre pieds de haut, chargé de fleurs, & ensuite de fruits.

Quelqu'ébloui que j'eusse été par l'adresse des Charlatans, & par les applaudissemens qu'ils reçurent, je ne m'y étois pas laissé tromper, bien persuadé que le tout se passoit sans magie; je les avois examinés avec tant d'attention, que je m'apperçus que la toile de derriere étant double, pendant que l'on refermoit celle de devant, un enfant de dix à douze ans plantoit & déplantoit successivement l'arbre en question, à mesure qu'on le faisoit voir aux Spectateurs.

Si je laissai le bon Musulman & sa famille dans l'admiration, je ne vou-

lus pas faire croire au chef des Charlatans que j'euſſe été ſa dupe ; je le tirai à part, & lui ayant appris que j'avois découvert tout le myſtere de la farce qu'il venoit de nous donner, il en convint avec moi. Que voulez-vous, me dit-il en riant, il faut autant que l'on peut ſe tirer d'intrigue aux dépens des ſots ; c'eſt votre état ainſi que le mien ; vous ne vivez que de grimaces, & moi de tours d'adreſſe. J'ai été Calender comme vous, j'ai trouvé cette vie trop unie & trop inſipide, je l'ai quittée pour embraſſer celle que je mene, elle eſt bien plus variée ; on ne nous regarde qu'avec admiration, nous ſommes bien reçus partout, & avec toutes les reſſources que nous avons, nous ne craignons jamais de mourir de faim. Je crois même que pour devenir un habile Calender, il eſt néceſſaire d'avoir fait quelques années d'apprentiſſage dans des Troupes pareilles à la nôtre, & je ne déſeſpere pas, quand je ſerai

parvenu à un certain âge, de reprendre un habit que je n'ai abandonné que pour quelque temps: ainſi, frere, ſi votre Camarade & vous voulez être des nôtres, nous vous recevrons parmi nous d'autant plus volontiers, que nous avons deux jeunes filles à pourvoir, & que je ne doute point qu'elles ne s'accommodent volontiers de deux gaillards, tels que vous me paroiſſez l'être.

Cette propoſition qui ſurprit d'abord mon Camarade, ne m'étonna pas. Mon ami, lui dis-je, il n'y a pas à héſiter; nous devons trouver trop d'avantage dans cette Troupe, pour n'y pas entrer avec plaiſir; & les deniers offres de ce brave homme m'y déterminent entierement. Juſqu'à ce que je ſois bien initié dans vos myſteres, continuai-je en adreſſant la parole au chef des Charlatans, je ne vous ſerai point tout-à-fait inutile: je veux préſenter au Public des remedes merveilleux, dont je ſais ſeul

la compoſition : J'ai autrefois exercé la médecine pour mon ſeul plaiſir, & avec mes beaumes & mes onguens, je ferai des cures ſi étonnantes, ou du moins je les promettrai telles, que je vous vaudrai autant d'argent, que vos plus habile Acteurs ; en tout cas, ſi mes malades ne guériſſent pas, ou qu'ils en crévent, ce ne ſera pas la faute de la Médecine. Fort bien me répliqua le chef des Charlatans, en m'embraſſant avec tendreſſe, vous étiez né pour notre métier, & vous auriez manqué votre vocation ſans cette rencontre. Soyez donc au plutôt des nôtres. Je ne veux pas, lui répondis-je, mal édifier ces bonnes gens qui nous ont ſi bien régalés aujourd'hui, mais je compte demain, à la pointe du jour, vous rejoindre avec mon Camarade.

Le tout fut exécuté comme nous l'avions promis ; nous quittâmes l'habit de Calender ; le lendemain matin, l'on nous donna à chacun une jolie

Danſeuſe, qui promit de nous être fidelle, tant que nous reſterions dans la Troupe, & nous fûmes au bout de trois ſemaines ſi bien inſtruits de tous les tours de ſubtilité dont nous avions été témoins, que nous fûmes très en état de les exécuter auſſi-bien que nos Camarades. Outre la capacité que nous avions acquiſe nouvellement, j'avois l'avantage de diſtribuer mes remedes avec des éloges extraordinaires, & une volubilité de langue ſi étonnante, qu'il n'y avoit perſonne qui n'en voulût acheter: j'avois ſur-tout un onguent que je ſoutenois excellent, & j'avois pour cela, imaginé un tour d'adreſſe des plus ſinguliers que mes Camarades exécutoient de maniere à me faire regarder comme un faiſeur de miracles. Ils prenoient un enfant de ſix ans (*a*), & le jetant en l'air,

(*a*) Pluſieurs Charlatans dans l'Orient font ce tour d'adreſſe qu'ils ont appris des Japonois & Chinois de leur profeſſion, & il y a apparence que M. de Vizé, Auteur du Mercure

on en voyoit un moment après, tomber les membres l'un après l'autre, un pied, une jambe, un bras, &c. & ensuite la tête ; je rejoignois toutes ces parties sur notre espece de Théâtre, je les frottois avec mon onguent, après quoi l'enfant se relevoit & paroissoit tel qu'auparavant. On sent bien que ceci n'ayant rien de réel, ne consistoit que dans la dextérité & la viteſſe de l'opération qui, imposant par un changement d'objets, faisoit illusion aux yeux des Spectateurs assez éloignés, pour prendre des membres de carton ensanglantés, pour l'enfant véritable que nous avions d'abord montré, & qui reparoissoit ensuite.

Je menai cette vie libertine pendant trois ans, avec toute la satisfaction imaginable ; nous parcourûmes presque toutes les Villes de l'Indoustan ;

Galand, l'a emprunté des Orientaux dans sa Comédie de la Devineresse, l'ayant pu lire dans le 4 Volume des Voyages de Chardin, folio 135.

nous passâmes à Candahar (*a*) & ensuite nous nous rendîmes à Hispahan (*b*). Comme cette Ville est un lieu où la débauche est portée à l'excès, & qu'il y a un très grand nombre de femmes dont le mérite ne consiste pas dans la vertu, ç'auroit été un miracle, si je m'en étois tenu à celle que que j'avois dans la Troupe. Mon Camarade & moi ayant été un jour engagés par de jeunes Seigneurs, dans une partie de plaisir, on résolut d'aller voir une de ces femmes, mais dont la conduite étoit bien extraordinaire; après avoir amassé beaucoup de bien dans sa profession, elle avoit pris la résolution de faire pénitence

(*a*) *Candahar*, Ville Capitale d'une Province du même nom: elle a été prise & reprise plusieurs fois par les Indiens & par les Perses, à qui enfin elle est restée.

(*b*) *Hispahan*, Ville située dans la Province d'Yerach en Perse, sur la Riviere de Zenderou: elle est une des plus grandes, des plus belles & des plus riches Villes du monde.

de ſes fautes; & pour les expier, elle avoit entrepris le pélerinage de la Mecque, d'où étant de retour, elle avoit acheté ſix belles Eſclaves qu'elle louoit dans l'Hiſpahan par bail (*a*), pour un heure, pour un jour, ou pour une ſemaine, ſuivant l'uſage de la Perſe; & comme elle en donnoit tout le produit aux pauvres, elle croyoit, en menant elle-même une vie fort réguliere, faire un acte très-méritoire aux yeux de notre Prophête. Cette femme âgée au plus de trente-cinq ans, étoit encore fort belle; & comme la diffi-

(*a*) Quoique cette maniere de vivre en Perſe, ne ſoit pas tenue pour être honnête, ce n'eſt pas un péché dans la Religion Mahométane, & les ſcrupuleux en agiſſent ainſi. Ils appellent ces ſortes de mariage *Sike Koudin*, termes qui ſignifient mot à mot, *j'ai fait le Contrat de jouiſſance*, c'eſt-à-dire, je me ſuis marié; cela les ſauve à ce qu'ils croient de l'indécence qu'il pourroit y avoir pour eux, d'avoir commerce avec de pareilles femmes. *Voyez les Voyages de Chardin, Tome 2. fol. 26.*

culté

culté irrite ordinairement nos paſſions, un de ces Seigneurs, au lieu de regarder favorablement ces Eſclaves qui étoient certainement plus jeunes & plus jolies que leur Maîtreſſe, lui fit des propoſitions qui auroient ébloui une femme moins frappée d'une dévotion ſi ſinguliere; elle les refuſa conſtamment; & voyant que non-ſeulement ce jeune homme, mais encore deux autres étoient dans le même goût, & faiſoient peu de cas de ſa réſiſtance à leurs deſirs, elle ſe ſaiſit d'un poignard, & menaça d'en frapper celui qui ſeroit aſſez hardi pour entreprendre de lui faire quelque violence: comme elle avoit à faire à des gens de qualité qui prenoient ces démonſtrations de vertu pour de pures grimaces, l'un d'eux ayant voulu l'embraſſer, elle lui porta un coup de poignard dont il tomba mort à ſes pieds. Nous fûmes tous étrangement étonnés d'un pareil accident; & les amis du défunt ayant mis le ſabre à la

main, dans les premiers mouvemens de leur colere, ils couperent en morceaux cette malheureuse femme, victime d'une dévotion si mal réglée. Les Esclaves voyant leur Maîtresse dans un état qui faisoit horreur remplirent en ce moment la maison de gémissemens & de cris si affreux, que tout le voisinage en fut émû. L'on s'empara des portes de la maison, & le Cady avec ses Archers, y étant survenus, nous fûmes tous arrêtés. Cette aventure avoit fait trop de bruit pour n'en pas faire un exemple; mais comme tous ces jeunes Seigneurs étoient puissans, & que le Juge craignoit le ressentiment de leurs familles, ils furent relâchés sur-le-champ, & mon camarade & moi, quoique très-innocens, nous fûmes conduits dans la prison.

XXI. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire d'Aboul-Aſſam, Aveugle de Chitor.

COMME cette malheureuſe femme qui avoit éprouvé la brutale férocité de ces Seigneurs, avoit autrefois été Eſclave, & que par conſéquent elle n'avoit aucun parent à Hiſpahan qui demandât la vengeance de ſa mort, nous aurions dû ſuivant la Loi de Perſe, être mis hors des priſons, avec d'autant plus de raiſon, que de l'aveu des filles de la maiſon, nous n'avions aucune part à ce meurtre; mais le Cady moins pour le venger, que pour faire un exemple, & pour contenir les jeunes libertins qui faiſoient tous les jours mille déſordres chez ces ſortes de femmes, nous condamna par un nouveau genre de punition, à être fouettés à la porte de la maiſon de la défunte: en vain le Chef de notre

Troupe, fit toutes les ſupplications poſſibles pour nous ſauver de ce ſupplice; comme il n'offrit pas apparemment une ſomme aſſez forte à ce Juge inique, nous ne pûmes trouver grace devant lui, & nous fûmes conduits ſans miſéricorde au lieu où ſe devoit faire cette exécution. Les deux femmes qui nous étoient attachées, ayant vû que les prieres de notre Chef étoient inutiles, cherchoient du moins à diminuer la dureté de la punition; elles allerent trouver le valet du Cady qui étoit chargé de cette commiſſion, & lui firent promettre, moyennant quatre pieces d'or qu'elles lui donnerent, d'épargner du moins notre dos, ce ſcélérat les reçut: mais auſſi injuſte que ſon barbare maître, il nous traita ſi cruellement, & nous frappa avec tant d'inhumanité, que le ſang nous couloit abondamment des épaules; enſuite nous les ayant frottés avec du vinaigre & du ſel, de peur de la gangrene, ſans avoir pitié de nos larmes

& de nos cris, il nous rendit nos habits; & par une raillerie des plus sanglantes, il nous dit, en se mocquant de nous, qu'il nous auroit bien étrillé autrement, sans les quatre pieces d'or qu'il avoit reçues pour nous épargner.

Après cette exécution que nous méritions si peu, je crus ne devoir pas rester davantage dans Hispahan; j'abandonnai dès le jour même nos Charlatans; & mon camarade n'ayant pas voulu me quitter, nous prîmes le parti de sortir de la Ville, chargeant de malédiction le Cady & toute sa sequelle, & dans la résolution de m'en venger : nous avions heureusement chacun plus de cinquante pieces d'or, & ayant été changer d'habits chez les Juifs qui nous en fournirent deux dans le goût de ceux des Calenders, nous prîmes la route de (a) Shiraz. Après

(a) Grande Ville, proche la Riviere de Baudemir dans la Province de Farsy : l'on y fait d'excellent vin.

avoir marché cinq ou six heures, nous arrivâmes à un gros Bourg, où n'y ayant aucun Karavenſerail, nous priâmes un bon Vieillard qui prenoit le frais à ſa porte, de vouloir nous dire où nous pourrions aller loger. Quoique ce ne fût qu'un pauvre Menuiſier, il nous offrit ſa maiſon de fort bonne grace, & lui ayant préſenté une piece d'or pour nous aller chercher à manger, il l'accepta, alla lui-même à la proviſion, & avant que de ſortir nous fit entrer dans une ſalle baſſe, où le premier objet qui nous frappa, fut le Valet du Cady qui nous avoit traités avec tant de rigueur. Comme nous étions parfaitement déguiſés, & qu'ils ne nous avoit vus qu'au moment de l'exécution, il ne nous reconnut pas; & le Menuiſier de retour de la proviſion, nous ayant dit que ſans connoître cet homme non plus que nous, il n'avoit pas cru devoir lui refuſer l'hoſpitalité, nous l'invitâmes ainſi que notre bourreau à ſouper avec

nous. Le repas se passa avec beaucoup de gaieté; nous y mangeâmes un Agneau rôti; & après avoir bû largement de fort bon vin, nous nous couchâmes tous dans la même chambre. Nous étions, mon camarade & moi, sur le même matelas, & nous ne nous livrâmes au sommeil qu'après avoir médité la vengeance que nous voulions prendre du Valet du Cady, qui couchoit à côté du maître de la maison.

A peine étoit il jour, que cet homme étant allé à son travail, je me levai promptement; j'allai acheter un balai, que j'apportai sous ma robbe, je le divisai en trois parties, & mon camarade & moi, munis chacun d'une bonne poignée de verges, nous étant dépouillés jusqu'à la ceinture, nous réveillâmes brusquement notre boureau qui avoit encore la tête lourde du vin qu'il avoit bû la veille; nous lui déchirâmes sa chemise, & nous commençâmes à l'étriller de toute notre force. Ce misérable fut dans un

étonnement extrême, quand nous nous eûmes fait connoître à lui; en vain il se jetta à nos pieds pour nous demander pardon: nous ne fûmes non plus émûs de ses prieres & de ses cris qu'il l'avoit été des nôtres, & nous le mîmes en peu de temps dans un état si affreux qu'il auroit fait pitié à tout autre qu'à des gens animés par le desir d'une vengeance outrée. J'avois déjà presque usé deux poignées de verges sur son corps, le sang lui couloit de toutes parts, & les hurlemens que faisoit ce malheureux, étoient si horribles, que le Menuisier accourant à ce bruit avec tous les voisins, crut que nous nous égorgions: comme nous avions fermé la porte sur nous, & que nous criions aussi fort que celui que nous maltraitions, l'on enfonça la porte; & les spectateurs furent dans un étonnement extrême, de nous voir tous trois dans un état aussi extraordinaire. Ce n'est rien, Messieurs, leur dis-je, pendant que mon

camarade continuoit de frapper ; ce n'eſt rien, ce drôle que vous voyez, & qui fait tant de cris, nous a propoſé de ſe faire Calender comme nous; nous lui avons repréſenté que le Noviciat étoit rude, & que l'on éprouvoit la patience des Aſpirans, d'une maniere un peu cruelle, il n'en a fait que rire ; & pour nous prouver qu'il étoit homme de cœur, il nous a propoſé de nous étriller les uns les autres; il a commencé ſur nous, il nous a mis dans l'état que vous nous voyez, ſans que nous ayons preſque ouvert la bouche, & quand ſon tour eſt venu d'être fouetté, il croit par ſes cris s'exempter d'être traité comme il a fait envers nous ; il n'y a pas de juſtice, & puiſque nous n'avons pas lieu de nous flatter d'en faire un bon Calender, il ne faut pas du moins qu'il ſe vante d'en avoir agi impunément avec nous, avec autant de cruauté qu'il y paroît à nos épaules. Le Valet vouloit s'expliquer & nous démentir,

mais nous ne lui en donnâmes pas le temps, & les assistans ayant approuvé notre procédé, & même ayant offert de nous aider si nous le voulions, nous recommençâmes à fouetter de nouveau ce misérable Valet, avec tant de fureur, que nous le laissâmes sans connoissance, & lui ayant repris les quatre pieces d'or qu'on lui avoit données pour nous épargner, nous partîmes de chez notre Hôte sans nous embarrasser de ce que deviendroit ce malheureux bourreau. Vous pouvez croire que nous nous éloignâmes bien vîte de ce lieu, de peur que l'on ne découvrît la vérité de notre aventure; & ayant repris notre genre de vie de Calender, nous fûmes plus d'un an & demi à roder dans toutes les Villes de la Perse, vivant toujours avec une extrême licence, mais affectant un extérieur très-mortifié.

Comme je n'avois pas perdu de vûe l'envie de me venger de l'injuste Cady d'Hispahan, je crus être assez changé

de figure pour pouvoir hasarder de retourner en cette Ville. Mon camarade plus sage que moi, eut beau me représenter tous les périls auxquels j'allois m'exposer, il ne put me détourner de ma résolution ; & la trouvant trop dangereuse, il me quitta, & me laissa seul en courir les risques. Je revins donc à Hispahan, où j'appris que le Valet que nous avions si bien étrillé étoit mort des mauvais traitemens que nous lui avions faits; j'en fus d'autant plus content, que pouvant me reconnoître s'il eût été encore en vie, je me voyois par-là délivré d'un homme dont j'avois à craindre le ressentiment. Etant donc hors d'appréhension de ce côté-là, je me rendis pendant près d'un an, si assidu à l'Audience du Cady, que tout le monde en étoit étonné, l'on étoit persuadé que c'étoit par un principe d'équité que j'écoutois si attentivement toutes les décisions de ce Magistrat, qui passoit pour être très-habile, & que comme dans ma Profession j'étois tous

les jours à portée de donner des conseils, pour procurer la paix entre gens divisés par quelqu'intérêts de famille, je voulois exactement m'instruire du Droit naturel & écrit, & des Loix du Royaume. Cela paroissoit d'autant plus nouveau, que les autres Calenders n'avoient pas coutume de prendre ces précautions; aussi cela me mit-il en telle réputation dans Hispahan, que la plûpart des Artisans me prenoient pour arbître dans les différends qu'ils avoient entr'eux. Enfin l'occasion de me venger s'étant offerte, je ne le manquai pas. Un jour, le Cady ayant prononcé une Sentence visiblement injuste, contre un Orphelin qu'il dépouilloit d'un héritage qui lui appartenoit légitimement; & ne l'ayant pû faire, que gagné par les Parties adverses qui avoient eu l'indiscrétion de s'en vanter même avant le Jugement rendu, je m'approchai de ce Juge, comme pour lui parler à l'oreille: reconnois, lui dis-je, celui

que tu as fait déchirer cruellement avec tant d'injuſtice, il y a près de trois ans, & reçois-en la punition telle que tu la mérite; alors ſans lui donner le temps de me répondre, je lui enfonçai mon poignard dans le cœur; je le renverſai de deſſus ſon ſiége, je le foulai aux pieds; & m'étant aſſis tranquillement à ſa place : Ce chien, dis-je aux aſſiſtans étonnés, vient de rendre une Sentence contre les Loix & l'équité; & loin d'être le protecteur des Veuves & des Orphelins, je m'apperçois depuis long-temps, qu'en toutes occaſions, il les opprime, & que ce n'eſt que celui qui lui fait de plus riches préſens qui trouve de la protection auprès de lui: Je caſſe ſon Jugement & j'ordonne que l'Orphelin reſtera en poſſeſſion de ſon bien, & que la Partie adverſe, pour avoir ſéduit ſon Juge, aura tout à l'heure cent coups de bâton ſur la plante des pieds.

XXII SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire d' boul- *ſſant, Aveugle de Chitor.*

LE Cady étoit tellement haï même par ſes propres Eſclaves, par rapport à ſa dureté & à ſon avarice ſordide, & l'on me portoit un tel reſpect dans Hiſpahan, que loin que perſonne ſe mît en devoir de venger la mort du Cady, au contraire tout le monde applaudit à ma hardieſſe, & que le jugement que je venois de rendre, fut exécuté ſur le champ. Ce qu'il y eut de plus ſingulier, c'eſt qu'il fut approuvé par le Gouverneur d'Hiſpahan, qui m'ayant fait venir en ſa préſence, m'offrit la place du Cady: je le ſuppliai de me diſpenſer d'accepter un emploi auſſi délicat, & dans lequel on étoit expoſé à commettre beaucoup d'injuſtice, ou à ſe faire de grands ennemis: Seigneur, lui dis-je, celui qui a inſpection ſur

là conduite d'autrui, & qui tient en main la balance pour le juger, doit non-seulement avoir le cœur droit, mais il doit encore être doué d'une capacité profonde, & veiller de près sur ses propres actions, qui doivent être irréprochables. Est-il sur le siege de la Justice, il doit se regarder comme un homme qui conduiroit six chevaux fougueux avec des rênes trop délicates, & que le moindre choc peut précipiter de dessus son char. Ce sont ces réflexions qui m'empêchent d'accepter l'honneur que vous me proposez: qu'un autre plus hardi que moi en courre les risques. Ce refus ayant surpris le Gouverneur, il ne pût s'empêcher d'admirer ma modestie, & m'ayant fait donner cent pieces d'or, il me permit de me retirer.

Ce n'étoit pas par principe d'équité que j'avois refusé un emploi aussi lucratif: outre que je craignois d'être un jour reconnu pour avoir été fouetté dans cette Ville, j'appréhendois enco-

re que les parens du Cady ne me fissent assassiner; ainsi je n'hésitai point à sortir promptement d'Hispahan, & je résolu d'aller voir l'ancienne (*a*) Persepolis & le fameux Temple que Salomon y avoit fait bâtir. J'avois lû dans un Livre intitulé: *Miracle des Prophétes*, que ce Sultan s'abandon-

(*a*) *Persepolis* fut la Capitale de la Perse sous les Rois des trois premieres races: elle porta aussi le nom d'Estekar, & on l'appelle aujourd'hui Tchilminar, ce qui veut dire en langue Persienne, les quatre Colonnes. Tous les Historiens en parlent comme de la Ville la plus ancienne & la plus magnifique de toute l'Asie; on s'est servi de ses ruines pour bâtir Schiraz. La tradition fabuleuse des Persans, porte que Tchilminar fut bâtie par des Periz, du temps que le Monarque Gian Bengian gouvernoit le monde, long-temps avant le siecle d'Adam, & d'autres que ce fut par Salomon. Il y a des relations extrêmement curieuses de Tchilminar, & des Monumens surprenans: dont on en voit encore les restes.

Voyez à ce sujet, la Bibliotheque Orientale. folio 327, 395, 400, 455 & 1006. *Voyages de Thevenot, tom.* 4, *folio* 501; *sur-tout ceux de Chardin, tom.* 9, *folio* 153 & *suivans.*

nant à l'Idolâtrie, par les charmes & par les séductions de la Reine son épouse, fille de Faroün, qui étoit de la Religion des Guebres (*a*), & n'osant prophaner le Temple de la Judée, par l'érection d'un monument consacré aux Idoles, commanda aux démons d'aller bâtir pour satisfaire la Reine, un Palais superbe, qui renfermât dans son enceinte un lieu où elle pût exercer sa Religion, & d'y construire des Sépulchres pour elle & pour sa postérité, que les démons furent neuf ans entiers à travailler à cet édifice qu'ils n'acheverent pas, parce que la Reine étant venue à mourir, ce Monarque leur défendit de continuer leur ouvrage, & se contenta de faire transporter dans ces Tombeaux toutes les richesses, dont on sait qu'il étoit possesseur.

(*a*) Les *Guebres* sont les anciens Persans adorateurs du feu: leur principal Temple qu'ils appellent Pirée, est auprès de Yezd dans une

jour. Le nom de cette montagne ne laiſſoit pas de m'inquiéter; j'avois peine à m'endormir. Cependant je commençois à vouloir ſommeiller, lorſque j'apperçus au pied de la roche une lumiere très-brillante. Je me levai ſans héſiter, & quelque frayeur que je duſſe avoir de cet événement, je courus vers cette lumiere, & je me raſſurai en voyant qu'elle venoit d'un flambeau que portoit un petit homme qui alloit entrer dans un ſouterrain que je n'avois pas apperçu pendant le jour. Il me fit ſigne de le ſuivre, & j'eus aſſez de fermeté pour lui obéir. Nous deſcendîmes pendant quelque tems ſous cette montagne, nous traverſâmes enſuite une longue allée toute de marbre noir, ſi poli, qu'il ſembloit que ce fuſſent des glaces de miroir; & après avoir marché pendant près d'un quart d'heure, j'entrai dans une Salle dans laquelle je trouvai trois hommes qui paroiſſoient plongés dans une extrême triſteſſe; ils étoient aſſis vis-à-vis l'un

de l'autre, devant une table triangulaire sur laquelle étoit un grand livre couvert de velours noir, garni de plaques & de fermoirs d'or, sur le dos duquel étoient écrits ces mots; *Que nul ne touche ce Livre Divin, s'il n'est purifié* (*a*). Le petit homme qui jusqu'alors avoit gardé le silence, me dit de m'asseoir à côté de ces trois personnes que je regardois avec étonnement, & lui ayant obéi: que la paix leur dis-je, soit avec vous.... La paix est bannie de ces tristes lieux, me répondit d'un air farouche, le plus âgé de ces trois particuliers. La paix n'est point dans ces lieux, m'écriai-je avec étonnement! Qui êtes-vous donc, & que faites-vous ici? Nous attendons, reprit-il, avec une frayeur mortelle, dans cette espece de sépulchre, le jus-

(*a*) Ces mot sont écrits sur presque tous les Alcorans, & il y a même des Chapitres qu'il n'est pas permis de lire qu'après s'être lavé le corps tout entier.

te Jugement de Dieu. Vous êtes donc, continuai-je, de grands pécheurs? Hélas! me répondit le second, sans cesse bourrelés par le souvenir de nos mauvaises actions, voyez en quel état nous sommes Alors déboutonnant leurs vestes, j'apperçus à travers de leur peau, qui étoit transparante comme un cristal, leurs cœurs environnés d'un feu qui les brûloit sans relâche, & sans pourtant les consumer; & je reconnus alors d'où procédoient les différens mouvemens de rage qui paroissoient peints sur leurs visages. Je ne pus regarder ce genre de supplice sans frémir d'horreur; & mon conducteur me voyant touché de pitié: Tu vois, me dit-il, leur punition, mais tu ne connois pas leurs crimes; tire ce rideau, tu en seras bientôt instruit.

XXIII SOIRÉE.

Suite & concluſion de l'Hiſtoire d'Aboul-Aſſam, Aveugle de Chitor.

JE n'eus pas plutôt tiré le rideau, que j'apperçus derriere, un grand tableau dont les figures me paroiſſoient animées, ces trois hommes y étoient repréſentés en commettant un nombre infini d'actions déteſtables. L'on n'y voyoit que vols, aſſaſſinats, incendies & autres crimes, dans le détail deſquels il ne m'eſt pas permis d'entrer. A cet aſpect, ces trois particuliers, loin de paroître touchés de repentir, montrerent ſur leurs viſages un caractere de joie qui me fit comprendre que ces hommes de ſang ſeroient encore prêts à recommencer, s'ils en avoient la liberté. Je fus ſi indigné d'un pareil procédé, que ne pouvant retenir ma colere : Malheureux ! m'écriai-je, dont la vie eſt un égoût d'or-

dure, de dissolution, de brigandage, & des crimes les plus affreux, au lieu de marquer de la satisfaction à cette vue, ne devriez-vous pas mourir de honte & de douleur, de voir ainsi retracée à vos yeux l'indigne conduite que vous avez tenue, lorsque vous étiez sur la terre ?

Pourquoi nous insultes-tu, reprit celui des trois qui n'avoit pas encore parlé ? Jette seulement tes regards sur le revers de ce tableau : alors, en le frappant de la main, & l'ayant fait tourner comme sur un pivot, je fus dans une surprise extrême d'y reconnoître les circonstances de ma vie : ma sotte présomption dans le temps que j'étois premier Médecin du Sultan de Chitor, la punition que j'en reçus, les différentes conditions par lesquelles j'avois passé, toutes mes débauches y étoient naïvement exprimées. J'y vis le Valet du Cady, déchiré de coups, prêt d'expirer, enfin rendant les derniers soupirs, & le Cady lui-même

percé

percé du poignard dont je l'avois frappé, foulé aux pieds, & versant un torrent de sang.

On ne peut être plus humilié que je le fus dans ce moment; je restai plus d'un quart d'heure sans oser ouvrir la bouche, & ayant les yeux attachés sur ce tableau; mais enfin, revenant tout d'un coup à moi: Grand Prophète, m'écriai-je, Toi, dont le pouvoir n'est pas borné; Toi qui commande aux Astres, qui du mouvement de ton doigt, (a) en fendant la lune en deux, a percé de la crainte de Dieu les cœurs incrédules, comme

(a) Mahomet, pour faire croire aux Coraïstes Idolâtres, qu'il étoit envoyé de Dieu, leva la main, à ce que disent ses Sectateurs, & d'un mouvement de ses deux doigts coupa la lune en deux pieces, dont l'une descendit doucement à terre, passa par dedans la manche de cet imposteur, & ensuite s'alla rejoindre à l'autre moitié; ils en font une fête appellée, *Chec-el-Camar*, c'est-à-dire, coupure de la Lune, qui se trouve dans le Calendrier Persan.

avec une épée flamboyante, & à qui le Ciel ne peut rien refuſer, ſi le repentir ſincere de mes crimes peut te toucher, obtiens-en pour moi le pardon que je lui demande avec le cœur le plus contrit. Soumis à ſouffrir ſur terre les peines que je mérite, épargne-moi celles d'un avenir terrible, & qui m'épouvante, & fais que je trouve un jour avec tes Houris, un bonheur qui n'eſt réſervé qu'aux fidèles Croyans.

Je n'eus pas plutôt proféré ces paroles, avec une extrême abondance de larmes, que le petit homme m'ayant frappé de ſon flambeau allumé par le viſage: Fais pénitence de tes crimes pendant ſept ans, & ſans en murmurer, me dit-il, & eſpère tout de la miſéricorde de Dieu. Alors il ſe fit un coup de tonnerre terrible, & qui dura ſi long-temps, que je crus qu'il venoit d'arriver un bouleverſement entier dans la Nature, j'en fus ſi effrayé que je perdis totalement l'uſage

des ſens, & je ne revins de l'état où j'étois, & ſans ſavoir combien de temps j'y étois demeuré, qu'aux cris que je m'imaginai que l'on faiſoit ſur les (*a*) Minarets pour appeller à la priere. Grand Dieu! m'écriai-je alors, où ſuis-je? & quelle obſcurité regne autour de moi? L'ami, me dit un homme qui paſſoit à côté de moi, il faut que tu ayes perdu la vûe, pour ne pas voir que tu es à la porte de la principale Moſquée de Chitor. De Chitor! répondis-je tout étonné, j'étois il n'y a qu'un inſtant à Perſepolis. Celui qui venoit de me parler ſe prit à rire, & j'entendis qu'il diſoit à un autre, cet aveugle ſans doute a fait hier la débauche, il eſt encore yvre, ou bien

(*a*) Les *Minarets* ſont des Tours fort délicatement travaillées, faiſant partie des Moſquées ou Temples des Muſulmans: c'eſt ordinairement de la premiere galerie de ces Minarets, que les Muezins qui ſont des eſpeces de Vicaires, appellent le Peuple à la priere, les cloches étant défendues dans la Religion de Mahomet.

il a l'esprit étrangement aliéné. Que de réflexions ne fis-je pas à ce moment! Quoi! seroit-il bien possible, me dis-je à moi-même, que l'aventure de la Montagne du Démon blanc seroit véritable? Ah! continuai-je, elle n'est que trop réelle; je sens bien que ce qui m'est arrivé, n'est point un rêve, & que je suis privé de la lumiere. Grand Prophête, puisque tu veux bien me regarder en pitié, j'accepte avec résignation ce que le Ciel a ordonné de mon sort.

Je ne tardai pas à être confirmé dans cette vérité. Tout ce que j'entendis de ceux qui entroient dans la Mosquée, me fit bien-tôt connoître que j'étois dans Chitor; & comme il y eut plusieurs charitables personnes qui me donnerent l'aumône, je compris qu'outre la perte de ma vûe, le Prophête vouloit m'humilier, & que je ne vêcusse que de la charité des fideles Croyans, dans une ville ou quatre ou cinq ans auparavant, je n'avois

au-dessus de moi que le Sultan & le Visir Mamhoud. Je n'eus garde de me faire connoître après le péril que j'y avois évité, & louant une petite chambre dans les Fauxbourgs, je n'ai pas manqué un seul jour, depuis sept ans, d'obéir à la voix de l'Envoyé de Dieu. Je me rendois tous les matins à la porte de la Mosquée, & j'y serois resté toute ma vie, malgré les avis que j'avois plusieurs fois reçu en rêve de me rendre à Ormuz pour y recouvrer la vue, si Albaert favorisé d'une pareille inspiration n'étoit venu me tirer du malheureux état où j'étois, & ne m'eût fait connoître, en me rendant l'usage de mes yeux, que notre grand Prophête n'est plus irrité contre moi.

Les Aventures d'Aboul-Assâm avoient infiniment réjoui les Sultanes, & le Sultan de Guzarate dans son particulier n'y avoit pas moins pris de plaisir. Ils admiroient tous la variété des événemens de la vie de cet aveu-

qu'avec horreur, par l'amour détestable qu'il avoit pour vous, ne mérite plus aujourd'hui que votre pitié. Pardonnez-lui donc, belle Canzadé, les maux qu'il vous a causés. Je ne rougis point d'avouer ici mes crimes, ils ont servi à me faire connoître toute la malignité du cœur humain. Graces à notre Prophête, je ne dois plus être à vos yeux cet Amant terrible, qui vous a fait trembler tant de fois; vous n'y verrez plus qu'un frere respectueux; & pour vous bien prouver que je suis entiérement défait d'un amour, dont le souvenir seul me fait horreur, je consens que le Prince de Visapour soit votre Epoux, s'il est possible, sans aucun délai.

Canzadé ne pouvoit s'imaginer que ce qu'elle voyoit fût bien réel. Elle avoit lieu de croire que les Perizes, dans le Palais desquelles elle croyoit être, pouvoient, pour la flatter, produire à ses yeux des phantômes qui disparoîtroient bientôt; & ce

qui venoit de se passer, lui paroissoit d'autant plus difficile à croire, qu'après les noires trahisons, & l'ingratitude si marquée de Cazan-Can, elle ne se persuadoit pas qu'il eût pû changer de sentimens à son égard. Si quelque chose pouvoit la détourner de penser ainsi, c'étoit l'union qui paroissoit être entre son amant & son frere; mais Cothbedin acheva de la rassurer contre ses doutes, en lui baisant la main avec le transport le plus tendre. Oui, adorable Canzadé, lui dit-il, vous ne devez plus regarder le Prince votre frere comme votre ennemi; non-seulement il consent sincérement à mon bonheur avec vous, mais même nous vous cherchons ensemble depuis plus de trois mois pour faire finir toutes vos peines; & nous commencions à désespérer de vous rencontrer, lorsque par un événement qui nous paroît incompréhensible, nous nous trouvons, sans savoir par quel moyen, dans un Palais dont la

magnificence surpasse tout ce que nous avons jamais vû de plus grand, de plus brillant & de plus majestueux, & qui semble n'avoir été construit que pour donner une idée véritable du Paradis promis par notre Prophête à ceux qui auront accompli sa Loi de point en point.

Canzadé revenue de son premier étonnement, releva son amant & son frere, & embrassant tendrement le dernier: Ah! Seigneur, lui dit-elle, il est donc bien vrai que je retrouve en vous un frere & un protecteur, & que vous consentez sans regret que je sois au Prince de Visapour? Oui, ma chere Canzadé, reprit Cazan-Can, en mettant la main de sa sœur dans celle de Cothbedin, non-seulement j'y consens, & je vous donne à l'homme le plus brave & le plus généreux qu'il y ait sur la terre, mais je puis vous assûrer que je verrai cette union avec une joie extrême.

Cothrob, qui jusqu'alors avoit gar-

dé le silence, prit en ce moment la parole : Sultan d'Ormuz, lui dit-il, tu dois louer le Ciel, de t'avoir arraché du cœur une passion qui t'auroit déshonoré pendant toute ta vie, & que les peines de l'Enfer n'auroient pû expier après ta mort, si tu avois exécuté tes malheureuses intentions ; le bandeau qui te couvroit les yeux, est heureusement tombé ; notre grand Prophête a bien fait voir en toi la miséricorde infinie du Tout-puissant ; il t'aime, il t'a donné des marques sensibles de sa protection, & tu m'entends assez pour que je n'aie pas besoin de m'expliquer plus clairement : acheve donc ce que tu as commencé, & pour ne laisser à la Princesse aucune inquiétude dans l'ame, permets que dans ce moment, je l'unisse avec le Prince de Visapour.

Depuis que le Sultan d'Ormuz avoit jetté les yeux sur Canzadé, il n'en avoit été diverti par aucun objet, mais ayant regardé fixement l'Iman, il courut se

prosterner à ses pieds: illustre vieillard lui dit-il, qui que vous soyez, homme ou génie, car je ne sais dans quel ordre je vous dois mettre; quelle obligation ne vous ai-je pas? Puisque c'est vous seul qui m'avez guéri d'un amour incestueux, qui m'aveugloit & me précipitoit dans un abîme de crimes; consommez donc votre ouvrage, & si ces Dames veulent bien le permettre ne différez plus un bonheur que je n'ai troublé que trop longtemps. Je réponds de leur consentement, reprit Cothrob; elles ont trop de satisfaction de voir les malheurs de Canzadé finis, pour ne pas prendre toute la part possible à un événement qui lui est si favorable, & dont elle croyoit avoir si peu lieu de se flatter: alors s'approchant de Cothbedin & de la Princesse, il les maria dans le moment même. Tout ceci s'étoit passé avec tant de précipitation, que le Sultan & le Prince de Visapour, n'avoient presque pas eu le temps de

faire réflexion sur leur transport dans ce Palais. Quand les premiers momens furent passés, ils demanderent à Canzadé où ils étoient, & cette Princesse leur ayant rendu compte, conformément aux idées qu'elle s'en étoit formée; comme ils avoient lu dans les anciens Romans plusieurs aventures à peu-près pareilles, ils crurent possible, que les mêmes Puissances qui avoient conduit la Princesse en ces lieux, les y eût également transportés pour y terminer leurs peines, & le Sultan d'Ormuz étoit d'autant plus porté à y ajouter foi, que ce qu'il venoit de dire à l'Iman, marquoit que ce n'étoit pas la premiere fois qu'il avoit vû ce grand homme.

Les Sultanes qui avoient été jusqu'à ce moment Spectatrices de ce qui venoit de se passer, avoient une extrême curiosité de savoir comment le Prince de Visapour avoit rencontré le Sultan d'Ormuz, & par quelle aventure ce Monarque avoit pû vaincre

ſon averſion pour Cothbedin, & ſon amour pour Canzadé. Géhernaz leur ayant témoigné l'extrême plaiſir que leur feroit ce récit, le Sultan raconta ainſi ſes aventures.

HISTOIRE

De Cazan-Can, Sultan d'Ormuz.

IL eſt inutile, Meſdames, que je vous inſtruiſe des premieres aventures de ma vie, elles ne vous ſont pas inconnues, puiſque la Princeſſe vous les aura ſans doute racontées; pour celles qui me ſont arrivées depuis que le Prince Cothbedin fut ſéparé de Canzadé, vous ne le devez pas non plus ignorer ſi vous êtes du nombre de ces génies bienfaiſans, comme j'ai lieu de le croire: mais qui que vous puiſſiez être, je ne vous refuſerai pas un récit qui doit me juſtifier de la paſſion extraordinaire que j'avois

conçue pour ma sœur, & de mon extrême ingratitude envers le Prince de Visapour.

Depuis la désobéissance du Sultan Adam, nous naissons tous avec des penchans plus ou moins forts, pour nous écarter de nos devoirs. La bonne éducation corrige quelquefois ces dispositions que nous avons à mal faire, mais souvent aussi elles sont plus fortes que nous-même; & les châtimens que l'on nous inflige dans l'enfance, ne sont pas toujours des moyens capables de nous faire revenir de nos mauvaises inclinations: je l'ai éprouvé dans ma personne. Né d'un pere des plus sage & des plus vertueux, il étoit écrit sur la Table (a) de Lumiere que je serois un monstre en exécration à toute la terre, puis-

(a) Les Persans ajoûtent beaucoup de foi à la prédestination, & sont persuadés que tout ce qui doit arriver est écrit au Ciel dans un grand Livre, qu'ils appellent la Table de Lumiere.

que la passion incestueuse que j'avois conçue pour ma sœur, avoit étouffé dans mon cœur tous les sentimens de religion, d'honneur & d'humanité. Permettez, Mesdames, que je ne vous rappelle point ce temps d'aveuglement où j'étois, & que je passe promptement à celui auquel j'ai recouvré l'usage de ma raison.

XXIV. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Cazan-Can, Sultan d'Ormuz.

FURIEUX de voir que j'avois encore obligation de la liberté à Cothbedin, qui venoit de me remettre sur le Trône en tuant de sa main le Sultan de Balsora mon plus cruel ennemi; que malgré l'extrême ingratitude, dont je lui avois donné des marques les plus sensibles, ce Héros n'avoit pas cru devoir m'abandonner à ma mauvaise fortune, & accepter les propo-

fitions avantageuſes qu'Abdarmon lui avoit faites, je frémis de rage de me trouver dans la néceſſité de lui en témoigner de la reconnoiſſance ; & la jalouſie affreuſe qui me poſſédoit m'ayant gravé au fond du cœur les ſentimens les plus noirs, je réſolus de faire périr ce Prince ſous l'ombre de l'amitié la plus ſincere : je lui promis Canzadé en mariage, je la remis même, pour ainſi dire, entre ſes mains, pour la conduire à Viſapour, avec ſerment de ne l'épouſer que quand il ſeroit arrivé dans les Etats du Roi ſon pere ; mais je n'épargnai rien pour empêcher l'accompliſſement de ſes promeſſes ; j'ordonnai ſous peine de la vie au Capitaine de Vaiſſeau qu'il montoit, de précipiter Cothbedin dans la mer, dans un endroit que je lui marquai, & enſuite de me ramener la Princeſſe, perſuadé qu'après la mort de ſon amant, je trouverois ſon eſprit plus diſpoſé à m'obéir. Quand je vis à peu-près le temps que cette cruelle

exécution pouvoit être faite, & que celui auquel Canzadé devoit être de retour étoit passé, je fus dans une extrême inquiétude de n'en avoir point de nouvelles; & comme la passion que je ressentois pour cette Princesse ne me donnoit aucun repos, je fis armer quatre Vaisseaux, & je résolus de parcourir toutes les mers par où elle devoit avoir passé, pour apprendre ce qu'elle étoit devenue. Après être entré dans différens Ports, sans avoir pû être instruit de ce que je souhaitois savoir, j'avois ordonné que l'on prît la route de Dabul, & mon dessein étoit d'envoyer de là à Visapour savoir si le Prince n'y étoit point arrivé malgré mes ordres, lorsque le vent changea tellement, que nous fûmes rejettés en pleine mer. La tempête devint alors si violente, que nous fûmes huit jours entre la vie & la mort; du moins mon Vaisseau qui étoit le meilleur; car pour les trois autres, il y a apparence qu'ils périrent dans les

flots. Le gros temps ceſſa enfin, & nous commencions à nous reconnoître, lorſque le Pilote tout effrayé me fit appeller: Seigneur, me dit-il, nous ſommes dans la Mer d'Oman & quelque effort que je faſſe, le Vaiſſeau dérive avec une extrême vîteſſe vers l'Iſle Ramak (*a*), qui n'eſt habitée que par des Sauvages d'une cruauté

(*a*) *Ramak*, eſt le nom d'une Iſle de la Mer d'Oman; c'eſt-à-dire de l'Océan Ethiopique ou Oriental, dont les Habitans ſont nommés par les Perſans, *Sermahi*, qui ſignifie *tête de Poiſſon*, à cauſe qu'ils ont ſelon quelques-uns, la tête ſemblable à celle des Poiſſons; mais, ſelon les autres, parce qu'ils n'ont point d'autre nourriture ordinaire que celle qu'ils tirent des Poiſſons; ce ſont apparemment ceux que les anciens ont appellé Ichthyophages, Peuples extrêmement farouches, & qui n'ont aucun commerce avec les autres hommes, qu'ils prennent auſſi pour des Poiſſons, puiſqu'ils les mangent, quand ils tombent entre leurs mains. Le Roman intitulé *Conſehenh-Nameh*, parle de cette Iſle, & rapporte les exploits fabuleux que Khoſrouſchir y fit.

Bibliotheque Orientale, *folio* 708.

extraordinaire. Ils dévorent ſans miſéricorde leurs ennemis, ou ceux que le naufrage pouſſe vers leurs Iſles; le courant nous y porte, & nous n'avons aucune eſpérance d'en échapper; il eſt vrai qu'ils épargnent quelquefois ceux qui ſavent un métier qu'ils puiſſent apprendre d'eux; comme ils ſont fort induſtrieux, ils ne les font pas mourir. Souvent même après quelques années d'eſclavage ils leur donnent la liberté, j'en puis parler avec certitude, puiſque j'ai eu le malheur de tomber déjà une fois entre leurs mains, & que ce n'eſt qu'en qualité de Charpentier de Vaiſſeaux, auxquels j'avois travaillé étant jeune, & dont je leur ai enſeigné la conſtruction, que j'ai évité une mort que tous mes camarades eſſuyerent. A peine le Pilote avoit achevé de me faire ce récit, que nous fûmes entourés de plus de ſoixante barques de Sauvages, qui furent dans notre Vaiſſeau, avant que nous nous fuſſions mis en défenſe: nous étions

ſi accablés de la fatigue que nous avoit cauſé la tempête, qu'aucun de nous n'étoit en état de ſoutenir ſeulement ſes armes; en un inſtant ces Inſulaires s'emparerent de nous, nous lierent avec des cordes, & amenerent notre Vaiſſeau dans une eſpece de Port, d'où nous fûmes conduits à terre, & logés ſous une grande Cabane faite de planches.

Les principaux Chef des Inſulaires au nombre de huit, étoient diſtingués des autres par des bonnets ornés de plumes, de près de cent hommes que nous étions, on en fit trois parts; ils en tuerent un tiers, & les autres furent diſtribués entre le reſte des Sauvages; j'échus heureuſement avec mon Pilote à l'un des Chefs, & comme il avoit proviſion de viande boucanée, nous eûmes le bonheur de n'être pas d'abord traités avec autant d'inhumanité que nos camarades, dont ſix furent égorgés, rôtis & dévorés à nos yeux.

Ce ne fut pas sans frémir que je fus témoin d'une pareille expédition ; comme le Pilote qui avoit été deux ans Esclave dans cette Isle, avoit eu le temps d'en apprendre la langue, je voulus l'engager à proposer à notre maître de nous mettre à rançon : Il se prit à rire. Eh ! quelle rançon Votre Majesté pourroit-elle offrir à ce Sauvage, me dit-il ? L'or, les diamans & toutes les richesses de la Perse ne sont pas capables de toucher ces cœurs (*a*) barbares, la chasse & la pê-

(*a*) L'Isle dans laquelle arrive le Sultan d'Ormuz, ressemble tout-à-fait à celles qui sont habitées aujourd'hui, par les Sauvages de l'Amérique, du Bresil, du pays des Amazones, & du Canada, lesquels suivans les conjectures du Pere Lafiteau Jésuite, *dans ses mœurs des Sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, tirent leur origine des différentes Nations qui y ont pénétré après le Déluge. *Les Histoires anciennes*, dit-il, *Tome premier, folio 38 de l'Edition in-12, font mention d'une grande quantité de Peuples, qui ont occupé*

che, ſont leur ſeule occupation & leur ſeul plaiſir ; de toutes les paſſions, ils

---

les trois parties du monde connu, & comme on n'en voyoit plus aucune trace, on croyoit avoir lieu de juger qu'ils avoient été entierement détruits ; la découverte des Indes Orientales & Occidentales, nous a fait retrouver la plus grande partie de ces Nations que l'on croyoit anéanties ; enſuite au folio 45 il rapporte quelques traits caractériſtiques de ces Peuples nouvellement découverts, qui peuvent faire hazarder des conjectures ſur la probabilité qu'il y a qu'ils ſortent de ces Peuples anciens, dont les Hiſtoires nous ont conſervé quelque idée : telle eſt par exemple la coutume qu'avoient les maris chez certains Peuples de ſe mettre au lit quand leurs femmes étoient accouchées & de s'y faire ſervir par leurs femmes mêmes : cela ſe trouve chez les Iberiens, ou les premiers Peuples d'Eſpagne, chez les anciens Habitans de l'Iſle de Corſe, chez les Tibareniens en Aſie, & même encore aujourd'hui dans quelques-unes de nos Provinces voiſines d'Eſpagne, où cela s'appelle, *faire couvade*. Cette même coutume eſt vers le Japon, dans l'Amérique, chez les Caraïbes & les Galibis ; & ne peut-on pas préſumer, continue le Pere Lafiteau, *d'un uſage qui paroit ſingulier*,

ne connoissent que l'amitié & la haine; fideles à toutes épreuves entr'eux & à leurs alliés, reçoivent-ils quelqu'outrage de leurs ennemis, ils risquent tout pour en prendre la vengeance la plus cruelle, & n'ont point de plus grande satisfaction que celle de les surprendre, de les assommer & de les manger. Cette réponse m'affligea fort, & je ne regardai pas sans frayeur le genre de mort auquel j'étois destiné, lorsque mon Pilote me parla en ces termes: Je ne sais, Seigneur, qu'un seul moyen de vous sauver la vie; vous avez vû hier la fille de notre maître, elle n'a pas plus de

---

que de ces premiers Peuples, elle a passé à ces derniers; d'autant mieux que Strabon & la plûpart des Auteurs nous tracent le chemin que les Iberiens qui étoient venus d'Asie en Espagne, ont tenu pour retourner d'Espagne en Asie, ou le même nom d'Iberie est resté au pays qu'ils occuperent, le Pere Lafiteau insinue que de-là ils ont pû se transporter en Amérique.

quinze ans, je l'engagerai à jetter les yeux sur vous; si vous êtes assez heureux pour lui plaire, & qu'elle veuille dire deux mots en votre faveur à son pere, il vous adoptera dans sa famille, vous deviendrez son gendre, mais il faudra vous résoudre à vivre suivant les mœurs de cette Isle, & ne plus penser à retourner en Perse, si vous ne voulez mourir dans les tourmens les plus horribles: je sais que cela coûtera à Votre Majesté, mais que ne fait-on pas pour éviter la mort, lorsqu'elle se présente à nos yeux sous un aspect aussi affreux?

La proposition de Vagieddin (c'étoit le nom du Pilote) m'étonna si fort, que je ne pûs lui répondre; il prit mon silence pour un consentement tacite, & me quitta brusquement. J'étois si affligé des discours de cet homme, que je ne m'apperçus pas qu'il n'étoit déjà plus auprès de moi, & quand je reconnus que j'étois seul, je m'abandonnai à la douleur la plus

amere. Quoi! me dis-je alors, moi qui ai mépriſé les plus rares beautés de l'Orient, je ſerois réduit pour ſauver ma vie, à faire ma cour à la fille d'un Sauvage, à une créature qui n'a preſque rien qui la diſtingue de la brute, que la parole & la figure; encore quelle figure: en vit-on jamais de plus effroyable & de plus ſale? Juſte Ciel! à quoi me condamnez-vous? Ah! mourons, il n'y a plus à balancer, & n'attendons pas que nous devenions, ou la victime cruelle de notre nouveau maître, ou l'objet des horribles deſirs de ſa fille. Mais, repris-je, ne dois-je pas regarder ma ſituation comme une juſte punition du Ciel que j'implore. Déſobéiſſant aux dernieres volontés de mon pere, à qui j'avois promis d'abandonner le deſſein d'épouſer ma ſœur, perſécuteur ſans relâche de cette vertueuſe Princeſſe, ingrat de la maniere la plus marquée envers un Prince à qui je dois la vie, la liberté & le Trône que je

poſſédois, ne méritois-je pas d'être puni encore plus ſévérement que je le ſuis ? N'eſt-ce pas cet amour inceſtueux qui m'a conduit vers cet affreux rivage ? Oui, ſans doute, & notre Prophête ne m'y a fait aborder que pour me faire expier un crime dont je n'ai pas la force de me repentir.

Je n'avois pas fini ces triſtes réflexions, que Vagieddin revint à moi. Bonnes nouvelles, Seigneur, me dit-il, vous n'avez point été indifférent à notre jeune Maîtreſſe ; par la converſation que je viens d'avoir avec elle, il y a lieu de croire qu'elle s'intéreſſe à votre vie, & pour peu qu'elle veuille le témoigner à ſon pere, vous éviterez le ſort de nos camarades. Ah ! mon ami m'écriai-je en ce moment, à quel excès de miſere ſuis-réduit ? Quoi le Sultan d'Ormuz ſe verroit obligé d'épouſer un monſtre ? Non, j'aime mieux cent fois mourir. Le Pilote fut ſurpris de ma réponſe. Seigneur, reprit-il, quand votre Ma-

jesté s'afflige ainsi, elle ignore sans doute, de quelle maniere se font les mariages dans cette Isle, & toutes les cérémonies qu'on y observe; lorsque je les lui aurai expliquées, elle connoîtra qu'elle n'a point de meilleur expédient pour se procurer la liberté. Ce que vous craignez tant, c'est-à-dire, d'épouser Agariata, (car c'est ainsi que s'appelle la fille unique de Michapous notre Maître) n'arrivera pas si-tôt. Il y a dans ces lieux bien des usages bisarres avant que d'en venir à la conclusion, & ils nous donneront peut-être le temps, où nous fourniront l'occasion de sortir de cette Isle. Le discours de Vagieddin me tranquillisa un peu; je commençai à respirer, quand il m'eût appris que les Mariages ne se faisoient pas dans cette Isle avec aussi peu de précautions & de cérémonies qu'en Perse, & que j'avois du temps devant moi. Suivant donc le conseil de cet homme, qui prévint Michapous sur l'inclination

que sa fille avoit pour moi, j'allai le lendemain à l'entrée de la nuit dans la cabane d'Agariata : je la tirai trois fois par le nez pour l'éveiller ; comme c'est une cérémonie essentielle, je n'eus garde d'y manquer. Cette belle fille ne me dit aucune parole, elle se contenta de me regarder d'un air riant à la lueur d'une petite lampe que je tenois à la main, & le tout s'étant passé avec beaucoup de circonspection, & encore plus de bienséance, je me retirai très-content de la modestie de ma jeune maîtresse, & je fus obligé pendant plus de deux mois de renouveller toutes les nuits pareille cérémonie. Comme pendant le cours de ces galanteries nocturnes, je vis que l'on s'apprêtoit à assommer deux de mes Sujets, pour être mangés dans la famille de Michapous, je pris la résolution d'en parler à sa fille. Belle Agariata, lui fis-je dire par mon Pilote, tous ces gens qui ont été faits esclaves avec moi, sont mes enfans

& les vôtres ; je suis leur Roi dans mon Pays, qu'ont-ils fait à votre pere, pour les traiter avec tant de barbarie ? Si vous avez quelques bontés pour moi, faites-leur accorder la vie, c'est le seul moyen de conserver la mienne.

Comme j'étois présent au discours de Vagieddin qui ne faisoit que répéter dans la langue du pays, ce que je disois en Persan, je ne pouvois m'empêcher de verser des larmes, elles attendrirent Agariata, qui promit de s'intéresser au sort de ces malheureux, & depuis ce jour Michapous n'en fit mourir aucun, & même engagea les autres Insulaires à user avec mes Sujets de la même humanité.

Dans quelque situation déplorable que je fusse, & quelques réflexions que j'eusse faites sur ma malheureuse passion, je ne pouvois oublier Canzadé, & ma fureur redoubloit pour le Prince son amant, quand je considérois que sans lui ma sœur auroit

peut-être accepté ma main, & que lui seul étoit cause qu'ayant quitté Ormuz, j'avois fait naufrage dans cette Isle.

Une nuit que fatigué de l'exercice de la Chasse, & après avoir été rendre mes devoirs très-respectueux à Agariata, je dormois profondément sur sur une peau d'Ours, tous mes malheurs se retracerent dans mon esprit avec d'autant plus de violence que je m'imaginois voir que ma sœur tenoit Cothbedin par la main, qu'elle le regardoit avec la derniere tendresse, & qu'elle lui juroit un amour éternel. Dans l'agitation où j'étois, je tirai mon sabre, & j'allois sacrifier l'un & l'autre à mon ressentiment, lorsqu'un homme qui ressemble parfaitement au vénérable Vieillard qui vient d'unir Cothbedin avec Canzadé, me retint le bras.

XXV. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Cazan-Can, Sultan d'Ormuz.

ARRÊTE, me dit cet homme, avec un air d'autorité que je respectai; le Prince à qui tu veux ôter le jour, ne doit pas périr par tes coups. De quelque ingratitude dont tu te sois souillé à son égard, je l'ai informé de l'état affreux où tu te trouves, lui seul peut t'en tirer, & il veut bien encore hazarder sa vie pour un perfide qui a tenté de la lui arracher de la maniere du monde la plus indigne. C'est en lui un excès de générosité sans exemple, & je veux malgré toi-même l'en récompenser, en t'arrachant du cœur cette semence (*a*) noi-

(*a*) Cette semence s'appelle *Hebbat al eclb*, c'est-à-dire, la graine du cœur, & signifie l'amour-propre, & la concupiscence qui nous porte au péché; c'est aussi le pé-

re, qui eſt le principe de toutes les fautes que les hommes commettent, & qu'ils tiennent originairement du Sultan Adam depuis ſa déſobéiſſance. Alors ce Vieillard vénérable s'approchant de moi, me frappa au côté gauche, d'un couteau tranchant des deux côtés, me l'ouvrit, en tira une petite graine noire, groſſe comme une groſeille, & la jetta dans le feu qui étoit dans ma cabanne. Je reſſentis dans cette opération qui ne dura qu'un inſtant, une douleur ſi violente, que je fis un cri des plus perçans; à ce bruit, Vagieddin ſe réveilla, il alluma la lampe, accourut à mon ſecours, & me trouvant dans une extrême agita-

---

ché d'origine que les Mahométans reconnoiſſent être venu d'Adam, & qu'ils diſent être le principe de toutes nos fautes. Mahomet ſe vantoit d'en avoir été délivré par l'Ange Gabriël qui lui arracha du cœur cette ſemence noire, & que par ce moyen il étoit devenu impeccable.

Bibliotheque Orientale folio 440.

tion, il jugea à propos de m'éveiller. Qu'avez-vous donc, Seigneur, me dit-il? Quel rêve affreux vous tourmente? Ah! ce n'eſt point un rêve, lui dis-je, je ſuis mortellement bleſſé; comme j'avois la main appuyée ſur mon cœur, il approcha ſa lumiere, & fut ainſi que moi dans la derniere ſurpriſe d'y trouver une cicatrice longue comme le doigt, & qui paroiſſoit encore preſque ſanglante; mais ce qui mit le comble à mon étonnement, c'eſt qu'après que l'extrême douleur que j'avois reſſentie fut paſſée, l'horrible paſſion que j'avois eue juſqu'alors pour Canzadés'éteignit dans mon cœur, qu'elle y fit place à la tendreſſe la plus pure, que couvert de confuſion pour l'indigne conduite que j'avois tenue envers le Prince de Viſapour, je ſentis naître pour lui dans mon ame toute l'eſtime & la reconnoiſſance qu'il méritoit, & que j'eus un déplaiſir extrême de ne pouvoir ſur le champ lui en donner

des marques, en lui accordant pour épouse la Princesse ma Sœur.

Je rêvois sans cesse à un événement aussi singulier ; & comptant sur les promesses de ce sage Vieillard, je vivois dans l'espérance de voir bientôt la fin de mon esclavage, lorsqu'une nuit, ce même homme m'apparut encore, & me présentant un portrait d'une jeune fille d'une beauté achevée : Voilà, me dit-il, la personne qui t'est destinée pour épouse. C'est elle qui doit te faire perdre entiérement l'idée de Canzadé, à qui elle n'est pas inférieure en mérite. Je ne regardai point ce portrait sans admiration, & effectivement depuis ce jour, je ne pus penser sans horreur à la passion que j'avois conçue pour la Princesse ma Sœur. J'étois dans cette situation, lorsque les deux mois du cérémonial qui devoit précéder mon mariage étant expirés, Vagieddin m'avertit que je devois m'expliquer avec Michapous.

Suivant son conseil, nous allâmes la nuit à sa cabanne, je l'éveillai, je lui présentai une pipe allumée qu'il prit, & mon Pilote l'ayant prié de ma part de m'adopter dans sa famille, & de me donner la belle Agariata en mariage, il lui fit réponse qu'il communiqueroit cette affaire à ses parens, & nous fit signe de nous retirer.

Je ne pouvois déguiser mon chagrin au Pilote; quoiqu'il m'eût fait entendre que de ne pas faire cette démarche, c'étoit attirer sur ma tête & sur celle de mes Sujets toute la colere de notre maître, je me livrois à la plus amere douleur. Il faut donc, lui dis-je enfin, que j'épouse Agariata Malheureux que je suis! que ne me laissois-tu périr dès le commencement de notre esclavage, la mort me seroit plus douce qu'une union pour laquelle je n'ai que de l'horreur. Eh, Seigneur, reprit Vagieddin, je suppose que vous soyez marié bientôt avec cette fille,

avez-vous oublié que vous n'êtes point obligé pour cela de vivre avec elle, comme un mari avec sa femme? Cessez de vous alarmer, & rappellez-vous, Seigneur, ce que je vous ai dit plus d'une fois, que l'on pense ici très différemment de ce que l'on fait en Perse. Il est difficile de croire jusqu'à quel excès l'on pousse la continence dans cette Isle. Quoique suivant les Loix du Pays, un homme marié puisse user de ses droits quatre jours après la cérémonie, il est d'usage de n'approcher de son épouse qu'après plus de six mois; on y est persuadé que cette modération est le témoignage le plus authentique de l'estime que l'on a pour elle, & lors même que ce temps est expiré, & que les nouveaux mariés demeurent dans la même cabanne, ils ne se parlent presque point, ou s'ils le font, ce n'est qu'en grondant, & d'un air brusque; ils croient que la pudeur exige cette bienséance, & que ce n'est que vers la fin de l'an-

née qu'ils se doivent donner des témoignages réciproques de leurs tendresses.

Les nouvelles assurances que Vagieddin me donna sur la conduite des Insulaires me tranquillisa un peu ; & la famille de Michapous m'ayant fait l'honneur de m'agréer, il fallut de bonne grace épouser Agariata. Je passe par-dessus l'agréable détail de cette cérémonie, qui ne feroit que vous ennuyer ; ce qu'il y eût de plus singulier, c'est que la mariée avoit les cheveux graissés avec de l'huile d'Ours, & que l'on m'avoit barbouillé le visage & le corps de maniere que je devois être d'une figure affreuse.

Tout ce que m'avoit dit le Pilote étoit vrai ; mon peu d'empressement pour ma nouvelle épouse fut trouvé admirable. L'on regarda ma continence comme une marque d'un vrai respect pour la famille dans laquelle j'entrois ; loin de m'en savoir mauvais gré, cela me mit parmi les Sauvages

dans une grande considération, & tous mes Sujets à mon exemple furent adoptés dans différentes familles.

Il n'y avoit gueres que quinze jours que j'étois marié, lorsqu'un des chefs de la Nation ayant invité les Principaux à un festin, je m'y trouvai avec Michapous. Là il nous déclara qu'il avoit eu avis qu'une autre Nation Sauvage de leurs ennemis étoit en marche pour les venir attaquer, & qu'il falloit aller au-devant d'eux, & tâcher de les surprendre. Ces Peuples, ainsi que Vagieddin me l'avoit assuré, aimoient passionnément la guerre, & n'ayant point d'autre passion que celle de porter le fer & le feu chez ceux qui les avoient offensés, l'on peut juger que la proposition de l'Insulaire fut acceptée avec une joie extrême. L'on résolut de partir dès le lendemain; & comme Michapous m'avoit conduit dans cette assemblée avec Vagieddin qui m'y servoit d'interprête, je lui fis demander la permission de les accom-

pagner dans cette expédition, & de permettre que tous mes Sujets, qui étoient alors au nombre de trente, combattiſſent ſous mes ordres. Ils accepterent volontiers ma demande; l'on nous rendit les armes que l'on nous avoit ôtés au moment de notre eſclavage; je les engageai auſſi à ſe ſervir des ſabres des Perſans qui avoient péri dans leur Iſle, & après avoir pris congé d'Agariata, nous partîmes environ cinq cens avec beaucoup de gaieté

Après avoir marché pendant ſix jours, nos Coureurs nous ayant appris qu'ils avoient entendu pendant la nuit précédente un mouvement très-conſidérable dans un petit bois, & qu'aux environs ils avoient vû du feu d'eſpace en eſpace, cette découverte nous arrêta tout court. L'on tint conſeil; & comme il y avoit un chemin creux entre les ennemis & nous, je fis propoſer par Vageddin de les laiſſer s'engager dans cette ef-

pece de défilé, par où probablement ils devoient paſſer; de nous ſéparer en deux parties égales, de nous coucher ſur la hauteur, le ventre contre terre, & enſuite de fondre ſur eux de toutes parts. Mon avis fut ſuivi, & exécuté avec autant de ſuccès, que de plus de huit cens qui venoient pour nous attaquer, il n'en réchappa pas cinquante. Il eſt vrai qu'étonnés de voir l'effet de nos ſabres, & du carnage que nous faiſions en ſi peu de temps, ils perdirent cœur dans le moment, & nous eûmes bon marché de gens intimidés, ſurpris & conſternés de ſe voir attaquer de tous côtés, ſans eſpoir d'échapper à la fureur de leurs ennemis.

Comme mes Sujets, à la tête deſquels j'avois combattu, avoient tous fait des prodiges de valeur, & que nos Inſulaires les regardoient comme les premiers auteurs de la victoire complette que nous venions de remporter; nous en fûmes extrême-

ment carreſſés, & même regardés avec reſpect. Après avoir célébré ce jour heureux par des chants & par des danſes, & nous être chargés des dépouilles de nos ennemis, nous reprimes la route de notre habitation, & étant arrivés proche un petit bois, nous réſolûmes d'y paſſer la nuit; & comme nous étions dans une ſécurité parfaite, nous nous livrâmes à un ſommeil tranquille. Je dormois paiſiblement, & mon Pilote étoit à côté de moi, lorſque nous nous ſentîmes l'un & l'autre ſaiſir bruſquement par les pieds & par les mains; l'on nous bailonna, l'on nous enleva ſans qu'aucun de ceux qui étoient à côté de nous pût nous entendre; & l'on nous emporta avec une vîteſſe incompréhenſible. Je ne ſavois que penſer d'un tel événement, lorſqu'à la pointe du jour je me vis entre les mains de nos ennemis, & je connus que douze des leurs avoient entrepris & exécuté un coup auſſi hardi & auſſi téméraire.

XXVI. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Cazan-Can, Sultan d'Ormuz.

L'ON peut juger de notre douleur & de la joie que témoignerent ces Sauvages, en nous voyant entre leurs mains; ils nous débaillonnerent, nous lierent avec de groſſes cordes, & nous portant à cinq ou ſix, ils s'éloignerent preſqu'en courant de ce lieu, & marcherent du même pas pendant quatre jours, au bout deſquels approchant de leur habitation, ils envoyerent annoncer leur retour infortuné par un des leurs, & attendirent que tous leurs freres vinſſent au devant d'eux. Il n'eſt pas difficile de concevoir dans quel état nous étions Vagieddin & moi; mais ma frayeur redoubla lorſque je vis arriver tous les autres Sauvages avec des hurlemens horribles, & que les femmes & les

enfans tenoient des cailloux prêts à lancer contre nous Ils avoient déjà le bras levé, lorsque le plus ancien de ceux qui nous conduisoient, leur fit signe de la main de se contenir. Regardez bien ces deux hommes, leur dit-il, ils ne nous ressemblent presqu'en rien ; cependant leur bravoure est au dessus de toute expression ; avec un petit nombre de gens faits comme eux, ils ont seuls fait pencher la victoire de leur côté ; ils ont massacré vos peres, vos maris, vos freres, vos enfans, & nous ne serions jamais venus à bout de les enlever, si nous n'avions usé de surprise; voilà donc les seuls hommes, sur lesquels vous avez à venger tant de morts illustres, qui sont péris sous leurs coups; ainsi suspendez pour quelques jours votre douleur, afin de les punir par un supplice proportionné au tort qu'ils vous ont fait. Ce discours rallentit la fureur des Sauvages, & nous garantit de la mort; loin de nous faire le moin-

dre mal, on nous délia, on nous conduisit dans une cabanne dont on nous établit les maîtres; l'on en garda seulement la porte avec beaucoup d'exactitude, & l'on nous servit à manger du poisson sec deux fois par jour fort exactement.

Comme je remarquois une extrême tristesse dans Vagieddin, je lui en demandai la raison: Seigneur, me dit-il, nous devons dès ce jour, nous regarder comme de malheureuses victimes dévouées à une mort certaine: nos ennemis ne savent ce que c'est que de faire grace, & leur vengeance ne s'assouvit que par le sang des misérables qu'ils font mourir dans les plus cruels tourmens: alors m'ayant expliqué la harangue du Sauvage, ne croyez pas, Seigneur, continua-t-il, que nous jouissions encore longtemps de la vie; nous sommes destinés à essuyer des supplices, accompagnés d'une circonstance de barbarie si raffinée, que l'on ne peut rien conce-

voir de plus affreux ; toute ma fermeté m'abandonne, quand j'y penſe, je frémis par avance de la ſeule idée que je m'en rappelle, & dont j'ai été tant de fois témoin chez les Inſulaires que nous venons de quitter.

Si le diſcours du Pilote m'étonna d'abord, je revins bientôt de mon effroi : Vagieddin, lui dis-je, raſſure-toi, nous ne mourrons pas parmi les barbares ; le grand Prophête m'en a aſſuré trop poſitivement ; je porte ſur mon cœur une marque certaine de ſa protection : En m'arrachant de l'ame la fatale paſſion qui a cauſé tous mes malheurs, il m'a fait entendre que j'aurois encore obligation de la vie au Prince de Viſapour ; & quoique j'ignore de quelle maniere un ſecours ſi extraordinaire puiſſe m'arriver, je ne dois point déſeſpérer d'en reſſentir bientôt les effets.

Malgré la cicatrice que je portois à l'endroit du cœur, & que Vagieddin avoit examinée avec une extrême ſur-

prise, il n'ajoutoit pas tellement foi au prodige, qu'il ne se livrât souvent à la plus amere douleur; enfin, après avoir demeuré près de quinze jours avec ces barbares, on nous apprit que nous serions bien-tôt brûlés à petit feu, & voici de quelle maniere nous en fûmes informés. La veille du jour destiné à notre supplice, on vint nous prendre dans notre cabanne, on nous mit au col une longue corde de coton; on nous dépouilla tous nuds, & plusieurs femmes après nous avoir peint le corps, & nous y avoir attaché des ornemens de diverses couleurs, firent retentir l'air du bruit effrayant de leurs chansons & de leurs danses; elles nous annonçoient que nous devions le lendemain leur servir de nourriture, & que nous eussions à nous préparer à la mort, avec toute la fermeté que des braves tels que nous devions faire paroître. Je vous avoue, Mesdames, que ce ne fut pas sans une extrême émotion, que je crus

ma fin prochaine, & que je commençai à déſeſpérer un peu de la protection du Prophête; on nous garda toute cette nuit avec un extrême ſoin. L'agitation de Vagieddin redoubloit encore ma peine; je taſchois pourtant de le conſoler, & je l'exhortois à ſe réſigner à la Providence, qui ne nous avoit pas abandonnés juſqu'à ce moment, lorſque je jettai par hazard les yeux ſur un Livre qui ſortoit à moitié de la poche de ſon habit, que les Inſulaires en le dépouillant, avoient laiſſé dans notre cabanne: Je ne ſais par quel motif je le ramaſſai; mais je n'eus pas plutôt connu que c'étoit ſon routier, & qu'il contenoit outre ce, une computation Aſtronomique, que par une eſpece d'inſpiration, je le parcourus d'un bout à l'autre; comme j'y trouvai une Eclipſe preſque totale de ſoleil, annoncée dans le mois dans lequel nous nous trouvions, je demandai au Pilote, s'il ſavoit exactement à quel quantieme du mois &

de

de la lune nous étions. Oui, Seigneur, me dit-il, & de peur de me tromper, je les ai marqués tous les jours; alors ayant examiné avec attention cette computation, nous trouvâmes par un calcul très-exact, que cette éclipse devoit arriver le lendemain, environ à deux heures après midi. Transporté de la joie de cette découverte, je me persuadai que cet événement ne m'étoit pas présenté sans mystere; & ayant fait part de mes idées à Vagieddin, je l'instruisis de l'usage qu'il en devoit faire.

A peine le jour commençoit à paroître, que les Insulaires étant venus nous tirer de notre cabanne, ils la démolirent; on nous ôta la corde que nous avions au col; on nous la passa autour du corps, & plusieurs de ces barbares la tenant par les deux bouts, nous conduisirent toujours en courant, jusques sur le bord de la mer dans une grande place, où tous ceux qui composoient cette Nation s'é-

toient rendus en foule. On nous attacha à un poteau, & l'on alluma à cinquante pas de nous un feu qui me parut être la divinité à laquelle on nous alloit sacrifier. Alors un des Sauvages armé d'une espece de massue qu'il tenoit sur son épaule, nous adressa ainsi la parole : N'êtes-vous pas les deux hommes que l'on a enlevés d'entre nos ennemis, & qui avez fait un si grand carnage de nos peres & de nos freres ? Vous ne pouvez le nier ; & puisque nous sommes aujourd'hui maîtres de vos personnes, vous devez vous attendre aux tourmens que vous méritez. Vos membres vont être rôtis piece par piece, & nous les mangerons jusqu'aux os. Quelqu'effrayé que Vagieddin pût être d'une si cruelle menace, il répondit ainsi au Sauvage, suivant les instructions que je lui avois données : Si vous nous avez pris au milieu de vos ennemis, ce n'est pas à dire pour cela que nous soyons personnellement les vôtres. Forcés de

combattre pour ceux avec qui nous étions, il falloit ou périr sous leurs massues ou employer nos armes contre vous ; ainsi ce n'est point à nous que vous devez imputer la mort de vos freres, & il seroit injuste de la venger sur nos personnes : J'en atteste ce soleil qui nous éclaire ; c'est lui qui vous a fourni le premier feu, que vous paroissez adorer ; & si vous persistez à vouloir notre mort, je vous apprends de sa part que vous allez éprouver toute sa colere, & que cet astre lumineux, pour vous prouver l'intérêt qu'il prend à notre vie, va couvrir dans peu ce continent, des plus épaisses ténebres ; différez donc notre supplice, jusqu'à ce qu'il ait fait presque les deux tiers de sa carriere ordinaire, & si je ne vous dis pas la vérité, redoublez envers nous les tourmens que vous nous préparez : mais en cas que ce Pere de la lumiere protége notre innocence d'une maniere aussi visible, craignez les plus grands

211839

malheurs qui puissent jamais vous arriver, si vous ne nous rendez pas la liberté.

Le discours de Vagieddin surprit extrêmement les Sauvages : l'air affirmatif avec lequel il leur parloit, les intimida ; ils s'éloignerent de nous pour quelques momens ; & après avoir tenu conseil, le Chef de ces Insulaires s'étant rapproché de nous : Ton supplice & celui de ton camarade est différé, lui dit-il, jusqu'à l'heure à laquelle ce grand événement que tu nous annonce doit arriver ; mais si tu nous en imposes, n'attendez l'un & l'autre qu'une mort infiniment plus cruelle que celle qui vous étoit préparée. Alors nous laissant dans le même état où nous étions, ils se mirent à danser, à chanter, & faire entr'eux un festin, dans lequel ils n'épargnerent pas les boissons enyvrantes ? Enfin le moment annoncé étoit près d'arriver, lorsque les Sauvages impatiens nous détacherent du poteau ; ils re-

procherent à Vagieddin ſon impoſture ; & nous ayant conduits ſur une eſpece de théatre dreſſé devant le feu qu'ils avoient allumé dès le matin, ils nous y firent monter ; nous attacherent les bras élevés à une perche, qui traverſant au-deſſus de l'échafaut, portoit ſur deux pieces de bois plantées en terre, & nous envelopperent d'une eſpece de chemiſe faite d'écorce de boulleau, dans le deſſein d'y mettre bien-tôt le feu, & par ſon peu d'activité, de nous procurer une mort extrêmement lente & cruelle. Nous touchions déjà à ce moment fatal, & le Chef des Inſulaires, un tiſon enflammé à la main alloit commencer le ſacrifice, lorſque Vagieddin lui cria d'un ton effroyable : Regarde, malheureux incrédule, regarde le Dieu vengeur, qui va foudroyer toute ta nation ; leve les yeux au Ciel, & vois-y ta condamnation écrite. Les Sauvages ayant alors porté la vue vers le Soleil, furent dans la derniere con-

ſternation de voir, ſuivant la prédiction du Pilote, le Ciel s'obſcurcir inſenſiblement, & la terre ſe couvrir des plus noires tenebres.

XXVII. SOIRÉE.

Concluſion de l'Hiſtoire de Cazan-Can, Sultan d'Ormuz.

PEndant la durée entiere de l'Eclipſe (a) qui fut de trois heures, les Sauvages, tant hommes que femmes, étoient proſternés en terre, ſans oſer

(a) L'éclipſe du Soleil eſt cauſée par l'interpoſition du corps de la Lune, directement entre l'œil & le Soleil : les plus grandes Eclipſes arrivent lorſque cet Aſtre eſt dans ſon apogée, & la Lune dans ſon périgée ; parce que le Soleil étant dans ſon apogée, c'eſt-à-dire, dans ſon plus grand éloignement de la terre, ſon demi diametre apparent eſt le plus petit qu'il puiſſe être ; & quand la Lune eſt dans ſon périgée, c'eſt-à-dire, dans le

remuer. Quel fut leur étonnement en se relevant, après que l'obscurité fut cessée, de voir tout d'un coup plus de trois cens hommes, d'une figure qui leur étoit entiérement inconnue, fondre sur eux le sabre à la main. Comme ils prenoient ces ennemis pour des envoyés de l'Astre, qu'ils croyoient avoir offensé dans nos personnes, ils ne se mirent point en défense, & se laissérent massacrer.

Si Vagieddin regardoit ce second événement, avec autant de surprise que les Sauvages, pour moi rempli des promesses du Prophète, j'en fus

---

point le plus près de la terre, son diametre apparent est le plus grand ; de sorte que l'Eclipse de Soleil est non-seulement totale, mais aussi avec la plus grande demeure. La durée totale de ces sortes d'Eclipses solaires, appellées centrales, est de trois heures huit minutes, & la demeure de tout le Soleil dans l'obscurité, est de neuf minutes & trente secondes.

De l'usage des Globes, par le Sr. Bion, Paris in-8° 1728.

d'autant moins étonné, qu'à la tête des braves Guerriers, qui venoient à notre secours, j'avois reconnu le Prince Cothbedin, qui après m'avoir fait détacher de la perche à laquelle j'étois lié, fit rendre le même service au Pilote: Seigneur, lui dis-je, reconnoissez-vous dans cet état déplorable, un ingrat monarque que vous avez droit, non-seulement de haïr, mais même dont il semble que la mort vous soit nécessaire pour satisfaire votre juste vengeance, & votre amour outragé. Roi d'Ormuz, me répondit le Prince de Visapour, en m'embrassant avec tendresse, loin de m'être inconnu, ce n'est que pour vous tirer de ce péril, que j'ai abordé sur ces côtes; c'est une histoire trop longue à vous raconter à présent, ce n'est pas ici le moment de le faire; venez à mon Vaisseau réparer les forces dont votre corps épuisé paroît avoir besoin. Je prenois le chemin de la Mer, lorsque Vagieddin s'apperce-

vant que les femmes des Sauvages & leurs enfans, qui avoient été épargnés par les Soldats du Prince, étoient encore proſternés la face contre terre. Malheureuſes, leur cria-t-il d'une voix forte, relevez-vous, retournez à vos cabannes: profitez de la punition de ces monſtres; élevez vos enfans dans les principes d'humanité, & par des cruautés dont le ſeul récit doit faire horreur, n'offenſez plus un Etre ſupérieur qui vient de nous venger de la barbarie que l'on vouloit exercer ſur nous. Ces paroles raſſurerent ces pauvres femmes déſolées; elles ne ſe leverent qu'en tremblant & retournerent à leur habitation, pendant que nous gagnions un Cap, derriere lequel étoit le Vaiſſeau de Cothbedin. Avant que d'y entrer, nous fîmes le Pilote & moi une ablution, d'autant plus néceſſaire, que les femmes de ces Sauvages nous avoient peint tout le corps avec des cendres de différentes couleurs: après

quoi le Prince nous ayant présenté des habits convenables, nous montâmes sur le Vaisseau, où nous trouvâmes tous les rafraîchissemens dont nous avions un extrême besoin.

Je ne vous ferai pas, Mesdames, le détail des remercimens que je fis au Prince de Visapour, les assurances que je lui donnai, que ma passion pour Canzadé, étoit entierement éteinte, & la maniere extraordinaire dont je lui appris que j'avois été guéri de cet amour incestueux; je vous dirai seulement qu'après avoir traversé avec beaucoup de vîtesse, des Mers qui jusqu'alors nous étoient inconnues, nous entrâmes dans celle d'Arabie, & fûmes poussés par un vent favorable jusques dans le Port de Cambaye; là le Prince & moi résolûmes de nous travestir en Marchands, & avec six Esclaves seulement, nous allâmes loger au Caravenserail de cette Ville: le Concierge nous y reçut avec distinction; il nous fit donner une des

meilleures chambres, & même nous engagea à souper avec lui ; nous nous mîmes à table, le repas fut fort gai, nous y bûmes de bon vin ; mais soit qu'il nous ait donné dans la tête, ou qu'il y ait quelque chose de surnaturel dans notre sommeil, nous avons été transportés dans ce superbe Palais, sans savoir comment, & nous avons été assez heureux pour y trouver la fin de nos peines.

Les Sultanes avoient été plus d'une fois touchées des tristes situations dans lesquelles s'étoit trouvé le Sultan de Perse. Elles étoient charmées que le hazard eût conduit ce Prince & Cothbedin dans leur Palais pour y terminer tous les chagrins de Canzadé ; elles faisoient quelquefois réflexion sur les assurances que l'Iman Cothrob lui avoient données après le récit de ses aventures, qu'elle verroit bientôt la fin de ses malheurs ; elles se souvenoient du transport d'Albaert à Ormuz, de la vue qui

avoit été rendue à Aboul-Aſſam ; & quoique les diſcours du Sultan de Perſe leur fiſſent comprendre que cet Iman pouvoit avoir contribué à la guériſon de l'eſprit & du cœur de Cazan-Can, elles n'avoient garde de s'imaginer que c'étoit cet homme merveilleux qui conduiſoit toutes ces aventures à leur fin, par ſa profonde capacité dans les ſciences les plus ſublimes, & par le pouvoir qu'il avoit ſur les Génies de toutes les eſpeces.

Il ſe faiſoit tard, & quelqu'envie que les Sultanes euſſent de ſavoir par quel moyen le Prince de Viſapour étoit ſorti des mains des Corſaires, & comment il avoit pû ſecourir auſſi à propos le Sultan, elles crurent devoir remettre au lendemain le récit de ſes aventures, & chacun s'étant retiré, ils paſſerent tous la nuit avec beaucoup de tranquillité, à l'exception de Cazan-Can. Le Portrait que le Sage lui avoit montré dans la cabanne des Inſulaires, avoit fait une trop forte

impreſſion ſur ſon cœur, pour qu'il ne l'eût pas toujours préſent à l'eſprit, & il croyoit avoir trouvé l'originade cette peinture dans une jeune perſonne de ce Palais, juſqu'alors couverte d'un voile: elle avoit toujours été préſente à tout ce qui s'étoit paſſé dans le Sérail; mais ſon voile lui ayant échappé vers la fin de l'hiſtoire du Sultan, il fut tellement frappé de l'éclat de la belle Acſou, fille d'Oguz & de Gehernaz, (car c'étoit elle que le Prince avoit vû en rêve, pendant cette nuit ſi ſatisfaiſante pour lui) qu'il en reſta immobile.

Comme Cazan-Can n'étoit pas bien aſſuré ſi cette charmante perſonne étoit une mortelle, ou quelqu'un de ces eſprits élémentaires qui s'allient quelquefois aux hommes, il paſſa la nuit dans une grande agitation, & pour s'éclaircir de ſes doutes, il fit entendre aux eſclaves qui étoient deſtinés pour le ſervir, qu'il ſouhaiteroit parler au vénérable Vieillard qu'il

avoit vû tous les jours précédens. Cothrob ne fut pas plutôt informé des intentions du Sultan, qu'il se rendit à son appartement. Seigneur, lui dit le Prince en embrassant ses genoux, ne croyez pas passer dans mon esprit pour un homme ordinaire. Les événemens étonnans qui me sont arrivés, & auxquels vous avez la part la plus essentielle, me font vous regarder comme un Génie favorable, ou comme un Sage à qui rien n'est impossible dans la nature; ainsi après les obligations que je vous ai, ne devinez-vous point ce qui se passe actuellement dans mon cœur ? Sultan d'Ormuz, reprit gravement Cothrob, en embrassant Cazan-Can, tout ce qui t'a paru n'être qu'un rêve est une vérité bien réelle. Oui, c'est moi-même, qui t'ai arraché du cœur cette graine infectée ; qui n'engendre que corruption dans les hommes; c'est par mon moyen que notre souverain Prophête a permi que tu aies recouvré

l'usage de toute ta raison; & c'est par sa permission, que je t'ai fait voir le portrait de cette adorable personne, qui cause aujourd'hui toutes tes inquiétudes. Si sa vue t'a vivement touché, lorsque son voile lui échappa hier, la tienne ne lui a pas causé moins d'émotion. Elle sera ton épouse, c'est tout ce que je puis te dire à présent; fais-lui connoître seulement par des regards respectueux ce que tu penses pour elle. Du reste, ne te fatigue pas l'esprit pour savoir où tu es, & quelles sont les personnes qui habitent ce Palais; tu seras informé de tout cela, lorsqu'il en sera temps, & ce moment qui doit être celui d'une union que tu souhaites avec tant de passion, n'est pas extrêmement éloigné.

L'Iman s'étant alors retiré, sans attendre les remercimens de Cazan-Cam, ce Monarque fut si transporté de joie, des promesses qu'il venoit de lui faire, qu'il courut à l'appartement du Prince de Visapour, pour lui annoncer

cette nouvelle. Cothbedin & Canzadé prirent toute la part poſſible à ſa ſatisfaction; & la joie s'étant répandue dans toutes leurs actions, ils paſſerent la journée dans un extrême contentement. L'heure de ſe raſſembler étant arrivée, on ſe rendit dans le Sallon & les Sultanes ayant témoigné au Prince de Viſapour, quelque curioſité d'apprendre ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il étoit tombé au pouvoir des Corſaires, ce Prince leur parla en ces termes.

HISTOIRE
du Prince de Viſapour.

APRÈS l'extrême fatigue que j'avois eſſuyée dans le combat que j'avois été obligé de ſoutenir contre le Capitaine & les Soldats du Vaiſſeau qui vouloient obéir exactement au Sultan d'Ormuz, & dans lequel j'au-

rois succombé infailliblement sans le secours inespéré qui m'étoit arrivé, je ne m'attendois pas, à mon réveil, qui ne fut que plus de douze heures après, que je me trouverois, pour ainsi dire, dans les fers. J'en fus d'autant plus cruellement affligé, que séparé de ma chere Canzadé, j'appris que dans le partage que les Corsaires avoient fait de nos personnes & de nos biens, elle étoit échûe au plus brutal de tous les hommes. Je ne puis vous exprimer, Mesdames, jusqu'à quel point fut porté mon désespoir: il fut si violent, que j'en tombai dans une espece de délire, qui fit appréhender pour ma vie. Celui qui commandoit notre Vaisseau, & qui se nommoit Achabaert, n'ignorant pas ma qualité & mon amour, qu'il avoit appris de quelques Sujets du Sultan qui avoient été pris avec moi, eut toutes les attentions imaginables, pour que je ne manquasse de rien; il n'épargna aucune chose pour me consoler: Sei-

gneur, me dit-il, vous êtes libre dès ce moment, & je vais faire toutes les manœuvres possibles pour rejoindre le Corsaire qui vous enleve Canzadé. Je le forcerai à la remettre entre vos mains, ou je vous jure que je périrai à la peine. Généreux Achabaert, m'écriai-je, quelles obligations ne vous ai-je pas ! Ah! si vous me rendez un service aussi essentiel, soyez sûr d'une reconnoissance sans bornes ! Mais de grace ne perdons pas de temps, les momens sont précieux, & le moindre retardement me fait frissonner. Nous tournâmes aussi-tôt la proue du côté que le Vaisseau du Pirate avoit cinglé, & après avoir vogué pendant plusieurs jours avec beaucoup de viteſſe, nous vîmes venir à nous un bâtiment: que de plus près nous reconnûmes pour être celui que nous cherchions, nous l'abordâmes dans le moment même, & n'y trouvant point la Princeſſe j'étois sur le point de me précipiter de douleur dans la mer, lorſ-

que j'appris avec une extrême satisfaction, de quelle maniere Albaert ayant tué le Corsaire, avoit avec la Princesse mis pied à terre à Dabul, & qu'il avoit compté à ceux de ce Vaisseau quatre-vingt mille pieces d'or, pour la rançon de Canzadé & de ceux de sa suite.

Nous prîmes dans le moment la route de Dabul, & nous n'en étions pas éloignés de soixante lieues, qu'une affreuse tempête nous rejetta en mer; & après avoir battu notre Vaisseau pendant cinq jours, sans aucune discontinuation, il alla se briser contre un écueil. Tout l'équipage ayant péri, le seul Achabaert & moi nous nous saisîmes d'une espece de poutre qui nous porta à plus de dix lieues de cet endroit, à bord d'une Isle où nous arrivâmes demi-morts de faim & de lassitude. Après avoir pénétré avec beaucoup de peine assez avant dans cette Isle, nous reconnûmes qu'elle étoit inhabitée, & nous n'y vîmes

qu'une grande quantité de Mouches à miel & de Chévres qui paroiſſoient très-privées. Les premieres nous fournirent dès le jour même, une nourriture qui nous rétablit l'eſtomac ; & les ſecondes, outre le lait qu'elles nous donnoient abondamment, nous indiquerent une fontaine d'eau-vive des plus fraîche, parce qu'elle avoit ſa ſource dans un rocher, ſitué au penchant d'une petite montagne, qui étoit expoſée au vent du Nord.

Ce nous fut une eſpece de conſolation, de trouver du moins de quoi vivre dans un lieu auſſi ſauvage, & après avoir paſſé la nuit à l'entrée de cette roche, nous commencions à nous réſigner aux volontés de la Providence, lorſque le jour qui commençoit à paroître, ſembla tout d'un coups'obſcurcir ; cette eſpece de Phénomene nous cauſa quelque frayeur ; elle augmenta encore par un bruit d'une nature que je ne ſaurois bien décrire, & nous fûmes dans un éton-

nement au-dessus de toute expression, de voir qu'il procédoit du vol d'un oiseau plus gros qu'un Eléphant, que cette espece de Monstre s'abbatit à cent pas de nous, & qu'ayant pris une chévre dans chacune de ses serres; il remonta vers le Ciel, traversa la mer, & disparut à nos yeux.

XXVIII. SOIRÉE.

Continuation de l'Histoire du Prince de Visapour.

ACHABAERT resta interdit à cette vue; pour moi, je n'en fus pas tout-à-fait tant étonné, & comprenant qu'il falloit que cet oiseau prodigieux fût un Rokh, (*a*) dont j'avois souvent oui parler, mais que je croyois n'exister que dans l'imagination de nos Romanciers, je l'examinai avec

(*a*) *Rockh*, Oiseau monstrueux qui enleve avec facilité un Bœuf.

une extrême attention. Comme pendant près d'un mois que nous fûmes dans cette Isle, je voyois tous les deux jours le Rokh faire la même opération sur les Chevres, cela me fournit une idée que je communiquai à Achabaert, & qu'il approuva, quoiqu'elle fût très-périlleuse. Suivant mon projet, nous défîmes la toile de nos Turbans, & nous coupâmes nos Robes de dessus, de maniere que nous en fîmes des bandes suffisantes pour nous attacher chacun solidement à une chevre: après les avoir toutes éloignées un soir, de l'endroit où le Rockh avoit coutume de descendre, nous y en laissâmes seulement deux auxquelles nous étant fortement liés, nous attendîmes avec une impatience mêlée de frayeur, l'arrivée de l'Oiseau. Il vint à l'heure accoutumée, & nous enleva avec nos chevres, comme s'il n'eût été chargé que de deux moineaux. De quelqu'intrépidité que l'on puisse se piquer, j'avoue que ce ne fut

pas ſans une extrême appréhenſion que nous nous vîmes emporter preſques aux nues, traverſer une eſpace immenſe de mer, & deſcendre vers le ſoir, ſur une eſplanade ſituée au haut d'une montagne, où le Rokh poſa les deux chévres qu'il avoit étouffées dans ſes ſerres. Comme cet oiſeau les quitta pour aller apparemment chercher ſes petits, & les amener à leur pâture ordinaire, nous profitâmes de ce moment pour défaire les liens qui nous tenoient ſuſpendus aux chévres; nous nous éloignâmes de ce lieu, & après avoir mangé quelques rayons de miel dont nous avions fait proviſion, nous nous retirâmes derriere une roche pour y paſſer la nuit. Nous nous diſpoſions à goûter en cet endroit un ſommeil dont nous avions un extrême beſoin, lorſqu'en voulant arracher quelques brouſſailles, qui m'empêchoient de me placer commodément; j'apperçus quelque choſe de brillant: je m'en approchai, & découvrant au clair de la lu-

ne que c'étoit un anneau d'or, qui tenoit à une eſpece de trappe, je la levai, & y trouvant un dégré éclairé par des lampes de criſtal remplies d'huile de ſenteur, nous ne fîmes Achabaert & moi, aucune difficulté d'y deſcendre: cependant à peine y fûmes nous entrés, que nous fûmes ſaiſis d'une eſpece d'inquiétude en entendant la trappe ſe refermer avec violence. Suivant toujours notre premiere réſolution, nous parvînmes dans une ſalle d'une magnificence ſurprenante, & pour l'ornement de laquelle on n'avoit point épargné les pierres les plus précieuſes. Quatre torchères d'or pur ſoutenoient des lampes, dont il ſortoit une lumiere ſi brillante, qu'elle étoit éclairée comme en plein jour; & à un des coins de cette Salle, étoit un Cabinet magnifique, dans lequel on voyoit deux lits de Satin brodés de Perles. Comme nous étions extrêmement fatigués, nous nous mîmes deſſus, nous nous y endormîmes profondément,

profondément, & nous ne nous réveillâmes qu'à la pointe du jour, au chant de plusieurs oiseaux renfermés dans une magnifique voliere: leur plumage étoit si varié & si brillant, que nous ne pouvions nous lasser de l'admirer; lorsque nous fûmes distraits de cette vûe par une conversation que j'entendis entre deux personnes que je ne voyois pas. Oui, Seigneur, dit une de ces voix, le Sultan d'Ormuz est dans l'Isle de Ramak. Je le sai, reprit l'autre voix; son impiété envers le Ciel & son ingratitude pour un Prince généreux l'ont conduit dans ce lieu affreux pour y subir le châtiment qu'il méritoit: mais son repentir, & les prieres du Prophête ont fait changer l'Arrêt qui avoit été prononcé contre lui, pourvu qu'il se trouve un homme assez brave pour l'aller arracher à ces farouches Insulaires qui se disposent à le brûler à petit feu. Je n'eus pas plutôt entendu ces dernieres paroles, que sans hésiter sur

le parti que j'avois à prendre ; ce sera moi, repris-je, qui tenterai cette entreprise, quelque difficile & quelque périlleuse qu'elle puisse être: mais daignez du moins m'instruire de quelle maniere je dois m'y comporter. Généreux Cothbebin, poursuivit la seconde voix, je n'en attendois pas moins de ton courage ; poursuis ton noble dessein : après t'être rafraîchi dans ces lieux, éprouve l'aventure de Soham, monte le vaisseau que tu trouveras dans le Port, & pars pour cette expédition. Cette voix n'eut pas plutôt cessé de se faire entendre, que nous sortîmes Achabaert & moi de ce Cabinet, pour entrer dans un Jardin superbe que nous traversâmes : de-là nous étant rendus dans un Sallon superbe où nous trouvâmes un repas exquis, qui nous étoit d'un grand secours, nous passâmes ensuite dans une avenue qui nous conduisit à un Port rempli de Vaisseaux. Là, nous étant informés d'un Matelot en quel en-

droit de la terre nous étions : Seigneur, nous dit-il, vous êtes dans l'Isle de Darem (*a*), qui a toujours passé pour fabuleuse, par la difficulté qu'il y a d'y aborder. Sam-Souvar, fils de Cahermad, Général des Armées de Féridoun, l'un des Rois de la premiere Dinastie de Perse, fut le premier à qui il fut permis d'arriver dans ces lieux : ils étoient remplis de Monstres si terribles, qu'aucun mortel avant lui, n'avoit été assez hardi pour chercher à y mettre le pied; cependant ce Héros à qui rien ne paroissoit impossible, osa aborder à cette Isle : il y combattit la plus grande partie de ces Monstres; & ayant dompté celui qui étoit le plus farouche, & qui se nommoit Soham, à cause qu'il étoit de la couleur & de la nature du fer, il l'aprivoisa, en fit son

(*a*) Voyez la Bibliotheque Orientale aux folio 749 & 750, aux titres Sam & Sam-Souvar, & Samandar.

cheval de bataille, & avec son secours, rendit les Periz maîtres du Palais dont vous sortez, en chassant les Dives leurs ennemis mortels. Ensuite ayant laissé sur la terre des marques d'une valeur extraordinaire, il subit en ces lieux le sort de tous les mortels, & laissa en mourant sa monture à la garde de Schacaroun, qui, depuis plusieurs siecles attend ici un héros aussi intrépide que Sam-Souvar. Et de quelle utilité, repris-je, peut-être à ce Sage, l'arrivée de cet homme qu'il attend depuis si long-temps ?

Semendoun, continua le Matelot, est un Génie affreux, surnommé (a) Hezar-ïek-Dest, parce que, avec une taille de Géant, il a la force de mille personnes. Il est voisin de cette Isle, & y vient souvent faire des irruptions

(a) *Ichdest*, signifie en langue Persienne un millier de mains. Ce Géant est célebre dans le Roman de l'Histoire fabuleuse intitulée : *Catoumarvath Nameh*.

qui désolent Schacaroun, & nous ne pouvons appaiſer cette eſpece de monſtre que par un honteux tribut qui nous deshonore, & que nous lui payons depuis dix ans : perſonne juſqu'à préſent n'a pu parvenir à nous débarraſſer d'un ennemi auſſi incommode, la raiſon en eſt, qu'il ne peut être vaincu que par un mortel aſſez hardi pour monter le Soham de Sam-Souvar ; & cet animal auſſi terrible que Semendoun ne peut être ſoumis que par celui qui pourra lui mettre la bride d'or, dont Sam-Souvar ſe ſervit pour le dompter. Comme il a mis en pieces plus d'un Cavalier aſſez hardi pour tenter cette entrepriſe, cela en a tellement dégouté les autres, que depuis plus de ſoixante ans, perſonne n'a voulu s'y hazarder. J'avois lû une partie de cette Hiſtoire ſans y ajoûter foi, pourſuivit le Prince de Viſapour, mais la maniere ſinguliere dont j'étois arrivé dans l'Iſle de Darem, m'ayant fait croire qu'elle pouvoit

bien être véritable, je demandai au Matelot si l'on pouvoit voir cet animal si furieux. Oui, Seigneur, repliqua le Matelot; il est dans un cabinet du jardin, d'où vous sortez, sous un Pavillon d'écarlate; Schacaroun en a un soin tout particulier, & il ne refusera pas de vous le montrer, ainsi que la bride qu'il tient enfermée dans un des appartemens du Palais. Je priai le Matelot de nous conduire vers ce Sage: nous en reçûmes tout l'accueil possible; & après lui avoir témoigné l'envie que j'avois d'essayer la bride à Soham, il nous mena dans le lieu où ce furieux animal étoit renfermé. J'avoue que je fus très-ému à sa vûe; cependant résolu de mourir plutôt que de reculer dans cette entreprise, je priai le Sage de m'instruire de quelle maniere je devois m'y conduire; Seigneur, me dit-il, vous voyez que ce monstreux animal participe de plusieurs natures: s'il a la tête d'une panthere, il en a toute la férocité & la

légéreté; ſon corps couvert d'écailles les plus dures, qui lui forment ſur le dos une eſpece de ſelle, lui donnent la reſſemblance & la force du Rhinocéros; & ſes aîles, & ſes pieds armés de ſerres tranchantes lui fourniſſent la hardieſſe des Griffons; c'eſt à cet étrange animal que vous devez préſenter la bride d'or que voici. Si cette aventure eſt réſervée à un autre qu'à vous, de quelque bonne trempe que vous ſoit le ſabre que je vous préſente, Soham vous aura déchiré en mille pieces avant que vous lui ayez fait la moindre bleſſure: ſi au contraire vous êtes deſtiné à mettre à fin cette eſpece d'enchantement, vous trouverez ce Monſtre auſſi doux que le cheval le mieux dreſſé; il ſe laiſſera brider, & monter ſans difficulté, & ſelon toutes nos prédictions, vous ſerez vainqueur de Semendoun

XXIX. SOIRÉE.

Conclusion de l'Histoire du Prince de Visapour.

PENDANT que Schacaroun me parloit ainsi, il m'examinoit pour voir si je ne changerois pas de visage, & voyant que malgré les périls qu'il venoit de m'annoncer, je demeurois ferme dans ma résolution ! Seigneur, continua-t-il, en me remettant la bride d'or entre les mains, si vous êtes assez heureux pour dompter Soham, songez que vous avez à combattre un Géant terrible, dont la monture ordinaire est le Rokh qui vous a conduit hier sur la montagne inaccessible qui cache cette Isle aux humains ; outre l'extrême force dont il est doué, il est bon de vous avertir que ce Géant est du nombre des mauvais génies, qui ont le pouvoir de prendre toutes sortes de formes ; il en changera in-

faillibleme nt, s'il se voit inférieur ou blessé dans le combat que vous allez entreprendre : mais sous quelque figure qu'il se présente devant vous, ne le quittez point que vous ne lui ayez ôté la vie ; ne craignez pas au reste d'abandonner Soham, vous le retrouverez toujours lorsqu'il vous sera nécessaire ; & si vous sortez victorieux d'un combat aussi étrange, assurez-vous qu'en nous délivrant d'une odieuse tyrannie, vous arracherez le Roi d'Ormuz à une mort cruelle qu'on lui prépare, & que vous retrouverez en lui un homme pénétré de douleur des injustices qu'il vous a rendues. Un de nos Sages en lui arrachant du cœur l'incestueuse passion qu'il ressentoit pour la Princesse sa sœur, lui a ouvert les yeux sur votre mérite : soyez seulement vainqueur de notre ennemi, vous ne trouverez plus d'obstacle à votre passion pour l'incomparable Canzadé.

Ces dernieres promesses, continua

le Prince de Visapour, redoublerent mon ardeur pour le combat, & Schacaroun m'ayant ouvert la porte du Sallon où étoit enfermé Soham, j'y entrai sans héfiter, tenant la bride d'or de la main gauche, & de la droite le sabre que ce Sage m'avoit donné. Comme je ne me flattois pas de réussir dans mon projet, je m'étois résolument dévoué à la mort; & après avoir fait une courte priere à notre souverain Prophête, je me préparois à me défendre de l'attaque du Monstre; lorsque je le vis s'humilier, pour ainsi-dire devant moi, plier les genoux, & me présenter la tête pour y recevoir la bride. Je fus si transporté de joie à cette vûe, que je la lui passai promptement dans la gueule; & sautant hardiment sur son dos, je m'y trouvai aussi ferme que sur le meilleur cheval.

Schacaroun se prosternant alors le visage contre terre : loué soit Dieu & notre Prophête, s'écria-t-il, la

mort de notre ennemi eſt prochaine. Partez, intrépide Cavalier, laiſſez-vous conduire par Soham; mais afin que Semendoun n'ait ſur vous aucun avantage, ayez comme lui le don de métamorphoſe pendant tout ce jour, & ſongez à ne le point quitter que vous ne l'ayez vû ſans vie: pendant votre abſence j'aurai ſoin de votre compagnon.

Schacaroun n'eut pas achevé ces paroles, que le toît du ſallon où Soham étoit renfermé ſous le pavillon, s'étant ouvert par le milieu, cet animal merveilleux prit ſon vol dans l'air, & m'enleva avec lui. Il planoit au-deſſus de la mer, lorſque j'apperçus le Géant Semendoun monté ſur le Rokh, & qui venoit à nous avec une extrême viteſſe. Je fus ſurpris d'abord de ſa taille énorme; mais animé par les diſcours de Schacaroun, j'allai droit à lui dans le deſſein de ne le pas épargner; il étoit armé d'une maſſue d'acier, garnie de pointes,

& m'en déchargea un si furieux coup, que j'en aurois été accablé, si Soham n'y avoit opposé une de ses pattes, qui étoient plus dures que du fer, avec laquelle il la saisit. Pendant que le Géant se débattoit pour conserver son arme, je le frappai si rudement de mon sabre, que le sang lui ruisseloit de toutes parts, & chaque coup que je lui portois étant immanquable, & le brûlant jusqu'au os, il jetta des hurlemens si affreux, que j'en étois moi-même épouvanté. Comme il ne pouvoit retirer sa massue des pattes de Soham, quelqu'effort qu'il fît, il jugea à propos de le lui abandonner, & de me saisir, s'il lui étoit possible, par le milieu du corps. Mais m'apperçevant de son dessein, & voulant lui porter un coup de sabre pour lui abattre le bras, le Rokh sur lequel il étoit monté, fit un mouvement, & le reçut sur le col. Mon sabre étoit de si bonne trempe, que rien n'étoit à son épreuve; ainsi ce monstrueux

oiseau se sentant dangereusement blessé, referma ses ailes, & se laissa tomber dans la mer, au-dessus de laquelle nous combattions. Comme le Géant prenoit la même route, & que Schacaroun m'avoit sur-tout recommandé de ne le pas perdre de vûe, je craignis que Soham ne descendît pas aussi légérement que je le souhaitois : je n'hésitai pas à saisir la main de Semendoun, & lui portant en même-temps un coup de sabre sur la tête, j'abandonnai ma monture, & me précipitai avec lui dans la mer. Nous n'eûmes pas plutôt touché cet élément, que surpris de ne plus voir ni le Rokh, ni le Géant, j'apperçus à sa place un Monstre marin, d'une grandeur & d'une figure horrible, qui ouvrant une large gueule, bordée de dents des plus tranchantes, se préparoit à m'engloutir : je me ressouvins alors du don que Schacaroun m'avoit fait en montant sur Soham, je pris promptement la figure d'un

poisson d'une taille médiocre; & m'élançant brusquement dans la gueule du monstres, après avoir légérement traversé son vaste gosier, j'allai droit au cœur, & le lui ayant arraché à belles dents, le monstre disparut. Je repris ma premiere forme, & je me trouvai flottant sur le corps du Géant qui étoit sans vie. Quoique je ne fusse pas extrêmement éloigné du rivage, qui étoit bordé par tous les Habitans de l'Isle de Darem, je craignois qu'avant qu'on eût pu me joindre avec une chaloupe, la mer qui étoit extrêmement agitée, ne m'emportât avec le corps de Semendoun, lorsque Soham se jettant dans la mer, passa sa bride dans le col du Géant, & nous ramena l'un & l'autre jusques dans le Port.

Je fus reçu par tous les Habitans de cette Isle avec des acclamations de joie d'autant plus sinceres, qu'ils se voyoient délivrés par la mort de leur ennemi d'un tribut qui leur cau-

soit une extrême douleur : ce monstre exigeoit d'eux, tous les ans à pareil jour, dix des plus belles filles de l'Isle, sans que jusqu'alors on eût pu y apporter du remede, & la fille même de Sehacaroun, alloit être au nombre de ces victimes, lorsque j'arrivai dans l'Isle : l'on doit donc juger de la joie véritable de tous ces Habitans, & en particulier de ce Sage. Il fit allumer un grand feu sur la greve ; & y ayant fait jetter le corps du Géant, il n'y eut pas plutôt été consumé, que Soham s'élevant dans l'air, fut bientôt perdu de vûe, & qu'il parut sur la mer une grande barque qui cingloit à toutes voiles vers le Port-Elle y arriva bientôt, & la satisfaction des Habitans de Darem se trouva excessive, lorsque l'on vit que la barque étoit remplie de toutes les filles de l'Isle, qui avoient été livrées à Semendoun ; à mesure que ce monstre les amenoit dans son Palais, une Perisse qui les avoit protégées contre

ſes mauvais deſſeins, les lui enlevoit par un pouvoir ſupérieur au ſien, & les tranſportoit dans ſa demeure; mais comme il ne lui étoit pas permis de les rendre à leurs parens qu'après la mort de Semendoun, elle n'avoit pu les reconduire à Darem que dans ce moment.

Après que ma victoire eût été célébrée par une Fête des plus magnifiques, & que l'on m'eût accablé de remercimens, Schacaroun me conduiſit avec Achabaert vers le Port; & m'ayant fait monter un Vaiſſeau ſur lequel il y avoit plus de deux cens hommes vêtus à la Perſienne, il ordonna au Capitaine de tourner la proue vers le continent où le Sultan d'Ormuz avoit beſoin de mon ſecours.

Il ſembloit que les vents fuſſent ſoumis aux ordres de ce Sage, & nous voguâmes avec tant de viteſſe, qu'en deux jours nous arrivâmes au Cap près duquel Cazan-Can alloit ſubir la mort la plus cruelle. Vous avez ſû,

Mesdames, de quelle maniere furent traités ces féroces Insulaires qui alloient le sacrifier à leur barbare fureur. Après cette prompte expédition, & qui ne nous coûta aucun danger, puisqu'ils nous regarderent comme des gens envoyés du Ciel, contre lesquels toute défense étoit inutile, nous remontâmes sur notre Vaisseau; & après avoir parcouru avec la même viteſſe, ainsi que le Sultan d'Ormuz vous l'a dit, plusieurs mers à nous inconnues, nous entrâmes dans le Port de Dabul: là je récompensai dignement Achabaert. Le reste vous est connu, puisque vous avez été témoins du consentement que Cazan-Can a donné à mon bonheur: heureux si ce Prince, suivant les prédictions du Sage qui l'a guéri de sa passion pour Canzadé, trouvoit dans ce Palais la fin de ses peines, & le commencement d'une félicité qui ne doit finir qu'avec sa vie.

La Princesse Acsou n'entendit pas

ſans rougir les dernieres paroles du Prince de Viſapour. Les aventures du Sultan l'avoient extrêmement attendrie : elle n'avoit pû s'empêcher de verſer des larmes, au récit du péril qu'il avoit couru chez les Inſulaires, & elle s'applaudit ſecrétement d'avoir laiſſé faire tant de chemin à ſon cœur, ſe perſuadant que le Prophête ne déſaprouveroit pas ſa paſſion. Si cette jeune Princeſſe ſe livroit ainſi aux mouvemens qui l'agitoient, Cazan-Can ne reſſentoit pas avec moins de violence, un amour qu'il voyoit autoriſé par le ſage Cothrob, & il croyoit l'avoir fait aſſez connoître par ſes regards à cette aimable Princeſſe, de deſſus laquelle il ne détournoit pas les yeux, lorſqu'il étoit dans le ſallon.

Oguz du lieu de ſa retraite, voyoit avec plaiſir ſe former une union, dont les ſuites ne devoient pas lui être déſagréables; l'alliance du Sultan d'Ormuz lui convenoit fort, & ce Prince, à l'exception des ſentimens

odieux qu'il avoit eus pour sa sœur, & dont il étoit guéri, avoit toutes les perfections imaginables. Le Sultan de Guzarate témoignant à l'Iman l'impatience qu'il avoit de voir conclure ce mariage: Seigneur, lui dit-il, ce temps n'est pas bien éloigné; mais il faut auparavant que vous connoissiez à fond le cœur de vos Sultanes. Je crois déjà y lire une partie de leurs sentimens, répliqua Oguz; Neubahar, Schabgerak & Geanzouz, ont été d'abord véritablement touchées de ma prétendue mort; mais on se lasse bientôt de vivre dans la tristesse, & il me semble que leur douleur est un peu diminuée. Pour Goul-Saba, elle n'a témoigné de l'affliction de ma perte, que par rapport à son fils, dans lequel j'ai entrevû toutes les marques d'un mauvais naturel; les conversations que j'ai entendues entre sa mere & lui à mon sujet, ne me confirment que trop dans cette pensée: la seule Gehernaz m'a paru toujours plongée

dans une véritable affliction; rien jusqu'à présent n'a pû la détourner de ces pensées affligeantes; je suis témoin de l'amertume de ses pleurs, & si elle paroît quelquefois détournée de sa douleur, par le récit des histoires singulieres qu'elle a entendues jusqu'aujourd'hui, elle y rentre bientôt dans le particulier, n'entretient la Princesse Acsou que du malheur qu'elle a eue de me perdre. Mais je ne m'en tiens pas à une épreuve si legère; vous m'avez promis, mon cher Cothrob, de faire quelque chose de plus pour moi. Vous serez content, Seigneur, reprit l'Iman: le moment de cet éclaircissement n'est pas encore venu, il faut l'attendre sans impatience.

Le lendemain de cette conversation les Sultanes s'étant rendues dans le sallon avec la compagnie ordinaire, elles y trouverent deux hommes, dont l'un, d'un air grand & majestueux, paroissoit être le maître de l'autre, il étoit extrêmement foible, & sembloit

relever d'une longue maladie; une profonde triſteſſe regnoit ſur ſon viſage, & dans ſes actions; & autant que ſon eſclave marquoit d'étonnement de ſe voir dans un lieu où regnoient tant de richeſſes, autant l'autre témoigna d'indifférence pour la ſituation où il ſe trouvoit. Cette inſenſibilité ſurprit les Sultanes, & l'une d'elles lui adreſſant la parole: Seigneur, lui dit-elle, vous paroiſſez bien peu touché de vous trouver en ces lieux; votre indolence pique notre curioſité, daignez nous apprendre le ſujet de vos chagrins; peut-être trouverez-vous quelque ſoulagement en nous les racontant, & pourrons-nous les adoucir par nos conſeils, ou par le ſecours que nous ſerons capables d'y apporter. Hélas! Madame, reprit triſtement cet homme, je ne ſais ſi je dors ou ſi je veille; mais en quelqu'état que je me trouve, mes malheurs ſont d'une nature à ne recevoir aucun adouciſſement; le récit que je

vous en ferois, ne pourroit que redoubler l'extrême douleur qui m'accable, & augmenter les ressentimens que j'ai d'une blessure, dont je ne suis pas parfaitement guéri; ainsi dispensez-moi, je vous supplie, de vous apprendre les événemens d'une vie qui m'est à charge: si cependant vous souhaitez en être instruites, permettez que cet homme vous les raconte, pendant que je me retirerai pour prendre quelque repos, si la chose est possible.

Les Sultanes attendries par les larmes qu'elles virent couler à regret des yeux de ce Cavalier, donnerent ordre qu'on le conduisît dans un appartement convenable, & Cothrob l'y ayant accompagné lui-même, lui fit présenter du sorbet, dans lequel il versa quelques gouttes d'un Elixir merveilleux pour ses blessures; après quoi il le laissa sur un lit, où il ne fut pas plutôt, qu'il s'abandonna à un sommeil, d'autant plus tranquille que

les douleurs que sa blessure lui causoit, cesserent si-tôt qu'il eut pris son sorbet. Pendant qu'il reposoit, l'Iman étant retourné dans le sallon avec celui qui avoit accompagné cet inconnu, les Sultanes n'eurent pas plutôt témoigné au dernier l'envie qu'elles avoient de savoir les aventures de son maître, que se disposant à leur obéir, il leur parla à peu près dans ces termes.

HISTOIRE

De Zem-Alzaman, Prince de Kasgar, & de Zendehroud, Princesse de Samarcand.

JE ne vous ferai pas, Mesdames, la description du Royaume de Kasgar (*a*), cela vous doit être connu; je ne m'étendrai que sur le récit des actions particulieres du Prince Zem-Alzaman (*b*) fils unique du Sultan

(*a*) *Kasgar*, Ville Capitale du Turcheſtan.
(*b*) C'eſt-à-dire l'ornement du ſiecle.

Fraydoun qui domine dans ce Royaume. Ce Monarque avoit eu une Guerre ſanglante avec celui de Samarcand, (*a*); elle avoit été pendant quelque temps aſſez douteuſe; mais enfin ce dernier ſuccombant ſous la puiſſance de Fraydoun, il fut tué de ſa propre main dans une bataille fort cruelle, qui fut donnée ſur les frontieres de ſon Royaume. Après une victoire des plus complettes, le Sultan de Kaſgar auroit pu étendre ſes conquêtes juſques dans le cœur de la Province de Mavaralnahar; mais comme il n'avoit fait que repouſſer les Troupes du Roi de Samarcand qui l'avoit attaqué injuſtement, il ſe contenta de l'avantage qu'il venoit de

(*a*) *Samarcand*, Ville grande & Capitale de la Province de Mavaralnahar. Elle eſt bâtie ſur une riviere aſſez conſidérable qui la traverſe par le milieu; il y a beaucoup d'apparence que c'eſt une des ſept qu'Alexandre le Grand fit bâtir, & auxquelles il donna ſon nom.

recevoir

recevoir ; & croyant ne pouvoir sans crime envahir les terres de ses voisins, il accorda à la veuve de son ennemi la paix qu'elle lui fit demander, & se tint paisible dans son Royaume, où il gouverna ses Sujets avec toute la justice & la modération possibles.

Le Roi de Samarcand n'avoit laissé en mourant qu'une femme appellée Al-Alma ; cette Sultane dans toutes les occasions avoit témoigné tant de prudence & de courage, qu'après la mort de ce Monarque qui n'avoit qu'une fille, ses Sujets ayant une extrême confiance dans cette Princesse, lui déférerent la Couronne, contre l'usage ordinaire de l'Orient.

Quoique cet illustre femme sût le tort que son époux avoit eu dans la guerre dans laquelle il venoit de succomber & qu'il avoit entreprise contre son sentiment, & que la nécessité de ses affaires l'eût obligée de demander la paix à Fraydoun, elle garda dans l'ame une violente douleur de

la perte du Sultan ſon époux, & ne reſpirant que la vengeance, elle chercha dans la Princeſſe Zendehroud ſa fille, toute ſa conſolation. Cet enfant avoit ſix ans au plus; mais à cet âge elle étoit d'une beauté ſi parfaite, que faiſant eſpérer qu'elle ſeroit bientôt un miracle de la nature, Al-Alma ſe flattoit par le moyen de ſa fille, de ſe faire pour ainſi dire, des eſclaves de tous les Princes ſes voiſins qu'elle armeroit contre Fraydoun. Dans cette eſpérance elle éleva la jeune Princeſſe avec tous les ſoins imaginables; & en lui donnant la fierté d'une Lionne, elle lui inſpira les ſentimens de la haine la plus marquée contre le Sultan de Kaſgar, & l'accoutuma à n'entendre prononcer ſon nom qu'avec horreur.

Comme cette Princeſſe étoit d'une complexion vigoureuſe & robuſte, Al-Alma lui fit pratiquer bientôt les exercices les plus violens; & la faiſant monter à cheval dès qu'elle eut aſſez

de force pour cela, elle voulut que, armée d'arc & de flêches, elle allât fréquemment à la chasse; & si elle n'en fit pas une Amazone, elle souhaita du moins qu'elle ressemblât à ces femmes illustres par leur bravoure, qui jusqu'au temps du grand Iskender, (*a*) s'étoient acquises dans l'Asie une si haute réputation.

XXX. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman, Prince de Kasgar, & de Zendehroud, Princesse de Samarcand.

LE Prince Zem-Alzaman, qui depuis la nuit qu'il avoit passée dans le Sérail, jouissoit d'une santé presque parfaite, étant entré dans le sallon à l'heure ordinaire avec la compagnie qui l'y avoit amenée, & dont il avoit reçu toutes les amitiés possibles, les

(*a*) Alexandre le Grand.

Sultanes n'eurent pas plutôt paru souhaiter savoir la suite de ses aventures qu'il fit signe à celui qui l'avoit accompagné de les continuer: ce qu'il fit ainsi.

Zendehroud réussit à merveille dans tous les projets de la Sultane sa mere. Elle devint d'une beauté achevée; & à mesure que son esprit se formoit, avec toutes les graces qu'une excellente éducation peut donner, son corps s'accoutuma sans peine aux exercices les plus violens de notre sexe. Quand Al-Alma vit la Princesse telle qu'elle l'avoit souhaitée, elle ne cacha plus son dessein; & la proposant à tous les Princes ses voisins, pour prix de la vengeance qu'elle respiroit, elle la destina pour épouse à celui qui lui fourniroit le plus de moyens d'accabler son ennemi.

Pendant que Zendehroud croissoit en âge & en perfection, le Sultan de Kasgar mon maître qui n'avoit d'enfant que Zem-Alzaman, plus âgée de

quatre ans que la Princesse de Samarcand, employoit tous ses soins pour en faire un Prince accompli; & Zem-Alzaman seconda si bien les intentions du Sultan son pere, qu'à dix-huit ans, non-seulement il avoit acquis une extrême capacité dans les sciences & dans tous les exercices convenables à sa qualité, mais encore qu'il devint le plus vigoureux & le mieux formé de tous les Sujets de son pere.

Il avoit à peine atteint cet âge, que Fraydoun, obligé de se mettre en campagne pour repousser quelques Sultans de ses voisins qu'Al-Alma avoit excités sous main à lui faire la guerre, lui donna le commandement d'une partie de son armée; & ce Prince y fit des actions de valeur tellement au-dessus de toute croyance, qu'il s'attira, non-seulement l'admiration des Officiers & des Soldats qu'il commandoit, mais qu'il devint la terreur de ses ennemis, dont il tua trois Chefs de sa

propre main. Ces commencemens merveilleux ayant porté la réputation du jeune Prince de Kaſgar au plus haut point ; le bruit qui s'en répandit à Samarcand, cauſa une ſi violente douleur dans le cœur de la Reine, qu'elle en penſa mourir de rage, & les éloges qu'elle entendoit faire de ce Prince, le rendirent autant odieux à la mere & à la fille, que le Sultan ſon pere le leur étoit déjà. Fraydoun qui n'avoit pas laiſſé d'être alarmé des préparatifs de la guerre que la Reine de Samarcand faiſoit ſourdement, pendant qu'elle animoit les Princes ſes voiſins contre lui, fut tranſportée de joie en apprenant les actions éclatantes de Zem-Alzaman. Alors loin de craindre les ſecours qu'Al-Alma eſpéroit tirer de la beauté de la Princeſſe ſa fille, il n'eut beſoin que de réprimer la noble envie qu'avoit le Prince de prévenir la Sultane en portant la guerre dans ſes Etats. Mon fils, lui dit cet équitable Monarque, il faut

que la justice accompagne toujours nos actions; quoique le ressentiment de la Reine ne soit pas absolument raisonnable, je ne saurois le condamner tout-à-fait; le Sultan son époux me fit une guerre injuste, mais il périt sous mes coups; voilà la source de sa haine; je pourrois peut-être me mettre à l'abri des traits d'une ennemie implacable en travaillant à la détruire; mais quelle gloire aurois-je à combattre une femme, & encore dans le temps que je sais que le Sultan de Bockora (*a*) se prépare à lui faire la guerre? Le jeune Prince goûta les raisonnemens pleins de générosité du Sultan; & comme son dernier combat avoit établi une paix solide dans ses Etats, il demanda à son pere la per-

(*a*) *Bockora*, Ville très-considérable par sa grandeur, dans le Zagatay en Tartarie; dont elle a été autrefois la Capitale: elle est environ à cinquante lieues de Samarcand, & l'on croit qu'elle étoit la Patrie d'Avicene.

miſſion de voyager. Le Sultan n'ayant pu la lui refuſer, il partit d'abord avec une ſuite de douze perſonnes; mais au bout d'un mois, s'en trouvant incommodé, il renvoya dix de ceux qui l'accompagnoient, écrivit à ſon pere qu'il ſouhaitoit marcher *incognito* & débarraſſé de toute ſa grandeur, & lui promit de ne ſe point réellement éloigner de ſes Etats, que ſi ſes ennemis faiſoient quelques mouvemens, il ne pût revenir promptement à ſon ſecours. Quelque chagrin que Fraydoun reſſentit à la lecture de cette Lettre, il fut obligé de prendre patience, & ſe confiant aux promeſſes de ſon fils il attendit ſon retour avec tranquillité.

Le nom de Zem-Alzaman avoit trop fait de bruit pour que ce Prince voulût le porter dans ſes voyages; comme il n'avoit gardé qu'un de ſes eſclaves & moi pour ſon ſervice, il nous défendit de l'appeller autrement qu'Edris; & ayant, ſous ce nom, par-

couru une partie du Turqueſtan, il réſolut de paſſer dans les Etats de la Reine de Samarcand, attiré ſans doute à ce deſſein par le deſir de connoître ſes forces, ou par la curioſité d'apprendre ſi la beauté de Zendehroud, que ſa mere comptoit devoir être ſi fatale au Sultan Feraydoun, & lui ſuſciter tant d'ennemis, méritoit la réputation qui ſe répandoit chez les Rois ſes voiſins.

Le Prince eut à peine mis le pied dans le Mavaralnahar, où il apprit que le Prince Kobad, frere d'Al-Alma, ſe diſpoſoit à aller au devant du Sultan de Bukara, que pour être inſtruit plus particulierement de la maniere de faire la guerre, il réſolut de lui aller offrir ſes ſervices. Kobad charmé de la bonne mine de Zem-Alzaman, qui ſe préſenta à lui ſous le nom d'Edris, le reçut avec une extrême plaiſir, & ce jeune Prince fit de ſi grands prodiges de valeur dans la bataille que Kobad préſenta au Sul-

tan, qu'on ne parla plus dans l'armée que du brave Edris, qui dans ce jour sauva deux fois la vie à Kobad, & fut cause par ses belles actions, de la victoire la plus complette que l'on pût remporter.

Al-Alma instruite par un courier que lui envoya son frere, de l'extrême bravoure de mon maître, le regarda comme un homme envoyé du Ciel, non-seulement pour la délivrer des mauvaises intentions du Sultan de Bockora, mais encore comme un instrument propre à détruire celui de Kasgar, & à opposer au Prince Zem-Alzaman son fils; & dans le dessein de vengeance qu'elle ne perdoit pas de vûe, elle écrivit à son frere de ne rien négliger pour engager Edris à venir jusqu'à Samarcand, recevoir les récompenses qu'il méritoit avec tant de justice. A cette proposition le Prince se trouva fort embarrassé; mais feignant beaucoup de modestie, il ne voulut rien promettre de positif,

& assura seulement Kobad qu'il ne sortiroit pas des Etats de la Reine, sans aller l'assurer de ses respects.

Zem-Alzaman, que dorénavant je nommerai toujours Edris, nous témoigna l'embarras où il se trouvoit; cependant ayant fait réflexion qu'il n'étoit sûrement pas connu dans cette Cour, après avoir parcouru quelques Villes du Mavaralnahar, il prit la résolution de se rendre à Samarcand. Nous approchions d'une forêt qui n'est qu'à deux lieues de cette Ville, lorsque fatigué du voyage, le Prince résolut d'y prendre quelque repos; pour cet effet, il quitta la grande route, & cherchant l'endroit le plus écarté, il entendit le bruit d'un petit ruisseau qui couloit agréablement sur quelques cailloux; il le suivit jusqu'à sa source, qui, à cent pas de-là, formoit une fontaine rustique, & ayant trouvé ce lieu très-commode pour y passer quelques heures, il y mit pied à terre, & nous ayant ordonné de

nous éloigner, il se coucha sur l'herbe, & céda bientôt au sommeil qui l'accabloit.

Pendant que le Prince dormoit tranquillement, Zenderhoud, dont l'exercice de la chasse faisoit, comme je l'ai déjà dit, la principale occupation, parcouroit la forêt où nous étions, montée sur un des plus beaux chevaux de l'Arabie : l'ardeur avec laquelle elle poursuivoit un Chevreuil, lui ayant fait prendre une route différente de celle de sa suite, elle s'en écarta de maniere, qu'elle ne s'apperçut de son erreur que lorsqu'elle eut atteint la bête qu'elle perça de son dard. Elle méditoit alors de retourner sur ses pas, quand se voyant proche de cette fontaine, qui lui étoit très connue, elle résolut d'y aller étancher la soif dont elle étoit pressée ; elle mit pied à terre, attacha son cheval à un arbre, & prit le chemin qui y conduisoit ; mais elle n'eut pas fait cinquante pas, que le premier

objet qui la frappa, fut celui du Prince de Kaſgar, qui dormoit ſi profondément qu'il ne s'éveilla point au bruit qu'elle fit en s'approchant de lui. Si d'abord Zendehroud fut ſurpriſe à une rencontre ſi peu attendue, les avantages qu'elle avoit au-deſſus des perſonnes de ſon ſexe, la raſſurerent bientôt; d'ailleurs, une ſimpathie ſecrette l'empêchant de ſe retirer de ces lieux, elle conſidéra d'abord avec attention, & enſuite avec émotion le Prince mon maître; il n'avoit pas alors plus de vingt ans; & comme aucun des déplaiſirs qu'il a reſſentis depuis, n'avoit encore altéré ſa beauté & ſa bonne mine, la Princeſſe ne put diſconvenir en elle-même, qu'elle n'avoit jamais rien vû de ſi parfait; mais enſuite détournant ſes regards de deſſus un objet qui les attiroit avec violence, elle ſoupira, & prenant trop d'intérêt à ce bel Inconnu, elle ſouhaita du moins, que ce fût à lui à qui elle pût avoir obligation de la mort

du Sultan de Kaſgar & de ſon fils, & qu'il fût deſtiné du Ciel pour une vengeance qu'elle ſouhaitoit avec tant de paſſion : elle s'arrêtoit à ces réflexions, lorſque le Prince s'éveillant fut frappé & ébloui de la vûe de la Princeſſe à un point, que ſe relevant & ſe jettant à ſes pieds ſans balancer : Pardonnez, Madame, lui dit-il, la témérité d'un Etranger qui ignoroit que vous honoraſſiez ces lieux de votre préſence ; informé du reſpect qu'il doit à votre ſexe, il n'auroit pas été aſſez hardi pour ſe préſenter ainſi à vos yeux. La vue d'hommes faits comme vous, dit alors Zendehroud, m'eſt de trop bon augure, pour que je m'offenſe de leur rencontre : levez-vous, Seigneur, c'eſt la Princeſſe de Samarcand qui vous en prie.

XXXI. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Zem-Alzaman Prince de Kaſgar, & de Zendehroud Princeſſe de Samarcand.

ON ne peut concevoir quelle fut la ſurpriſe & la joie du Prince en ce moment. Vous êtes l'incomparable Zendehroud, reprit-il avec étonnement? Ah Madame, que je me ſais bon gré d'avoir employé mes armes contre vos ennemis! & que je m'eſtimerois heureux, ſi par quelques ſervices que j'ai tâché de vous rendre, le nom d'Edris étoit déjà parvenu juſqu'à vous! Au nom d'Edris, Zendehroud treſſaillit; elle recula quelques pas, & ne put voir ſans beaucoup de joie que celui de qui l'air charmant venoit de la ſoumettre à l'empire de l'amour étoit encore plus digne de cette fortune par ſa valeur que par le mérite de ſa perſonne; elle tâcha ce-

pendant de se remettre de la surprise de ses sens, & prenant la parole à son tour : Seigneur, lui dit-elle, je n'ai point de peine à vous croire, le brave Edris, à qui cette Couronne a tant d'obligation ; le portrait que l'on m'avoit fait de votre personne, est encore fort au-dessous de ce que je vois en vous... Pendant que le Prince & la Princesse étoient dans cette conversation, la suite de la chasse l'ayant rejointe, Kobad qui étoit de la partie, n'eut pas plutôt reconnu Edris, que sautant en bas de son cheval, & courant à lui les bras ouverts, il lui fit mille caresses, ordonna qu'on lui rendît tous les honneurs imaginables, & l'ayant invité de venir à Samarcand, le Prince remonta sur son cheval que je lui présentai, & marcha toujours à côté de la Princesse qu'il entretint pendant tout le chemin.

Al-Alma qui avoit ardemment souhaité la vue de ce Héros, qu'elle espéroit engager à la servir dans la guer-

re qu'elle méditoit contre le Sultan de Kaſgar, reçut Edris avec toutes les marques d'eſtime & de conſidération qu'elle eût pu donner aux plus grands Prince de la terre; elle n'oublia rien pour lui marquer la plus vive reconnoiſſance qu'elle avoit de ſes ſervices, & le Prince s'acquit en ſi peu de temps toute ſon affection, que jamais favori ne s'étoit rendu ſi puiſſant ſur l'eſprit d'aucun Souverain. Comme mon Maître étoit très-prévenant, il ſe fit bientôt aimer de tous les Sujets de la Reine; & ſi quelqu'un envia ſon bonheur, ce ne furent que quelques Princes, qui aſpirant à la poſſeſſion de Zendehroud & du Trône, craignirent que la Reine, aveuglée ſur le compte de cet Inconnu, ne lui donnât la préférence ſur eux. Leur crainte étoit d'autant plus juſte, que cette fiere Princeſſe, qui ne les avoit jamais favoriſés d'un regard qui leur pût donner la moindre eſpérance, ſembloit ſe plaire infiniment dans la compa-

gnie d'Edris. Il n'avoit pourtant pas encore osé faire connoître sa passion à Zendehroud, lorsqu'un soir se promenant avec elle dans les jardins du Palais, elle le fit asseoir à ses côtés; & ses esclaves s'étant par respect, éloignées de quelques pas: Seigneur, lui dit-elle, en lui montrant une fontaine qui couloit en face du berceau, sous lequel elle étoit, c'est dans un lieu presque semblable à celui-ci, que j'ai vû la premiere fois le brave Edris. Vous pourriez ajouter, reprit mon Prince avec vivacité, que ce fut aussi dans cet endroit qu'il laissa sa liberté aux pieds de la divine Princesse de Samarcand, & qu'il s'y chargea des glorieuses chaînes qu'il veut porter jusqu'au tombeau. Quoique la Princesse ne fût pas fâchée d'une pareille déclaration, elle rougit, baissa les yeux en terre, & ne les osant lever sur le visage d'Edris, ce Prince qui observoit sa contenance, y remarquant plus de pudeur que de fierté & de co-

lere, en devint plus hardi qu'auparavant. Belle Zendehroud, lui dit-il, ſi je vous ai offenſée, ordonnez du genre de mort qui doit punir mon audace; mais ſoyez bien perſuadée, que cet Edris, qui ſans s'être fait connoître que par ſon épée, a oſé lever les yeux juſques ſur la Princeſſe de Samarcand, n'eſt pas indigne de lui appartenir. Ma naiſſance ne cede ni à la vôtre, ni à celle des autres Princes qui ſont à votre Cour; mais pardonnez, ſi pour le préſent je ne puis vous en dire davantage; j'ai des raiſons eſſentielles pour garder là-deſſus un ſilence que le temps juſtifiera.

Edris, dit alors la Princeſſe, nous vous avons aſſez d'obligation, pour ne vouloir pas exiger, que vous me déclariez ce ſecret; mais ſi ce que vous me dites eſt véritable, Zendehroud ne ſera jamais qu'à vous. La Princeſſe fut ſi émue de ce qu'elle venoit de dire, qu'elle fut quelque temps ſans parler: enſuite reprenant la parole, ah! Edris,

lui dit-elle, que viens-je de vous avouer ? Pouvois-je oublier que je ne devois pas disposer de mon cœur, & qu'il n'est destiné, ainsi que ma main ; que pour celui qui mettra aux pieds de ma mere la tête du Sultan de Kasgar.

Ces dernieres paroles troublerent un peu Edris ; cependant il se remit promptement, & pour empêcher la Princesse de remarquer l'altération qui étoit sur son visage : Madame, lui dit-il, je n'ai pas ignoré jusqu'ici les conditions auxquelles s'engagent ceux qui aspirent à la gloire de vous posséder, & quoiqu'il paroisse beaucoup de présomption dans ce que je vais vous dire, je vous promets de ne demander la possession de l'incomparable Zendehroud, que pour le jour que je mettrai sur sa tête la Couronne de Kasgar.

Quoique la Princesse n'entendît point le sens des promesses du Prince, la confiance avec laquelle il lui par-

loit, lui perſuadoit la grandeur de ſa naiſſance; & cherchant en elle-même les noms des plus puiſſans Princes de tout l'Orient, deſquels elle exceptoit Zem-Alzaman par la haine qu'elle lui portoit, elle n'avoit garde de s'imaginer qu'Edris & lui ne fuſſent qu'une même perſonne. Enfin Zendehroud extrêmement émue d'une pareille converſation, ſe leva de deſſus ſon ſiége, ſes femmes ſe rapprocherent, & elle ſe retira dans ſon appartement, dans lequel elle paſſa la nuit avec beaucoup d'agitation.

A peine le jour parut-il, que la Princeſſe voulant rendre graces au Prophête de l'arrivée d'Edris dans ſes Etats, elle réſolut d'aller pour cet effet à la principale Moſquée de Samarcand; elle en prit le chemin avec ſa ſuite, & comme elle alloit y entrer, elle apperçut beaucoup de monde à la porte, & une femme âgée qui faiſoit retentir l'air de ſes cris. Elle fit écarter le peuple, & s'étant approchée de

cette femme, elle lui demanda la cauſe de ſa douleur. Hélas! Madame, répondit la vieille en fondant en larmes, je n'avois qu'un fils, & je viens de le perdre par ſon obſtination. Un vieux Calender à qui j'ai donné l'hoſpitalité cette nuit, voyant qu'il ſe préparoit à monter à cheval pour aller ſe promener avec ſes amis, a fait ſon poſſible pour l'empêcher de ſortir de la maiſon. Vous êtes menacé, lui a-t-il dit, aujourd'hui d'un grand malheur; vous pouvez l'éviter en reſtant ici: remettez à demain votre promenade, & ſoyez ſûr qu'en ſuivant mon conſeil vous aurez des jours longs & heureux, & que vous ſerez à l'abri de la malheureuſe deſtinée qui vous attend dans les rues de Samarcand. Mon fils n'a fait que rire de cette prédiction; il a tourné le Calender en ridicule, & ſautant ſur ſon cheval, il eſt ſorti de ma maiſon ſans écouter mes prieres ni mes larmes, & courant à toute bride il n'eſt pas plu-

tôt parvenu à cet endroit, que son cheval se cabrant s'est renversé dessus lui, & lui brisa la tête contre la porte de la Mosquée.

Zendehroud étonnée d'une pareille prédiction, consola de son mieux cette mere affligée, dont le fils expira dans le moment. Elle donna ses ordres pour le faire reporter dans sa maison, & ayant chargé un de ses esclaves d'engager le Calender à venir à son Palais au retour de la priere, l'esclave s'acquitta si bien de sa commission qu'elle trouva en y rentrant le Calender qui attendoit ses ordres. Bon Vieillard, lui dit-elle alors, ce que l'on m'a raconté ce matin à votre sujet, me surprend infiniment. Est-il possible que le jeune homme chez qui vous avez passé la nuit, n'a perdu la vie que pour n'avoir pas voulu suivre votre conseil? Cela est vrai, Princesse, répondit modestement le Vieillard. J'ai toute ma vie fait une étude particuliere de physionomie, &

par des principes presques sûrs, j'avois prévû le malheur dont cet étourdi étoit menacé.

La Princesse ayant fait alors éloigner ceux de sa suite : Sage Vieillard, lui dit-elle, puisque vous avez acquis une science si profonde à l'inspection seule du visage, pourriez-vous m'instruire de ce que je dois craindre ou espérer. Madame, reprit le Calender, après l'avoir regardé fixement, quoiqu'il y ait souvent du danger à dire la vérité aux Princes, je ne vous cacherai point ce que je pense à votre sujet. Vous joignez à une grande beauté, un courage encore plus grand; mais toutes vos bonnes qualités sont quelquefois ternies par des mouvemens de colere qui deshonorent votre sexe, dont le partage doit être la douceur & la modération. Faites-y une extrême attention. Heureuse, si la tendresse que vous a inspiré un jeune Héros digne de vous, ne vous devient pas funeste par cet endroit, & si la violence

violence de vos passions en causant tous les malheurs de votre vie & de la sienne, n'est pas un obstacle à l'acquisition d'une Couronne qu'il se prépare à vous mettre sur la tête.

XXXII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman Prince de Kasgar, & de Zendekroud Princesse de Samarcand.

LA Princesse fut si frappée de l'horoscope du Calender, qu'elle en resta dans une extrême surprise. Elle lui fit présent de cent pieces d'or, & se renfermant dans son cabinet, elle s'abandonna au plaisir de voir que les prédictions de ce vieillard s'accordoient parfaitement avec les sentimens de son cœur; & comme elle n'avoit à craindre pour obstacle à son bonheur que les bouillans accès de sa colere, elle se promit bien de gagner sur elle de se vaincre dans toutes les occa-

sions où cette violente passion voudroit prendre quelqu'empire sur son ame.

Pendant que Zendehroud faisoit de si agréables réflexions, la Reine sa mere uniquement occupée de sa vengeance, ne songeoit qu'aux préparatifs d'une guerre cruelle contre le Sultan de Kasgar. Secondée par le brave Edris & par plusieurs Princes qui aspiroient tous à l'hymen de la Princesse, elle comptoit sur une victoire presqué certaine; & s'entretenant un soir avec eux de la maniere dont elle prétendoit attaquer le Sultan, l'un de ces Princes se vanta de suffire seul avec ses Troupes pour désoler les Etats de Fraydoun: un autre promettoit de lui apporter dans peu la tête de ce Monarque, & le plus modeste d'eux tous, assuroit qu'il conduiroit le pere & le fils chargés de chaînes aux pieds de la Sultane, & la rendroit maîtresse absolue de leur destinée.

Quoique la passion de la Reine lui

dit écouter toutes ces bravades avec beaucoup de satisfaction, elle s'apperçut que mon Maître qui gardoit le silence, sembloit par un ris moqueur, mépriser les présomptueuses promesses de ces Princes. Et que dit à cela le brave Edris ? reprit-elle. Rien, Madame, répliqua-t-il en riant. Si ces Princes exécutent leurs projets, mon secours vous est tout-à-fait inutile, & il y a apparence que je les regarderai faire. Cependant, Madame, s'il m'étoit permis de vous dire ce que je pense, je ne crois pas la conquête du Royaume de Kaſgar si facile, & quelles que soient vos forces & celles des Princes, je vous conseille de n'oublier rien de ce qui peut vous être utile dans une entreprise de cette nature ; je crois connoître Fraydoun, en valeur, en expérience, & en générosité, il ne le cède à aucun Monarque du monde. J'ai vû le Prince Zem-Alzaman son fils dans l'action, & j'ose assurer Votre Majesté qu'il est brave, & que dans

un combat, il peut inſpirer de la frayeur aux plus intrépides.

Karib-Schak, l'un des Princes qui étoient attachés à la Princeſſe, jettant alors ſur Edris un regard qui marquoit tout ſon reſſentiment : il ſemble, lui dit-il, que vous vouliez nous intimider par les louanges outrées que vous donnez aux ennemis de la Reine; mais ſachez que loin de les craindre, il n'y a aucun de nous qui ne s'eſtime autant qu'eux, & qui ne ſe croie aſſez puiſſant pour ſuffire ſeul à détruire un Monarque dont vous élevez un peu trop haut la bravoure & les forces.

Je demande excuſe à la Reine de ma ſincérité, répliqua Edris, j'ai cru devoir lui apprendre les vérités dont je ſuis informé par moi-même, je n'en ſuis pas moins zélé pour ſon ſervice; je lui en ai déjà donné des preuves, & ſi nous nous trouvons en campagne contre ſes ennemis, nous verrons qui les abordera avec plus de courage,

ou de ceux qui les louent, ou de ceux qui les mépriſent. La converſation commençoit à s'aigrir par de pareils diſcours, lorſque la Reine fut obligée d'interpoſer ſon autorité: Princes, leur dit-elle, je ſuis perſuadée qu'Edris n'a point intention de vous offenſer, il parle conformément à ce qu'il a vu, & je vous prie de ne vous point piquer mal-à-propos contre un homme dont j'ai reçu des ſervices ſi eſſentiels, que je ne puis trop lui en témoigner ma reconnoiſſance: ſongez plutôt à faire apporter les ſecours que vous m'avez promis, & diſpoſons-nous tous de concert à détruire un ennemi digne de toute ma haine.

Pendant que chacun des Princes étoit allé lui-même faire avancer ſes Troupes vers les frontieres de Kaſgar, Kobad qui avoit conçu une eſtime toute particuliere pour mon Maître, voulut ſe l'attacher par des liens plus forts que ceux de l'amitié; & comme il avoit une fille unique d'une

rare beauté, il proposa au Prince de la lui accorder pour son épouse. Jamais on n'a été dans un plus grand embarras qu'Edris le fut en ce moment. Après l'engagement secret qu'il avoit avec la Princesse de Samarcand, il ne devoit pas accepter cette proposition, il ne pouvoit pas aussi la refuser sans craindre d'offenser mortellement un Prince, qui, sans le connoître que par ses belles actions, lui offroit une Princesse dont le plus puissant Monarque de l'Orient se seroit trouvé honoré de devenir l'époux. Il fut donc obligé de dissimuler son déplaisir, & sans rien répondre de positif, il se retrancha sur sa modestie, & reçut les offres de Kobad avec beaucoup de respect, résolu de communiquer à la Princesse, le plus promptement qu'il lui seroit possible, la cruelle situation où il se trouvoit.

Kobad croyant être sûr du consentement d'Edris, courut transporté de joie chez la Reine; elle étoit dans

ſon cabinet avec Zendehroud: Madame, lui dit-il en ſe jettant à ſes pieds, Edris a trop rendu de ſervices à Votre Majeſté & au Royaume, pour ne l'en pas récompenſer dignement. Je me ſuis chargé de ce ſoin; j'ai trouvé le ſecret de vous l'attacher ſans réſerve, de bannir par ce moyen la jalouſie des Princes, & de le mettre à la tête de vos Armées, ſans qu'ils en puiſſent murmurer. Quel eſt ce moyen, reprit la Reine avec précipitation? Je viens, continua Kobad, ſous votre bon plaiſir, de lui propoſer la Princeſſe Darejan ma fille pour épouſe, & s'il a paru recevoir cet offre avec modeſtie, j'ai cru voir dans ſes yeux tant de reconnoiſſance de l'honneur auquel je veux bien l'élever, que je dois m'applaudir de l'acquiſition que je fais de ce jeune Héros pour mon gendre, ſi votre Majeſté veut bien approuver mon choix.

Mon frere, reprit la Sultane de Samarcand, à quelque puiſſant parti

que ma niece puiſſe prétendre, comme je crois que celui que vous lui deſtinez l'emporte ſur eux par le mérite & par la valeur, je ne puis déſapprouver un choix que j'aurois fait moi-même pour la Princeſſe ma fille, ſi Edris étoit d'une qualité à pouvoir y aſpirer. Je vous félicite même de penſer avec tant de nobleſſe, & de faire plus de cas de la vertu toute nue, que des grands titres qui ſont ſouvent dénués du mérite qu'il faut pour les ſoutenir. De quelque douleur que Zendehroud ſe ſentît pénétrer en ce moment à une nouvelle ſi peu attendue, elle ne crut pas devoir garder le ſilence en cette occaſion: Seigneur, dit-elle à Kobad, j'ai oui dire qu'Edris prévenu d'une violente inclination pour une perſonne dont il étoit tendrement aimé, faiſoit tout ſon bonheur d'être uni avec elle: Etes-vous bien aſſuré qu'il conſente ſincerement à accepter l'honneur que vous lui faites? Si je n'en étois pas

bien certain, reprit Kobad, je n'aurois pas demandé le consentement de la Reine pour ce mariage; & s'il a quelque passion dans le cœur, ce doit être pour la Princesse Darejan ma fille, qui la lui a inspirée : comme j'ai cru m'appercevoir qu'il l'avoit vue plusieurs fois avec plaisir, & que ma fille paroissoit charmée de la bonne mine & de la valeur de ce jeune Héros, j'ai compté ne pouvoir mieux faire que d'unir deux cœurs si disposés à s'aimer, je ne doute pas qu'à l'heure que je vous parle, le brave Edris ne soit allé lui témoigner une partie des transports, qu'il n'a pas cru devoir laisser échapper devant moi lorsque je lui ai annoncé un bonheur si inespéré.

Si Kobad, qui se flattoit que mon Maître avoit reçu sa proposition avec beaucoup de plaisir, faisoit cette réponse à Zendehroud sans aucune artifice, cette Princesse eut besoin de toute la grandeur de son courage pour

cacher le trait mortel que le Prince son oncle venoit de lui porter; mais quel fut l'excès de sa rage, lorsqu'en traversant la salle par où elle se retiroit à son appartement, elle apperçut Edris qui paroissoit aux genoux de la Princesse! Cette vue ayant redoublé sa fureur, elle passa brusquement à sa chambre, sans jetter les yeux sur mon Maître, & s'y abandonnant à tout ce que le plus vif ressentiment pouvoit produire en elle de plus violent: Quoi, s'écria-t-elle, le perfide Edris m'abandonne pour Darejan; lui que j'ai préféré dans mon cœur à tant de grands Princes; & cet Edris, qui devoit mettre à mes pieds la Couronne de Kasgar, n'est qu'un ingrat qui me sacrifie à la premiere lueur d'une fortune brillante. Malheureuse Zendehroud! voilà donc le fruit de ta sotte crédulité, & de la facilité avec laquelle tu t'es laissée séduire aux discours d'un imposteur. Ah! monstre d'ingratitude, avec de

tels sentimens tu n'es pas né Prince, & je saurai bien te punir de la lâcheté que tu viens de faire paroître à mes yeux.

Pendant que la Princesse de Samarcand étoit dans cette cruelle agitation, l'esclave qui avoit coutume d'introduire quelquefois mon Maître dans son appartement, sans même l'annoncer, entra avec lui. Ce Prince étoit dans un désordre si touchant, que sans faire attention à la situation de la Princesse, il se jetta à ses pieds, & il alloit lui expliquer de quelle maniere il avoit été obligé de recevoir les propositions de Kobad, & que la Princesse Darejan s'étant trouvée mal dans la salle par où elle venoit de passer, il avoit été dans la nécessité de la soutenir, & de la reconduire jusqu'à son appartement. Mais Zendehroud sans lui en donner le temps, se levant avec des yeux étincelans de fureur : Traître, lui cria-t-elle, es-tu bien assez hardi pour te montrer en-

core devant moi ? Misérable Inconnu, fors de ma présence, vas porter ailleurs tes noires trahisons ; cherche une alliance plus convenable à un monstre tel que toi, & ne te présente jamais à mes yeux, si tu ne veux que je ne lave dans ton sang l'affront que tu viens de me faire. Après ces paroles prononcées avec toute la pétulance possible, la Princesse sans vouloir permettre qu'Edris ouvrit la bouche pour se justifier, se retira dans une arriere cabinet, & en ferma brusquement la porte sur elle.

Jamais étonnement ne fut égal à celui du Prince : il ignoroit que Kobad eût déjà vu la Reine, & croyoit annoncer à la Princesse une nouvelle qui lui causeroit autant d'embarras qu'à lui-même ; mais pénétré d'une douleur mortelle à une réception aussi peu attendue, il se retira sans savoir précisément la cause de son malheur, & rentra chez lui dans un état si digne de pitié, que nous en fûmes dans

une allarme inconcevable. Le prince après s'être jetté sur un sopha, qu'il mouilla de ses larmes, alloit m'expliquer le sujet de son affliction, lorsque l'on heurta à la porte ; j'y courus promptement, & lui ayant amené l'esclave qui étoit ordinairement chargé des ordres de la Princesse, il lui remit une Lettre dans laquelle il lut ces paroles.

N'entreprens point, perfide, de te justifier, sors dans le moment même de Samarcand, & ne me force point à me porter contre toi à des extrémités que tu dois craindre, s'il te reste encore quelqu'ombre de vertu.

Mon maître fut si surpris de la dureté du style de cette Lettre, qu'il en pensa sur le champ expirer de douleur. Dites à Zendebroud, répondit-il à l'esclave, que j'obéirai à ses ordres, quelqu'injustes qu'ils puissent être ; alors succombant à son afflic-

tion, il se renversa sur son sopha, & fut sans connoissance pendant plus d'une demie heure. Nous fondions en larmes, le seul homme qu'il avoit à son service & moi, & après lui avoir donné tous les secours nécessaires pour le faire revenir de l'état déplorable où il étoit, il n'eut pas plutôt repris l'usage de ses sens, que ramassant la Lettre de la Princesse qu'il avoit laissé tomber, & que j'avois eu le temps de lire, il m'ordonna de lui préparer des chevaux pour partir à la pointe du jour. J'exécutai ses ordres avec ponctualité & étant monté à cheval, nous sortîmes de Samarcand sans savoir quelle route nous allions prendre : cependant le Prince ayant fait réflexion que le Sultan son pere pouvoit dans peu avoir besoin de lui, nous tournâmes nos pas du côté de Kasgar.

Si Zemdehroud étoit accablée de douleur de sa cruelle situation, il y a lieu de croire que la prompte obéis-

lance du Prince la fit rentrer en elle-même, & que connoissant par-là combien elle pouvoit avoir eu tort de l'avoir traité si durement ; elle ne fut pas long-temps sans se repentir de n'avoir pas suivi les conseils du vieux Calender, mais il n'y avoit plus de remede ; comme elle seule pouvoit pénétrer la cause de l'absence d'Edris, elle n'avoit garde de le faire connoître à la Sultane sa mere & à Kobad, qui l'un & l'autre étoient dans une inquiétude d'autant plus grande de sa disparution, que les Princes qu'ils avoient engagé dans leur querelle, furent dire à la Reine que leurs Troupes marchoient vers la frontiere de Kasgar.

XXXIII. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Zem-Alzaman, Prince de Kaſgar, & de Zendeh-roud, Princeſſe de Samarcand.

FRAYDOUN averti que l'Armée de la Reine & de ſes Alliés s'avançoit vers ſon Pays, ne crut pas devoir ſe laiſſer ſurprendre: comme il ſavoit les pratiques ſecrettes qu'Al-Alma faiſoit depuis long-temps pour lui ſuſciter des ennemis, il avoit toujours entretenu ſur ſa frontiere une armée toute prête à lui oppoſer, & ſi quelque choſe l'alarmoit, c'étoit l'abſence du Prince Zem-Alzaman. L'éloignement d'un fils qui lui étoit ſi néceſſaire, rempliſſoit ſon ame d'amertume; & comme il étoit perſuadé de la bonté de ſon cœur, il craignoit que quelque triſte accident ne le lui eût enlevé pour toujours: cependant s'étant campé d'une maniere à profiter

de l'avantage du lieu, il attendit fierement l'arrivée des Troupes de la Reine de Samarcand. Il me seroit difficile de vous faire le détail d'une Bataille dont je ne sais quelques particularités que par le récit que j'en ai entendu faire; qu'il vous suffise, Mesdames, de savoir que l'armée de la Reine, y compris les Troupes qu'avoient amenées les Princes, étoit composée de près de cent mille hommes, que Fraydoun n'en avoit pas plus de soixante & dix mille, & que malgré cette inégalité, il n'hésita pas à lui livrer la Bataille. La plaine fut bientôt couverte de corps morts, la campagne ruisseloit de sang, l'air retentissoit des cris & des gémissemens des blessés & des mourans, les Soldats de Fraydoun ployoient tantôt sous l'effort des ennemis, un moment après ceux de la Reine lâchoient le pied, le désordre & la confusion commençoient à se mettre dans les deux armées; il y avoit déjà plus de six heures que l'on

combattoit, ſans qu'on pût ſavoir lequel des deux partis avoit l'avantage, & les Princes impatiens de ſe ſignaler aux yeux d'Al-Alma & de Zendehroud, faiſoient des efforts ſi extraordinaires, qu'ils alloient peut-être faire pancher la victoire de leur côté, quand Fraydoun tout couvert du ſang de ſes ennemis, s'étant attaché au Prince Karib-ſchak, il attira contre lui tous les autres Princes, qui ſe diſputoient l'avantage de le priver de la vie. Quelque valeur que ce Monarque témoignât, il étoit preſque impoſſible qu'il ne ſuccombât pas ſoutenant d'ennemis qui n'en vouloient qu'à lui, lorſque l'on vit tout d'un coup paroître dans ſon armée un gros de trois mille Cavaliers, conduits par un homme vêtu d'une robe noire, & le viſage couvert d'un voile, qui entrant dans le fort de la Bataille avec une extrême impétuoſité, apporta beaucoup de déſordre dans l'armée de la Reine. Les Princes & Ka-

rib-Schak, à l'envi l'un de l'autre, cherchoient à finir l'action par la mort du Sultan de Kaſgar, & l'un d'eux qui avoit le bras levé, alloit lui fendre la tête par derriere, lorſque ce nouveau Guerrier qui venoit de faire changer l'état du combat, ayant pouſſé vers cet endroit avec une furie extraordinaire, abbatit le bras de ce Prince, en tua deux autres de deux coups de ſon cimeterre, & ſemblable à la foudre, ou du moins à quelque choſe de plus terrible qu'à un mortel, renverſa tout ce qui ſe trouva devant lui; alors le gros de Cavalerie qui le ſuivoit, ayant fait retentir le nom du Prince Zem-Alzaman, ce nom ſeul inſpira tant de courage aux Soldats du Sultan de Kaſgar, & une ſi grande terreur aux ennemis, que les derniers tournerent le dos dans le moment même.

Karib-Schak reſté ſeul des Princes venus au ſecours de la Reine, étoit forcené de rage; il avoit beau faire

ſes efforts pour animer ſes Troupes, Zem-Alzaman & les ſiens en firent un ſi grand carnage, que ce Prince fut obligé de ſuivre le torrent, & d'éviter par la fuite une mort certaine.

La nuit qui approchoit, empêcha de pourſuivre les fuyards, qui auroient tous été taillés en pieces, & le combat auroit pû durer quelques heures de plus; mais Zem-Alzaman ayant fait ſonner la retraite, plutôt par conſidération pour la Princeſſe, que par rapport à l'obſcurité qui commençoit à regner, il alla rejoindre Fraydoun, qui ne ſavoit quelles careſſes faire à un fils à qui il étoit redevable de la vie & du ſuccès de cette journée.

L'on peut juger de la conſternation qui régnoit dans l'armée de la Sultane de Samarcand. Retranchée dans ſon camp autant qu'elle le put, elle tint conſeil à la pointe du jour, & elle avoit réſolu de demander la paix à Fraydoun, lorſque Karibſcak s'y oppoſa: Madame, lui dit-il,

il n'y a encore rien de déſeſpéré: nous étions prêts à remporter la victoire ſur le Sultan de Kaſgar, lorſque le Prince ſon fils, par ſon arrivée imprévue, & par une valeur dont on ne peut parler ſans admiration, a fait changer l'état des choſes : c'eſt donc, pour ainſi dire, en lui ſeul que réſide aujourd'hui toute la force & toute la confiance du Sultan : eh bien, Madame, c'eſt à lui à qui je veux m'attacher; je vais lui envoyer un défi de ſe battre ſeul à ſeul avec moi; quelque brave qu'il puiſſe être, je ne me ſens pas moins de courage que lui; je me flatte de vous délivrer par ſa mort de l'ennemi le plus redoutable que vous ayiez, & de mériter la main de la Princeſſe de Zendheroud, par une victoire que je crois être ſeul capable d'obtenir.

Pendant que Karib-ſchak parloit ainſi, & s'applaudiſſoit par avance de la réuſſite du combat, mille cris de joie firent retentir dans le camp de

la Reine, le nom d'Edris. La Reine, à cette nouvelle & sans répondre à Karib-schak, courut au-devant de mon maître, & l'embrassant avec la derniere tendresse : Edris, lui dit-elle en versant des larmes en abondance, si vous aviez été hier parmi nous, les troupes de Fraydoun n'auroient pas eu sur mon armée un avantage dont je ne puis me relever ; mais puisque je vous retrouve, je vous avoue que je sens renaître toutes mes espérances.

Madame, répondit Edris avec beaucoup de modestie, la nécessité indispensable de mes affaires, qui m'a fait éloigner de Samarcand lorsque j'ai cru vous être inutile, n'a pu m'empêcher de revenir auprès de vous sitôt que j'ai pu en trouver l'occasion. J'agis pourtant en ce jour contre des ordres rigoureux, qui me défendoient de paraître en cette Cour encore si-tôt ; mais comme j'ai cru pouvoir vous y être nécessaire, je viens vous y offrir, quoiqu'un peu tard, tout ce qui peut dépendre de

moi. Dans la ſituation préſente de nos affaires, reprit Al-Alma, je ne croyois pas qu'il y eût moyen de ſortir honorablement de cette entrepriſe par la continuation d'une guerre que je craignois que nous ne fuſſions pas en état de ſoutenir; mais votre préſence me releve le courage. Le Prince Karib-ſchak vient de me propoſer un expédient que j'approuve, à condition que vous partagerez avec lui la gloire de cette action, de laquelle dépend toute notre fortune. Je le crois trop raiſonnable pour s'y oppoſer, & je le prie de permettre que ſon nom & le votre ſoient jettés dans une urne: celui des deux noms qui en ſortira le premier, engagera celui qui le porte à un combat auſſi périlleux qu'il doit être honorable. Alors la Reine prenant l'étonnement de Karib-ſchak, & le ſilence d'Edris pour un conſentement tacite; elle fit écrire leurs noms ſur deux morceaux de papier de pareille grandeur; & les ayant remués dans un vaſe, celui qui fut tiré ſe trou-

va être d'Edris : Seigneur, lui dit la Reine transportée de joie, je sais que la grandeur du péril ne vous étonne pas; c'est sur cette confiance & sur la connoissance que j'ai de votre bravoure, que je crois que vous ne refuserez pas de vous trouver en combat particulier contre Zem-Alzaman, & que vous ferez tous vos efforts pour vaincre un Prince qui nous est plus redoutable que toutes les troupes de Fraydoun.

Cette proposition de faire combattre Edris contre Zem-Alzaman, étonna tellement mon maître, qu'il fut quelque temps sans répondre, & Karib-schak profita de ce moment pour témoigner à la Reine combien il étoit sensible à l'affront qu'elle venoit de lui faire : Madame, lui dit-il, lorsqu'en pareil cas l'on hésite, c'est signe que l'on ne se sent pas digne d'un choix pareil à celui que vous venez de faire à mon préjudice; & il m'est bien dur de voir que vous me préfériez

riez dans votre cœur un inconnu sans naissance, & d'une valeur peut-être fort équivoque, puisqu'il ne se présente qu'après un combat où il auroit pu donner des marques de ce courage si vanté par le Prince Kobad. Edris ne put souffrir un discours aussi insolent: Karib-schak, lui dit-il, si je ne me suis pas trouvé à l'action d'hier, tu dois croire que cela m'a été impossible; s'il m'avoit été permis d'y être, j'y serois péri, ou la Reine seroit demeurée victorieuse, & je n'aurois pas trahi ses intérêts par une fuite honteuse; je combattrai le fils de Fraydoun, & j'ose assurer la Sultane, que si ce Prince peut être vaincu, je suis le seul qui doit remporter sur lui la victoire qu'elle desire; & quand j'en serai venu à bout, je te ferai connoître les armes à la main, qu'Edris te sera toujours supérieur en naissance & en courage.

La Princesse Zendheroud, qui étoit présente à cette querelle, & qui jus-

qu'alors n'avoit osé lever les yeux sur Edris, crut à son tour devoir prendre la parole : Ce n'est pas, leur dit-elle, Seigneur, dans une situation pareille à la nôtre, que vous devez vous diviser par des discours outrageans ; unissez-vous plutôt l'un & l'autre, pour détruire un ennemi dont la valeur augmente notre haine, & cherchez des moyens pour que nous puissions retourner avec honneur à Samarcand. Je vous demande pardon, Princesse, reprit Edris, de la vivacité que je viens de témoigner en votre présence & en celle de la Reine ; mais je puis vous assurer que j'accepte, avec d'autant plus de satisfaction, l'honneur que je reçois aujourd'hui, qu'il me donnera peut-être occasion de lui faire voir que je ne suis pas indigne de la confiance qu'elle veut bien avoir en moi. Elle peut envoyer de ma part le cartel à Zem-Alzaman ; s'il accepte le combat, je ne manquerai pas demain, au lever du soleil,

de me trouver dans le bois qui borde ce camp. J'y attendrai vos ordres & ceux de la Reine, & jusqu'à ce temps trouvez bon que je donne le reste du jour à une affaire de la derniere importance, qui m'oblige indispensablement de vous quitter. A peine le Prince eut-il fini ces paroles, que saluant respectueusement la Reine, il sortit de sa tente; & piquant son cheval, il s'éloigna à toute bride du camp de la Sultane de Samarcand.

XXXIV. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman, Prince de Kasgar, & de Zendehsoud, Princesse de Samarcand.

LE Prince de Kasgar étant revenu au camp de son pere, se trouva dans un embarras extrême : il ne savoit comment en sortir, & étoit prêt d'instruire le Sultan de son amour, de se démasquer à la Reine de Samarcand,

& de lui propoſer la paix & une alliance entre la Princeſſe Zendheroud & lui, lorſqu'il ſe reſſouvint qu'il y avoit parmi les gardes de Fraydoun un jeune homme fort bien fait, & qui avoit beaucoup de ſon air; cet homme même, par cette raiſon, étoit fort conſidéré de ſon Commandant, qui ſouvent, en riant le nommoit le Prince, à cauſe de ſa reſſemblance avec lui. Zem-Alzaman réſolut de le ſubſtituer à ſa place, d'attendre qu'on lui vint faire le défi de la part de la Reine de Samarcand. Il n'y avoit pas quatre heures qu'il étoit de retour, que le Hérault arriva. Il fut conduit chez le Sultan, qui dans le premier mouvement, après avoir appris le ſujet de ſa miſſion, entra dans une ſi violente colere, qu'il alloit le faire pendre, lorſque Zem-Alzaman, informé de ſon arrivée, envoya prier ſon pere de lui accorder ſa demande, & lui fit repréſenter, que quelqu'inégalité qui parût être entre Edris

& lui, ce seroit faire une tache à sa gloire que de le refuser.

Fraydoun plein de générosité, ne put désapprouver la volonté du Prince, & Zem-Alzaman ayant fait savoir à la Reine, qu'il se rendroit le lendemain entre les deux camps, une heure après le soleil levé, avec mille chevaux seulement, & qu'Edris en pouvoit amener autant avec assurance de sa personne, le Hérault ne fut pas plutôt parti, que le Prince envoya chercher le jeune homme qui lui ressembloit: Togrul, lui dit-il, quand il fut seul avec lui, il s'agit de me rendre un service des plus essentiels, & dont le bonheur de ma vie dépend. Alors l'ayant instruit de sa passion pour la Princesse, de la situation où il étoit avec elle, & de l'engagement qu'il avoit été obligé de prendre sous le nom d'Edris, de se combattre lui-même: Toi seul, mon cher ami, continua-t-il, peut me tirer de cet embarras. Prends les habits

ſous leſquels j'ai paru encore aujourd'hui dans l'Armée d'Al-Alma ; ils ſont aſſez reconnoiſſables, & ſur-tout par cette agraffe de diamans que j'ai reçue de la main de cette Reine. Tu partiras demain ſur mon cheval à la pointe du jour ; tu te rendras dans le bois qui eſt proche du camp, & tu y attendras les ordres de cette Princeſſe. N'entre en converſation, s'il eſt poſſible, avec qui-que ce ſoit ; rends-toi avec les perſonnes qu'elle enverra au-devant de toi, à l'endroit que j'ai déſigné pour notre combat ; je m'y trouverai ſous l'habit noir que je portai hier ; j'aurai le même voile qui me couvroit le viſage, & des armes émouſſées dont je ne te porterai aucun coup que dans des endroits où je ne pourrai te bleſſer dangereuſement : tu es adroit ; ſers-toi de toute ta capacité contre moi, je te le permets ; & lorſque notre combat aura duré aſſez de temps pour le faire croire des plus ſérieux, je te fai-

firai au corps, je te porterai par terre; tu te rendras mon prisonnier; je t'emmenerai dans notre camp, d'où après avoir repris tes habits, je retournerai chez la Reine sous le nom d'Edris, comme, si le Prince Zem-Alzaman m'avoit renvoyé sur ma parole pour y négocier la paix.

Togrul étoit trop honoré par la confidence du Prince, & par le personnage qu'il alloit représenter, pour ne pas accepter sans héfiter, la proposition qu'il lui faisoit. Après avoir passé une partie du jour & de la nuit dans la tente de Zem-Alzaman, il en sortit, suivant ses ordres, avant le Jour, & se rendit dans le bois qui lui avoit été indiqué. En attendant que la Reine eût envoyé au-devant de lui, il remercioit la fortune de lui avoir procuré une occasion aussi favorable de gagner les bonnes graces de son Prince, lorsqu'il se vit tout d'un-coup investi par vingt Cavaliers, qui, fondant sur lui, avant même

qu'il eût eu le temps de ſe remettre en défenſe, le percerent de mille coups & le jetterent à bas de ſon cheval dans un état ſi affreux, qu'il en étoit tout-à fait défiguré. Ces malheureux aſſaſſins n'avoient pas encore aſſouvi toute leur rage, lorſqu'entendant dans le bois le pas de pluſieurs chevaux, dans l'appréhenſion d'être ſurpris, ils ſe ſauverent à toutes jambes.

C'étoit un Officier des Gardes de la Reine, qui, avec ſa compagnie, venoit au-devant d'Edris; il ne fut pas plutôt arrivé ſur le lieu où venoit de ſe paſſer cette cruelle exécution, que jettant les yeux ſur l'homme que l'on venoit de réduire dans un état ſi pitoyable, il crut à ſa phyſionomie, à ſa taille & à ſes habits, le reconnoître pour le brave Edris; & comme il étoit univerſellement aimé, ſes Soldats remplirent bientôt le Bois de leurs plaintes, & firent retentir de toutes parts le nom de ce Héros.

La Princeſſe Zendehroud, dont les

premiers mouvemens de colere avoient été ſi nuiſibles à ſon parti, en le privant du ſecours de cet intrépide Guertier, n'étoit pas à ſe repentir de n'avoir pas voulu écouter ſa juſtification: elle n'avoit pas vu ſans peine de quelle maniere il avoit parlé la veille, quoique peu intelligiblement, ſur l'obéiſſance qu'il avoit voulu lui marquer; elle auroit ſouhaité avoir une explication avec lui; & pour cet effet elle monta à cheval dès la pointe du jour, ſous prétexte d'aller viſiter les environs du Camp, & ſe rendit dans le bois, où elle ne doutoit pas que le Prince ne ſe dût trouver. Les cris qu'elle entendit, le nom d'Edris pluſieurs fois répété avec triſteſſe, lui firent pouſſer ſon cheval juſqu'à l'endroit où Togrul venoit d'être aſſaſſiné; & l'on peut croire qu'il s'en falluc bien peu qu'elle n'expirât de douleur en voyant celui qu'elle prenoit pour ſon Amant, verſer un torrent de ſang par les plaies que ſes meurtriers ve-

noient de lui faire: elle lui essuya le visage qu'il avoit souillé de sang; & trompée par la ressemblance que Togrul avoit avec le Prince, elle tomba évanouie entre les bras de cet Officier qui étoit cause que les lâches assassins avoient pris la fuite. Elle ouvrit enfin les yeux quelque temps après, & croyant voir encore dans Edris quelque signe de vie, elle lui prit la main: Seigneur, lui dit-elle en fondant en larmes, apprenez-nous du moins quels sont les monstres qui vous ont réduit dans cet état affreux, & soyez sûr que j'en ferai la vengeance la plus marquée..... Togrul en ce moment ayant repris ses esprits pour quelques instans, fit un effort pour parler; & s'imaginant peut-être que le Prince avoit usé de trahison à son égard, Zem-Alzaman, lui dit-il d'une voix foible & entrecoupée, Zem-Alzaman..... Il ne put en dire davantage, & la mort en ce moment lui coupant la parole avec la vie: la Princesse

fut pénétrée d'une ſi vive douleur, qu'elle penſa expirer avec lui. Quoi! s'écria-t-elle, c'eſt le barbare Prince de Kaſgar qui a fait aſſaſſiner Edris? Ah! monſtre plus cruel que les Tigres, tu te fais connoître pour le digne fils du meurtrier de mon pere. Eh! crois-tu que je laiſſe impunie ta cruauté exécrable? Non, cher Edris, je te vengerai, où j'y perdrai la vie. Tu m'as appris toi-même le nom de ton bourreau, & Zendehroud ne ſe contentera pas de te pleurer comme feroit une femme du commun; ce bras qui plus d'une fois a attaqué ſans crainte les bêtes les plus farouches, s'armera d'un fer vengeur pour exterminer le ſcélérat qui t'a fait ôter la vie: je t'ai aimé, Edris, je ne crains plus que ce ſecret devienne public, & je te donnerai après ta mort des preuves de cette paſſion. Mais pourquoi différer ma vengeance d'un ſeul moment? Ma réſolution en eſt priſe, & qu'aucun de vous ne ſonge à m'en dé-

tourner : Edris alloit combattre le perfide Prince de Kaſgar, je veux ſous les mêmes habits lui arracher la vie, ou périr glorieuſement en le vengeant : je vous défends donc à tous tant que vous êtes, & je vous le défends, ſous peine de mon indignation, de vous oppoſer à mes deſſeins, ni de les traverſer de quelque maniere que ce ſoit ; que ſix de vous reſtent ſeulement en ces lieux pour y garder ce corps précieux, juſqu'à ce que je l'envoie enlever pour lui faire rendre les honneurs de la ſépulture ; que le reſte me ſuive à l'endroit déſigné pour le combat, & que qui que ce puiſſe être ne ſoit aſſez hardi pour faire connoître que la Princeſſe de Samarcand va combattre le cruel Zem-Alzaman, ſous les habits d'Edris.

Zendehroud en ce moment fit voir dans ſes yeux quelque choſe de ſi redoutable, que l'on fut contraint de lui obéir ; on dépouilla celui qu'elle croyoit Edris, de ſa veſte, de ſa robe

& de ſon turban, & la Princeſſe ayant pris dans ſes habits & dans ſes armes tout ce qui pouvoit lui convenir, elle monta ſur le cheval du Prince; & partant de ce bois la fureur peinte ſur le viſage, elle arriva au lieu du combat où Zem-Alzamen attendoit déjà avec inquiétude le faux Edris.

La violence des mouvemens qui agitoient la Princeſſe, la rendoient tellement défigurée, qu'elle en étoit entiérement méconnoiſſable, & Zendehroud appercevant de loin Zem-Alzaman le viſage couvert de ſon voile: le perfide, s'écria-t-elle, n'oſe faire voir dans ſes yeux ce qui ſe paſſe dans ſon cœur; mais je vais bientôt venger l'outrage qu'il m'a fait. Alors animée de fureur, elle pouſſa ſon cheval à toute bride, & fondit ſur le Prince avec tant de rage, que Zem-Alzaman, qui ne s'attendoit pas à une pareille attaque, penſa en être renverſé: il ſe mit en défenſe, paroit avec beaucoup d'adreſſe les coups qui lui

étoient portés, & ne frappant jamais que du plat de son épée, il étoit, pour ainsi dire, honteux de témoigner en cette occasion moins de valeur que dans tant d'autres où il s'étoit trouvé.

Pendant que le Prince ménageoit son ennemi, Zendefroud aveuglée de fureur, ayant porté un coup terrible à mon maître, il l'évita avec tant de bonheur, que son sabre tombant dans la tête du cheval de la Princesse, il lui fit une plaie, dont le sang lui rejaillit jusques sur le visage. Comme elle craignoit que cet animal blessé dangereusement ne se cabrât, elle se jetta promptement à terre, & le Prince charmé de voir celui qu'il prenoit pour Togrul dans une situation à pouvoir terminer le combat, ainsi qu'il en étoit convenu avec lui; il sauta légérement en bas de son cheval; & s'approchant pour le saisir au corps, la Princesse se précipita sur lui avec tant de furie, qu'il ne put éviter d'être blessé à la main gauche. Zem-Alza-

man ſurpris de l'impétuoſité du faux Edris, ne ſavoit que penſer de l'opiniâtreté avec laquelle il ſe défendoit, lorſque Zendehroud lui ayant fait connoître par des reproches outrageans, que ce n'étoit pas contre Togrul qu'il combattoit: Qui que tu ſois, lui dit-il, tu as eu tort de me tirer d'une erreur qui pouvoit te conſerver la vie. Alors l'ayant ſaiſie au corps avec une force extrême, il la renverſa par terre, & lui alloit couper la tête, lorſque ſon turban étant tombé à terre, une touffe de longs cheveux qui ſe répandirent ſur ſes épaules, lui ayant eſſuyé le ſang dont elle avoit le viſage ſouillé, lui firent reconnoître dans ſon ennemi la Princeſſe de Samarcand.

A cette ſurpriſe ſi peu attendue, & qui augmenta encore en voyant que Zendehroud qui n'avoit pas quitté ſon épée, faiſoit tous ſes efforts pour lui en percer le cœur, il crut en ce moment avoir été reconnu de la Prin-

ceſſe; & lui tenant le bras: Ah! Madame, lui dit-il, quelle haine ſi cruelle vous porte à de ſi étranges extrémités contre Zem-Alzaman? Si Edris s'attira votre colere, n'en eſt-il pas aſſez puni. Au lieu de ce coupable Edris qui n'eſt plus, recevez pour époux le Prince de Kaſgar qui vous adore; vous trouverez en lui tous les avantages que vous ne deviez pas eſpérer de rencontrer dans un inconnu.

XXXV. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Zem-Alzaman, Prince de Kaſgar, & de Zendelroud, Princeſſe de Samarcand.

IL ſembloit que le mauvais génie de Zem-Alzaman lui dictât des paroles dont l'équivoque portoit la rage dans le cœur de la Princeſſe! Traître, lui cria-t-elle, puiſque par ta noire trahiſon j'ai perdu Edris pour

toujours, arrache donc la vie à l'infortunée Zendehroud.

A peine la Princeſſe achevoit ces paroles, que les principaux Officiers de la Reine s'étant approchés du lieu du combat pour demander au Prince la vie de celui qu'ils prenoient pour Edris, ils furent dans un ſi grand étonnement de reconnoître la Princeſſe, que cette nouvelle courant de bouche en bouche, les Soldats de la Reine mirent tous le ſabre à la main pour ſa défenſe.

Pendant que Zem-Alzaman courut à ſon cheval, ſur lequel il remonta promptement, on enleva Zendehroud, & ſes Troupes commiſes à la garde du Camp, échauffées de part & d'autre, s'étant attaquées avec beaucoup de fureur, mon Maître ſe mit à la tête des ſiennes, & animé par la plus vive douleur & la plus violente colere, il en fit ſentir les effets de telle ſorte à ceux qui furent aſſez malheureux pour ſe trouver devant lui, que

l'on ne pouvoit pas s'imaginer que ſes coups partiſſent de la main d'un ſimple mortel.

Il faut vous expliquer ici, Meſdames, quel étoit l'auteur du meurtre du faux Edris, & je crois même que vous aurez pu le ſoupçonner aiſément, quand vous vous rappellerez ce qui s'étoit paſſé entre mon Maître & le Prince Karib-ſchak; ce dernier outré de la conduite que la Reine avoit tenue à ſon égard, de la fierté outrageante avec laquelle Edris avoit repouſſé ſes diſcours mépriſans, & pardeſſus tout cela paſſionnément amoureux de Zendehroud, crut qu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'obtenir la Princeſſe, que celui de ſe défaire d'un rival auſſi redoutable, & perſuadé qu'il n'en viendroit pas à bout par les voies d'honneur, il n'héſita pas à prendre la réſolution de le faire aſſaſſiner, dans l'idée d'occuper ſa place pour combattre le Prince de Kaſgar. Comme malgré des ſentimens auſſi bas,

il étoit brave de ſa perſonne, il ne doutoit pas qu'il ne ſortit vainqueur d'un combat qu'il avoit, pour ainſi dire, provoqué pour lui-même, & il comptoit enſuite que la Reine ne pourroit lui refuſer la main de la Princeſſe.

Karib-ſchak donc avoit donné ſes ordres pour ſe défaire d'Edris, & ils n'avoient été que trop cruellement exécutés contre le malheureux Togrul. Le Chef de cette infâme entrepriſe étoit même venu lui en rendre compte ſitôt qu'elle eut été exécutée, & il reſſentoit une joie extrême; lorſque voyant arriver la Princeſſe qu'il ne reconnut pas, ſous les habits du faux Edris, il jetta un regard furieux ſur celui qui venoit de lui apporter la nouvelle de la mort de ce redoutable rival: le dénouement du combat entre mon Maître & Zendehroud, lui ayant fait connoître la vérité de l'éxécution de ſes ordres, il en eut tant de joie, que ſans faire attention aux

conventions que les mille Cavaliers, qui de part & d'autre devoient accompagner leurs Maîtres, n'en feroient que les Spectateurs, ce fut lui qui anima les Troupes de la Reine à rompre cet engagement; il croyoit que le Prince de Kaſgar, fatigué du combat qu'il venoit de ſoutenir, n'auroit plus toute la vigueur néceſſaire pour ſe défendre de ſes coups; mais Zem-Alzaman outré de la plus violente colere, & reconnoiſſant dans ce Prince un Rival inſolent, lui fit bientôt reſſentir les effets de ſa fureur: après un combat aſſez & même trop opiniâtre pour un Prince dont l'ame étoit ſouillée d'un crime auſſi noir, Zem-Alzaman lui fendit la tête d'un coup de ſabre; & ce ſcélérat en rendant ſon ame impure avec ſon ſang, n'eut pas le temps de jouir long-temps du fruit de ſa trahiſon.

La mort de Karib-ſchak ayant tout-à-fait découragé les Soldats de la Reine, ils ne jugerent pas à propos d'eſ-

ſuyer toute la fureur de ceux du Prince de Kaſgar, qui en avoient déjà maſſacré une bonne partie: ils prirent la fuite, & regagnerent leur camp, où l'on venoit de conduire la Princeſſe Zendehroud.

Si mon Maître avoit voulu profiter de ſes avantages, il auroit pû en faire un carnage horrible; mais la généroſité accompagnant toutes ſes actions, il défendit qu'on les pourſuivît; & retourna avec ſes gens au camp du Sultan ſon pere, le cœur pénétré de la plus vive douleur.

Agité des réflexions les plus cruelles, il ne pouvoit comprendre les raiſons qui avoient déterminé la Princeſſe à le combattre avec tant de haine, comment elle pouvoit être couverte des habits de Togrul, & ce que ce jeune homme étoit devenu, & m'ayant donné des ordres ſecrets pour m'en informer, il ſe renferma dans ſa tente ſans vouloir parler à perſonne, & ſans permettre que l'on

visitât les blessures qu'il pouvoit avoir soutenus dans cette journée.

Fraydoun averti du chagrin du Prince, & croyant qu'il ne provenoit que de la honte d'avoir deshonoré ses armes en combattant contre la Princesse, se rendit à sa tente, & y étant entré malgré ses défenses, il le força à laisser examiner ses blessures, qui se trouverent si légeres qu'il se retira sans inquiétude, après avoir fait tout ce qu'il avoit pû pour consoler mon maître de l'affliction qu'il voyoit peinte sur son visage.

Zem-Alzaman cependant passa une nuit si mauvaise, que le lendemain il se trouva avoir une fievre des plus violentes, & cette nouvelle ayant encore allarmé le Sultan, il accourut au chevet du lit du Prince. Mon fils, lui dit ce bon pere, je suis sensible à l'état où je vous vois, ouvrez-moi votre cœur, la Reine de Samarcand m'envoie demander une trêve pour donner la sépulture aux braves gens

de ſon armée qui ont péri dans ces derniers combats; votre valeur a tellement affoibli ſon parti, que je pourrois en lui refuſant cette grace, achever de détruire entiérement ſes eſpérances, mais malgré l'injuſtice de ſon procédé, je veux avoir pour elle tous les égards que l'on doit à ſon ſexe: & plût au Ciel que mes ſoupçons puiſſent être vrais! je tenterois d'établir entre elle & moi une paix ſolide. La Princeſſe Zendehroud paſſe pour avoir autant de beauté que de courage; ſi j'étois ſûr que ſon alliance vous fût agréable, je lui ferois faire des propoſitions qu'elle ne pourroit refuſer ſans être fort mal conſeillée; puiſque ſi j'écoutois aujourd'hui tout mon reſſentiment, je pourrois m'emparer de ſes états, ſans preſqu'aucune reſſource de ſa part. Seigneur, reprit Zem-Alzaman, je ne vous nierai point que j'aime la Princeſſe de Samarcand, & que tout mon bonheur dépend entiérement de la poſſéder; mais je doute

que l'injuſte Zendehroud veuille écouter vos propoſitions, elle a conçu pour moi une haine ſi violente, que je ne dois pas me flatter qu'elle change ſitôt de ſentimens à mon égard : cependant, Seigneur, offrez-lui, je vous ſupplie la paix ſans aucune condition, demandez la Princeſſe pour être mon épouſe; mais de grace que la Reine ſa mere n'interpoſe point ſon autorité dans cette négociation, je ne veux devoir Zendehroud qu'à elle-même, & je m'eſtimerois le plus malheureux de tous les hommes, ſi en me donnant la main, l'on faiſoit violence à ſon inclination.

Pendant que tout ceci ſe paſſoit chez le Sultan de Kaſgar, la Reine de Samarcand ſurpriſe au dernier point du combat de la Princeſſe ſa fille l'avoit fait déſarmer. Elle ne s'étoit trouvée avoir aucune bleſſure; la mort d'Edris à la ſépulture duquel elle avoit donné ſes ſoins, lui avoit cauſé un ſi violent déſeſpoir, qu'elle ne ceſ-

ſoit

soit de verser un torrent de larmes, & la Reine voyoit dans toutes ses paroles tant de marques de rage & de fureur, qu'elle en ressentit une tristesse mortelle.

Al-Alma & Zendehroud étoient dans cette cruelle situation, lorsque le Visir que Fraydoun avoit choisi pour envoyer à la Reine, arriva dans son Camp. Il lui présenta ses Lettres, & sut lui faire voir tant de générosité dans le procédé du Sultan, & tant d'avantages dans l'alliance de son Prince, que cette mere, ébranlée par les considérations que ce Monarque paroissoit avoir eues pour elle, courut au lit de Zendehroud. Ma chere fille, lui dit-elle, je viens vous apporter la paix que nous ne devons pas espérer dans une conjoncture pareille à celle où nous sommes; le Sultan de Kasgar nous l'offre, & demande qu'elle soit scellée par votre union avec le Prince son fils. Sa Lettre est si touchante, qu'elle a éteint en un moment dans

mon cœur toute la haine que je lui portois & que je vous ai inſpirée contre lui Je n'ai cependant rien voulu promettre à ſon Viſir, ſans vous avoir auparavant conſultée: tous les Princes nos alliés ont péri ſous le ſabre de Zem-Alzaman, & nous ne devons plus eſpérer de ſecours, que du Ciel & de votre complaiſance.

Ah Madame! s'écria Zendebroud, jamais le meurtrier d'Edris ne ſera mon époux; il n'eſt plus temps de vous diſſimuler ma paſſion pour ce Héros, & l'extrême douleur que je reſſens de ſa perte; je l'ai vû hier expirant dans le bois qui eſt proche de ce Camp; il eſt mort entre mes bras, & ſes dernieres paroles m'ont fait connoître que le cruel Prince de Kaſgar eſt ſon aſſaſſin; j'ai voulu ſous les habits d'Edris venger ſa mort, je n'ai pas été aſſez heureuſe pour y réuſſir; ainſi loin de devenir ſon épouſe, je jure par notre ſouverain Prophete, de faire reſſentir à ce barbare tout ce

qu'un juſte reſſentiment me pourra inſpirer de plus conforme à la haine que j'ai pour lui.

La Sultane de Samarcand fut autant ſurpriſe qu'affligée d'un pareil diſcours; elle fit ce qu'elle put pour remettre l'eſprit de la Princeſſe dans ſa ſituation naturelle, & n'en ayant pû rien obtenir, elle ſe retira dans l'eſpérance que la nuit, en apportant quelque ſoulagement à ſa douleur, lui feroit faire de ſages réflexions, qui la rendroient plus diſpoſée à ſuivre ſes volontés.

Pendant le reſte du jour, les Troupes de la Reine de Samarcand informées de l'arrivée du Viſir de Fraydoun, & du motif de ſon ambaſſade, en témoignerent toute leur joie, & donnerent mille bénédictions au Sultan de Kaſgar ſur ſa modération La Princeſſe informée de la ſituation des eſprits, en ſentit redoubler ſa fureur; & ne doutant pas que la Reine ne lui fît de vives remontrances pour l'en-

gager à donner la main à Zem-Alzaman, elle se fit seller un cheval, & suivie seulement d'un esclave, elle prit le parti de s'éloigner du Camp.

XXXVI. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman, Prince de Kasgar, & de Zendehroud, Princesse de Samarcand.

QUELLE fut la surprise de la Reine à son réveil, d'apprendre l'absence de la Princesse! Il est impossible de bien représenter l'excès de sa douleur; elle redoubla à la vue du Visir de Fraydoun: sans lui expliquer les motifs odieux de l'aversion de Zendehroud pour Zem-Alzaman: Vous voyez, lui dit-elle, en fondant en larmes, jusqu'à quel point la fortune me persécute; rendez, je vous prie, témoignage au Sultan votre Maître, de toute l'estime que j'ai pour lui, & assurez le Prince de Kasgar,

qu'il ne tient point à moi que ſon union avec Zendehroud n'affermiſſe pour toujours la paix qu'il m'a offerte avec tant de généroſité. La Princeſſe a craint apparemment que je n'uſaſſe avec elle, de mon autorité, elle s'eſt abſentée du Camp, & j'ai perdu avec elle toute la conſolation de ma vie; j'en ſuis au déſeſpoir; mais j'eſpere que Fraydoun ne voudra point m'accabler dans mon malheur, ni profiter des avantages que la fortune lui a donnés ſur moi. Non, Madame, reprit le Viſir, qui, avant que de venir dans ce Camp, avoit reçu ſes inſtructions du Prince, ce ne ſont point les intentions de mon Maître; il vous offre la paix ſans aucune condition, & ne veut point faire violence aux inclinations de la Princeſſe; Zem-Alzaman a trop de reſpect pour ſes volontés, & il l'aime d'une paſſion trop pure pour ne vouloir pas l'obtenir d'elle-même.

Après le départ du Viſir, la Rei-

ne, le cœur pénétré d'une affliction sincere, ayant donné ordre que l'on cherchât la Princeſſe de toutes parts, reprit la route de Samarcand à la tête des Troupes qui lui étoient reſtées en petit nombre, & dans un état déplorable.

Si le Sultan fut étonné de l'abſence de Zendehroud, & de la haine qu'elle marquoit pour le Prince, ce dernier n'en fut pas ſurpris; mais il ne put recevoir ſans une extrême douleur une Lettre de cette Princeſſe, qui l'aſſuroit, que loin d'être jamais à lui, elle ne donneroit ſa main qu'à celui qui lui apporteroit ſa tête.

Il ſe perdoit dans ſes réflexions & ne pouvoit comprendre comment Zendehroud qui lui avoit témoigné tant de bontés ſous le nom d'Edris lui portoit une haine ſi violente ſitôt qu'elle l'avoit reconnu pour le Prince de Kaſgar; il ne pouvoit accuſer de cette averſion que Togrul, qu'il ſoupçonnoit de l'avoir trahi, puiſque la

Princeſſe l'avoit combattu ſous ſes habits & avec ſon même cheval; mais ayant appris du Viſir qui revenoit du Camp de la Reine, que ce malheureux avoit été trouvé percé de mille coups dans le bois où il l'avoit envoyé, il ne ſavoit à quoi attribuer l'averſion extrême que la Princeſſe avoit conçue pour lui, & il eût beſoin de toute la force de ſon eſprit, pour ne pas ſuccomber à ſa douleur. La ſeule crainte d'affliger le Sultan, qui l'aimoit avec la derniere tendreſſe, fut le ſeul motif qui l'empêcha de s'ôter une vie qui lui devenoit à charge; mais ne pouvant vaincre le chagrin qui le dévoroit, il ſe livra à une mélancolie ſi profonde, que Fraydoun en fut véritablement alarmé: ce Monarque avoit auſſi repris la route de Kaſgar; il y rentra aux acclamations du peuple, qui, par mille vœux qu'il fit pour le Prince, lui fit connoître à quel point il lui étoit cher.

Le Sultan croyant devoir célébrer

ſes victoires, & la paix qu'il venoit de donner à la Reine de Samarcand; ordonna une fête magnifique; & s'imaginant par-là, diſſiper l'humeur ſombre du Prince, il l'engagea à s'y trouver, quoiqu'il eût témoigné beaucoup de répugnance pour être préſent à ce ſpectacle public, dont je ne vous ferai pas le détail. Il venoit de finir par une courſe de chevaux, que l'on avoit faite dans une plaine hors de Kaſgar, & le Prince qui étoit à côté du Sultan, étoit prêt à rentrer avec lui dans la Ville, lorſque ſa triſteſſe ordinaire l'ayant fait écarter de quelques pas du gros de ſa garde, un Cavalier pouſſant ſon cheval à toute bride vers le Prince, lui paſſa ſon épée à travers le corps, & l'y laiſſa enfoncée juſqu'à la garde. Mille cris s'éleverent à un accident ſi étrange & ſi peu prévû; l'on accourut promptement au ſecours du Prince chancelant, & ſon aſſaſſin alloit perdre la vie par les mains de ceux de la ſuite

du Sultan, ſi ce Monarque lui-même n'avoit donné ordre qu'on le prît en vie, réſolu de le faire périr dans les ſupplices les plus affreux.

Comme ce Cavalier étoit déſarmé, il fut bientôt couvert de chaînes, & pendant qu'on le conduiſoit dans un cachot, l'on reportoit Zem-Alzaman dans le Palais, au milieu des gémiſſemens & des cris lugubres, dont toute la Ville retentiſſoit.

La quantité de ſang que le Prince avoit perdu, & le peu d'eſpérance que les Chirurgiens donnerent d'abord de ſa bleſſure, mit le Sultan au déſeſpoir; & voulant connoître le meurtrier de ſon fils, il ordonna qu'on l'amenât en ſa préſence. Les habits de ce criminel étoient ſouillés de boue & déchirés; & il étoit chargé de fers ſi peſans, qu'à peine avoit-il la force de les porter, mais au travers de l'état déplorable dans lequel il étoit, on voyoit briller ſur ſon viſage, une ſi grande beauté, que le Roi,

tout préoccupé qu'il étoit de sa douleur, ne put s'empêcher de le regarder avec une espece d'admiration, qui augmenta encore par les discours que lui tint ce jeune homme. Sultan de Kasgar, lui dit-il fiérement, connois toute l'étendue de ma joie; en ôtant la vie à ton fils, j'ai vengé la mort de mon pere, & d'un Héros à qui j'avois les dernieres obligations; à ces traits, reconnois la Princesse de Samarcand; j'ai fait mon devoir c'est à toi à remplir le tien; j'ai versé ton sang, répands le mien, tu ne me verras pas implorer ta clémence; la seule grace qu'il me convient de te demander, c'est de ne me pas laisser languir dans les fers, & de conserver dans le genre de supplice auquel tu me destineras, la pudeur & la dignité dûes à mon sexe & à ma naissance. Cruelle Zendehroud, s'écria Fraydoun! si j'ôtai la vie à ton pere, ce fut dans un combat où il attaquoit la mienne, & sa mort n'a du m'attirer

aucun reproche des gens qui ont quelqu'égard pour la Juſtice ; mais inhumaine Princeſſe ! quelle fureur a pouſſé ta main barbare contre le ſein de mon fils ? Quelle offenſe particuliere as-tu reçue d'un Prince généreux qui t'adore ? Je te l'avois offert pour époux, ce malheureux fils que ta cruauté m'enleve pour toujours, & avec lui je te rendois maîtreſſe de mon Royaume dans un temps où je pouvois t'accabler. Zem-Alzaman n'étoit il pas aſſez recommandable par ſes grandes actions, par ſa naiſſance & par ſa propre perſonne, pour devenir l'époux de la Princeſſe de Samarcande ? Son procédé généreux auroit dû trouver de la reconnoiſſance d'un cœur moins cruel que le tien ; mais il ne te ſuffiſoit pas de tourner toute ta fureur contre moi ſeul, la perte de ma vie n'étoit pas capable de te ſatisfaire, & tu as cru avec juſte raiſon m'outrager davantage dans la perſonne de mon fils que dans la mienne.

Le Sultan ne put achever ces reproches, sans répandre des larmes en abondance; Zendehroud en fut émue. Sultan, lui dit-elle, quoique je ne veuille point chercher d'excuse à l'action que j'ai commise envers ton fils, je te proteste, que c'est moins pour me venger de Fraydoun que j'ai ainsi traité Zem-Alzaman, que pour le punir de son propre crime; je n'aurois jamais attaqué sa vie, si lui-même par une cruauté digne du plus barbare de tous les hommes, ne l'eût fait lâchement ôter à tout ce que je pouvois aimer; c'est cette perte que je ne puis trop regretter, qui m'a portée à commettre une action aussi désespérée, & qui doit te faire connoître combien la vie m'est odieuse.

XXXVII. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Zem-Alzaman Prince de Kaſgar, & de Zendeh-roud Princeſſe de Samarcand.

LA beauté eſt ſi recommandable par elle-même, que quelqu'outré que fût le Sultan, il commanda qu'on ôtât les fers à la Princeſſe; il lui fit donner des habits conformes à ſon ſexe, & au lieu de la faire reconduire dans ſon cachot, il la fit garder à vûe dans un appartement du Palais, avec tout le reſpect qui lui étoit dû, & ſans lui donner d'autre déplaiſir que celui de lui ôter la liberté.

Zem-Alzaman avoit été juſqu'à ce moment entre la mort & la vie, & ſa plaie étoit ſi conſidérable, que les Chirurgiens, qui ne pouvoient encore décider de ſon ſort, avoient défendu qu'on le fît parler à qui que ce fût. Quoique dans une extrême foibleſſe,

il avoit toujours eu l'esprit très-présent; & comme il ne pouvoit se persuader que sa blessure vînt d'un autre endroit que d'un homme envoyé par Zendehroud, il se ressouvint que l'épée dont il avoit été blessé lui étoit restée dans le corps, & en avoit été tirée par les Chirurgiens; il crut qu'il pourroit peut-être par son moyen, s'éclaircir d'une partie de ses soupçons, & ayant commandé qu'on la lui apportât, il n'eut pas plutôt jetté les yeux dessus, que la reconnoissant pour celle qu'il avoit portée sous le nom d'Edris, qu'il avoit ensuite confiée à Togrul, & qu'il avoit vû entre les mains de Zendehroud dans son dernier combat; il ne douta plus que ce ne fût elle-même qui eût attenté à sa vie. Ah Ciel! dit-il en ce moment, je meurs donc par les mains de la Princesse de Samarcand. Eh bien, il faut exécuter ses intentions. En disant ces mots, il porta ses mains sur l'appareil que l'on avoit mis à sa blessure, & vouloit le

déchirer, lorsqu'il en fut heureusement empêché par l'arrivée du Sultan.

Ce bon pere, sensiblement affligé de l'état où étoit le Prince, & qui venoit d'être témoin de son désespoir, ne l'aborda qu'en lui faisant les reproches les plus tendres, & en l'assurant qu'il ne pouvoit négliger sa vie, sans attenter à celle de son pere.

Zem-Alzaman, qui avoit un respect infini pour le Sultan, fut très-sensible à ses reproches; tout foible qu'il étoit, il vouloit se jetter en bas de son lit, & pour lui en demander pardon, & pour lui parler en faveur de Zendehroud; il en fut empêché par le Sultan: Seigneur, lui dit-il, la Princesse de Samarcand est entre vos mains, je n'en puis douter en voyant cette épée; au nom de notre grand Prophête, ne me la cachez pas plus long-temps; elle m'a voulu donner la mort, elle seule est capable de me rendre la vie, que je perdrois de douleur si l'on avoit manqué aux moin-

dres égards que l'on doit à ſon ſexe & à ſon rang ; au lieu de priſons & de chaînes, offrez-lui, Seigneur, un Trône & des Couronnes ; ſi elle les refuſe, je vous demande en grace qu'on ne la retienne pas plus long-temps dans une captivité qui ne peut que me rendre encore plus odieux à ſes yeux ; faites-la reconduire à Samarcand avec tous les reſpects que mérite une grande Princeſſe telle qu'elle eſt, & pour le prix d'une inviolable tendreſſe, que je conſerverai pour elle juſqu'à la mort, obtenez, s'il eſt poſſible, qu'avant ſon départ je puiſſe la voir un moment ; cette vue me rendra la mort plus douce, ou me donnera des forces pour ſoutenir une vie que je ſens bien qui me deviendra inſupportable, ſans la bienveillance de Zendehroud.

Le Sultan, pour tranquilliſer le Prince, lui avoua que la Princeſſe étoit en ſon pouvoir ; qu'après l'avoir fait tirer du cachot, il l'avoit fait

enfermer dans un des appartemens du Palais; & ayant accordé à mon maître tout ce qu'il lui demandoit, sous condition qu'il feroit son possible pour contribuer à sa guérison, il passa dans la chambre de Zendehroud, à laquelle il ne put refuser l'admiration que sa beauté exigeoit de tous ceux qui la voyoient dans les habits de son sexe.

Princesse, lui dit-il, Zem-Alzaman meurt, ainsi que vous le souhaitez; mais comme il perdroit la vie avec regret, si elle lui étoit ravie avant que vous fussiez libre; qu'il souhaite que l'on vous reconduise à Samarcand dans un état conforme à votre naissance, & que ce sont peut-être les dernieres volontés d'un Prince digne d'une meilleure destinée, je vous apprends que vous sortirez de cette terre odieuse quand il vous plaira; je vous prie seulement, si les prieres d'un Monarque que vous rendez le plus malheureux Prince de la ter-

re, vous peuvent toucher, de permettre que l'infortuné Zem-Alzaman vous puisse dire le dernier adieu : vous ne sauriez refuser cette grace à un Prince qui reçoit la mort de vos mains avec autant de respect que de résignation.

Zendehroud extrêmement surprise des discours du Sultan, fut quelque temps sans parler, & les yeux baissés vers la terre; ensuite les levant au Ciel: Puissant Mahomet! s'écria-t-elle, est-il possible qu'un homme qui a pu commettre un crime si noir, témoigne tant de grandeur d'ame dans ses autres actions? Et faut-il qu'il ne paroisse vertueux & magnanime, que pour me rendre plus coupable aux yeux des hommes? Eh bien! Seigneur, dit-elle à Fraydoun, je verrai Zem-Alzaman, puisqu'il le souhaite, non pas pour le prix de la vie & de la liberté que vous m'offrez, ni pour lui témoigner du repentir de l'avoir mis en l'état où il est, mais pour lui faire

avouer en votre présence, comme il en est convenu dans le temps de notre combat, que la cruelle trahison dont il a usé envers un Héros, dont la mémoire sera toujours précieuse à mon cœur, méritoit un sort moins glorieux que celui de mourir par les mains de Zendehroud.

Madame, reprit le Sultan, j'ignore de quel crime vous accusez le Prince, mais je suis sûr qu'il n'est pas coupable des excès que vous lui reprochez; le temps dévoilera peut-être l'obscurité qui est répandue sur ce mystere: en attendant ce moment, & que mon fils soit en état de soutenir votre vûe, vous pouvez vous assurer que vous êtes libre.

Le Sultan étant ensuite sorti, la Princesse voulut connoître si effectivement elle jouissoit de la liberté qu'on venoit de lui rendre: pour cet effet elle descendit dans les jardins du Palais, & après s'y être promenée quelque temps avec les femmes esclaves

qu'on lui avoit données pour la servir, elle témoigna à l'Eunuque, à la garde duquel jusqu'alors elle avoit été commise, qu'elle souhaitoit voir la Ville de Kasgar, & le pria de l'y accompagner. Elle se couvrit d'un voile, & cet homme lui ayant donné la main, elle parcourut une partie de la Ville. En rentrant dans la grande place, qui étoit vis-à-vis le Palais, elle y trouva beaucoup de monde assemblé, elle y porta ses pas, & voyant un homme percé de deux coups de poignard, que l'on portoit chez un Chirurgien, elle s'imagina le reconnoître, & l'ayant effectivement remis pour l'avoir vû attaché au Prince Karib-schak, elle crut devoir en prendre soin, & l'ayant fait porter dans la maison la plus prochaine, elle donna en sa présence de l'argent pour lui procurer les secours les plus pressans. Le Chirurgien arriva, & ayant devant elle sondé les plaies du blessé, il les trouva si dangereuses, que cet homme

lût ſur ſon viſage le danger où il étoit, & ſe ſentant pénétré des bontés de la Princeſſe de Samarcand, pria ceux qui étoient préſens de ſe retirer, & lui dit qu'il avoit un ſecret de la plus grande importance à lui révéler. Quand tout le monde, hors le Chirurgien, l'Eunuque & la Princeſſe, fut ſorti: Madame, lui dit-il, vous voyez devant vous un homme qui vous a cruellement offenſé; livré à l'ambition & à l'intérêt dont je ſuis aujourd'hui la victime, le Prince Karib-ſchak qui connoiſſoit mon foible, en a profité; l'argent qu'il m'a donné, & les faveurs qu'il me promettoit, m'ont fait commettre le plus noir de tous les crimes: il ſavoit bien que tant que le brave Edris vivroit, il ne pourroit aſpirer à votre conquête; c'eſt moi qui par ſon ordre l'ai aſſaſſiné dans le bois proche de votre camp, au moment que pour vos intérêts, il alloit combattre le Prince de Kaſgar.

Oh Ciel! s'écria la Princeſſe, quoi

Karib-ſchak eſt auteur du meurtre d'Edris, ce n'eſt point le Prince Zem-Alzaman qui l'a fait maſſacrer ? Non, Madame, reprit le bleſſé, d'une voix foible & mourante; ce Prince n'a aucune part à la mort d'Edris, & loin d'avoir fait commettre ce crime, il en eſt le vengeur, puiſqu'il a tué de ſa propre main Karib-ſcak. Avec vingt Soldats des plus déterminés, je ſurpris celui dont j'avois charge de me défaire, nous le perçâmes de mille coups, & ayant rejoint notre maître par différens chemins, nous combattîmes ſous lui juſqu'au moment de ſa mort. Tous mes aſſociés dans ce crime ne jouirent pas long-temps des promeſſes que je leur avois faites; ils périrent dans le combat, à l'exception du ſeul homme qui m'a mis dans l'état où je ſuis. Devenus inſéparables, nous avions paſſé dans cette Ville où nous comptions prendre parti dans les Troupes du Sultan, lorſqu'aujourd'hui étant pris de vin, il

a eu la témérité de me reprocher cet assassinat, je n'ai pas cru devoir laisser vivre plus long-temps un homme si dangereux, je lui ai passé mon épée à travers le corps, & je croyois en être défait, lorsque ce malheureux se relevant, m'a percé de deux coups de poignard, qui m'ont mis en état d'aller bientôt rendre compte à Dieu de mes actions. Puisse-t-il me pardonner le meurtre du brave Edris, dont j'ai toujours eu depuis un extrême regret au fond de mon cœur! Si un repentir sincere peut effacer ce crime, je vous jure, Madame, indépendamment de la situation où je me trouve, qu'on n'en peut être plus touché que je le suis. A peine cet homme eût-il prononcé ces dernieres paroles, que tombant dans des convulsions, il tourna à la mort, & expira entre les bras du Chirurgien.

XXXVIII. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Zem-Alzaman Prince de Kaſgar, & de Zendehroud Princeſſe de Samarcand.

ON doit juger de l'affliction de la Princeſſe Zendehroud en ce moment; elle rentra dans le Palais, ſe renferma dans ſon appartement, & après s'être rappellée la prédiction du Calender, dont elle avoit ſi-tôt oublié le ſalutaire conſeil, elle ſe livra à la plus amere douleur, & paſſa une nuit auſſi cruelle que l'on puiſſe l'imaginer. Elle ne pouvoit comprendre comment il étoit poſſible que Zem-Alzaman n'ayant aucune part à l'aſſaſſinat d'Edris, il eût pû pendant le combat lui tenir des diſcours qui y avoient tant de rapport, & par quelle raiſon Edris lui-même, en mourant lui avoit nommé le Prince de Kaſgar, comme devant être ſon meurtrier. Enfin

Enfin le jour étant revenu, & la Princeſſe ayant fait prier le Sultan de paſſer chez elle, Fraydoun entra dans ſon appartement avec un air extrêmement content: les Chirurgiens venoient de l'aſſurer que la plaie du Prince n'étoit pas mortelle, & qu'ayant très-bien paſſé la nuit, ſelon toutes apparences il n'y avoit aucun danger à appréhender. Seigneur, lui dit Zendehroud, vous voyez devant vous une Princeſſe dans la derniere confuſion; Zem-Alzaman n'eſt point coupable du meurtre dont je l'accuſois, je ne veux plus vous en faire du myſtere.

Le brave Edris à qui nous avions tant d'obligations, & qui devoit combattre le Prince de Kaſgar, avoit mérité toute mon attention: ce jeune Héros n'avoit perſonne au monde qui l'égalât en mérite & en bravoure. Il étoit, ſi je devois l'en croire, d'une naiſſance illuſtre; & dans le vif reſſentiment que j'avois contre Votre Majeſté, comme il m'avoit juré de

me mettre sur la tête la Couronne de Kasgar, ses belles actions me faisoient croire qu'il n'y avoit rien dont sa valeur ne pût venir à bout: je l'aimai, je lui donnai la préférence sur tous ses Rivaux, pourvû qu'il me tînt parole; & j'avois lieu de croire qu'il alloit satisfaire ma vengeance, lorsqu'un lâche assassin le fit massacrer, le jour même qu'il devoit combattre le Prince votre fils. Je trouvai Edris expirant: excusez, Seigneur, les larmes que je donnerai éternellement à sa perte. Ses dernieres paroles me firent comprendre que c'étoit le Prince votre fils qui étoit l'auteur de sa mort: voilà l'origine de ma fureur contre lui, voilà, Seigneur, les raisons qui m'ont portée à un désespoir si violent, que m'abandonnant à la rage, & n'ayant pû vaincre le Prince sous les habits d'Edris, j'ai cherché à lui arracher la vie de quelque maniere que ce pût être. J'ai été hier détrompée; celui qui fut l'instrument de la mort d'E-

dris, m'a appris en mourant qu'il avoit commis cet assassinat par ordre du Prince Karib-schak, & que loin que Zem-Alzaman ait aucune part à cette infâme action, le Ciel au contraire s'est servi de son bras pour punir le monstre qui m'a enlevé mon cher Edris. Pardonnez donc, Seigneur, à une Princesse aveuglée par sa fureur, le meurtre du Prince votre fils, & prenez-en toute la vengeance qui vous est dûe, aussi-bien la vie m'est-elle odieuse, après avoir perdu pour jamais le seul objet qui pouvoit me faire trouver quelqu'agrément sur la terre.

Fraydoun ressentit une joie extrême de voir que la Princesse rendoit justice à Zem-Alzaman: Madame, lui dit-il, je suis charmé que vous ayez été éclaircie d'une vérité qui rend du moins votre estime à mon fils: heureux, si revenue d'une aussi cruelle prévention, il vous trouvoit disposée à monter sur un Trône que-

je lui abandonnerai volontiers ſi vous voulez le partager avec lui. Ah! Seigneur, reprit Zendehroud fondant en larmes, ne me parlez point de prendre un engagement; j'ai perdu le ſeul homme qui pouvoit m'y déterminer, & je vous jure, que ſi j'étois capable de changer de ſentimens, ce ne ſeroit jamais qu'en faveur du Prince de Kaſgar, à qui je veux demander pardon de mon erreur, ſi-tôt qu'il pourra ſoutenir ma vûe. Madame, répliqua le Sultan, la plaie va ſi bien aujourd'hui, que l'on m'aſſure qu'il n'y a plus de danger, & je ſuis perſuadé que la préſence de la Princeſſe de Samarcand eſt le meilleur remède dont on puiſſe ſe ſervir pour ſa guériſon. Si cela eſt, Seigneur, dit Zendehroud, je la ſouhaite avec autant d'impatience, qu'hier encore je deſirois ſa mort; allons de ce pas lui rendre la juſtice qui lui eſt dûe. Alors préſentant la main à Fraydoun, elle paſſa avec lui dans la chambre de Zem-Alzaman,

que le Sultan avoit envoyé sur le champ préparer à la visite de la Princesse. L'état où étoit le Prince, & la crainte qu'il avoit d'être connu, fit qu'il m'ordonna de rendre sa chambre la plus obscure qu'il se pourroit.

La Princesse étant arrivée au chevet du lit du Prince, s'assit sur une pile de carreaux. Seigneur, lui dit-elle, je viens vous prier d'excuser la fureur que je vous ai fait paroître & dans le combat que j'ai soutenu contre vous, & dans la derniere action qui vous réduit dans l'état où vous êtes. Séduite par des apparences trompeuses, je vous croyois meurtrier d'un homme que j'aimois passionnément, d'un Héros dont la mémoire me sera toujours présente, d'Edris enfin, qui me fit entendre en mourant, que c'étoit vous qui l'aviez fait assassiner. La Princesse n'ayant pu achever ces paroles sans verser un torrent de larmes, jamais on n'a passé subitement de la plus vive douleur à

une joie excessive, que Zem-Alzaman le fit en apprenant que les violentes démonstrations de la haine de Zendehroud pour le Prince de Kasgar, étoient les preuves de la tendresse la plus marquée qu'elle ressentoit pour Edris.

Quoi, Madame! dit-il à cette Princesse, d'une voix très-foible, & qu'il contrefit encore, vous ne haïssiez Zem-Alzaman que parce que vous le croyez auteur de la mort d'Edris! c'est pour la venger que vous avez combattu contre lui avec tant d'animosité, & c'est pour punir ce Prince de l'infâme trahison que vous lui imputiez, que vous avez voulu lui arracher la vie! Ah Princesse, loin de vous savoir mauvais gré de cette fureur, je ne puis m'empêcher de l'approuver; Edris vous étoit cher; par les larmes que vous lui donnez, je vois que sa mémoire vous est précieuse; je vais vous témoigner la part que je prends à votre juste douleur. Alors m'ayant

ordonné tout bas de faire rendre la clarté dans sa chambre, & de relever son pavillon, le grand jour n'eût pas plutôt paru, que Zendehroud jettant les yeux sur Zem-Alzaman : Juste Ciel : s'écria-t-elle, avec un transport de joie inexprimable, c'est Edris lui-même !

XXXII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman Prince de Kasgar, & de Zendehroud Princesse de Samarcand.

FRAYDOUN qui avoit écouté avec attention la conversation du Prince & de la Princesse fut d'autant plus surpris de ce dénouement imprévû, que Zendehroud eut à peine prononcé ces dernieres paroles qu'elle perdit connoissance; il lui fit donner un prompt secours, & regardant son fils avec étonnement, il alloit lui demander

l'explication de cette espece d'énigme, lorsque la princesse revenant à elle, Zem-Alzaman lui baisa la main avec un transport extrême. Oui, belle Zendehroud, lui dit-il, Edris & le Prince de Kasgar ne sont qu'une même personne. La seule curiosité me conduisit dans vos Etats; je voulois voir par moi-même si vos charmes étoient aussi puissans qu'on les vantoit. Sous le nom d'Edris je rendis service à la Reine contre quelques Sultans de ses voisins, tout cela vous est connu; mais ce que vous ignorez, c'est de quelle maniere je crus sortir de l'embarras où je me trouvai quand je me vis obligé de combattre contre moi-même; ne sachant comment trop accorder une chose qui me paroissoit impossible, je jettai les yeux sur un des Gardes du Sultan, qui me ressembloit assez; je lui donnai mes habits, je l'instruisis de mes intentions; il partit pour se rendre dans le bois où je devois me trouver,

& ce n'eſt que depuis quelques jours que j'ai appris que ce malheureux avoit été cruellement aſſaſſiné. Ah! belle Zendehroud! je l'ignorois quand je combattis contre vous, & ſi dans ce moment je vous ai parlé d'une maniere équivoque, c'eſt que je croyois adreſſer la parole à l'infortuné Togrul qui repréſentoit Edris, ou que vous m'aviez reconnu pour le Prince Zem-Alzaman : mais ſi cet Edris vous promit la Couronne de Kaſgar, il vous tient aujourd'hui ſa promeſſe ; acceptez donc les offres que la bonté du Sultan lui permet de vous faire, & vous le rendrez auſſi heureux qu'il s'eſtimoit miſérable il y a quelques momens.

La Princeſſe étoit ſi étonnée de revoir Edris, & de me trouver à ſes côtés, qu'elle ne pouvoit preſque ajouter foi à ſes propres yeux. Quoi! il eſt bien poſſible, dit-elle, en continuant de verſer des larmes en abondance, que ce ſoit Edris qui me par-

le ? cet Edris que j'ai cru voir mort entre mes bras, & que je retrouve dans la perſonne du Prince de Kaſgar ? ſans doute tout ce qui ſe paſſe en ce moment n'eſt que l'effet d'une illuſion. Ah ! cher Prince, ſi vous êtes ce brave inconnu, vivez pour Zendehroud, il n'eſt plus temps de vous diſſimuler tout ce que je reſſens pour vous, mes actions vous ont ſuffiſamment inſtruit d'une paſſion dont je vous cachois la meilleure partie; ſi vous mourez, je ne prétends point vous ſurvivre, & je ſaurai bien me punir d'une cruauté que ma main a commiſe ſans que mon cœur y ait la moindre part. Il n'y a point de termes aſſez forts, pour exprimer en ce moment la joie du Prince de Kaſgar: Adorable Zendehroud, s'écria-t-il, il n'eſt point ſous le Ciel un mortel plus heureux que moi, vous acceptez donc la main de Zem-Alzaman ! C'eſt celle d'Edris que je reçois, dit alors tendrement la Princeſſe, & puiſ-

que la Reine ma mere approuve notre union, je ne dois point faire difficulté de vous assurer de ma tendresse: mais comme vous avez besoin de repos, qu'il est juste que j'instruise la Reine ma mere d'événemens aussi singuliers, je vais lui apprendre par une Lettre qu'Edris vit, qu'Edris m'adore, & qu'Edris & le Prince de Kasgar ne sont que la même personne.

La Princesse en achevant ces mots, se leva pour passer dans son appartement, malgré Zem-Alzaman qui faisoit ses efforts pour la retenir plus long-temps; mais Fraydoun ayant fait entendre au Prince que sa santé pouvoit y être intéressée, il la laissa sortir avec promesse qu'elle viendroit passer auprès de son lit tous les momens que la bienséance pourroit lui permettre, & me chargea de porter à la Reine la Lettre que la Princesse alloit écrire.

Si-tôt que la Princesse me l'eut re-

mise, je pris la route de Samarcand ; où étant arrivé avec toute la diligence possible, je trouvai toute la Cour dans la consternation. La Reine accablée de douleur de n'avoir point de nouvelles de la Princesse, étoit tombée dangereusement malade, & chacun envisageoit sa perte avec une extrême douleur lorsque j'arrivai au Palais ; comme j'y étois connu, il ne me fut pas difficile de me faire introduire dans son appartement, surtout lorsque je fis savoir que j'apportois des Lettres de la Princesse : je fus donc conduit à la Reine, je lui remis mes dépêches, & elle n'eut pas plutôt été informée des différens événemens arrivés à Kasgar, que faisant éclater à mes yeux la joie la plus vive, elle en instruisit toute sa Cour : mais comme elle étoit extrêmement foible, & qu'elle ne pouvoit sitôt sortir de son lit, elle me chargea d'une Lettre fort tendre pour la Princesse, & par cette même Lettre, elle l'au-

toriſoit à épouſer le Prince Zem-Alzaman. L'on peut croire que je ne perdis point de temps à retourner à Kaſgar, & que mon arrivée y cauſa beaucoup de ſatisfaction au Prince. Mais Zendehroud n'eut pas plutôt appris la maladie de la Sultane ſa mere, qu'allarmée de la ſavoir dans cet état, elle n'eut point de repos qu'elle ne ſe mît en chemin pour ſe rendre auprès d'elle. A peine Zem-Alzaman commençoit-il à marcher dans ſon appartement, lorſqu'il apprit cette réſolution : je vais donc vous perdre encore, belle Princeſſe, lui dit-il tendrement ? Seigneur répondit Zendehroud, la nature doit reprendre ſes droits. La maladie de la Reine que j'ai occaſionné par ma fuite, m'appelle indiſpenſablement à Samarcand ; je vous quitte avec un extrême regret, mais ce ne ſera qu'avec la qualité de votre épouſe ; Al-Alma non-ſeulement me le permet, mais elle me l'ordonne, & jamais je ne lui

obéirai si volontiers. Faites tout préparer pour cette cérémonie, je vous donne ma main dans une heure, mais je pars le moment d'après pour me rendre à Samarcand, & je reviendrai si-tôt que la bienséance pourra me le permettre,

Quelqu'affligé que Zem-Alzaman fût du départ de la Princesse, il exécuta ses volontés sur le champ; & ayant fait partir différens Couriers pour donner ordre sur la route qu'on lui fournît toutes les choses nécessaires pour le voyage, & qu'elle y fût traitée selon sa nouvelle qualité, ils s'épousèrent dans l'appartement du Prince; & après l'avoir tendrement embrassé, elle prit congé de lui, & partit avec douze Cavaliers seulement, dont je fus du nombre. Il ne nous arriva aucun accident en chemin, & nous trouvâmes qu'Al-Alma étoit encore malade; mais la vûe de la Princesse de Kasgar ayant achevé de lui rendre la santé, elle crut après

trois ſemaines de ſéjour à Samarcand devoir la renvoyer à ſon Epoux avec la décence convenable à ſa dignité, & par-là, ſatisfaire l'impatience de rejoindre ſon Epoux que la pudeur de Zendehroud l'empêchoit de lui témoigner. Pour cet effet elle lui donna une eſcorte de trois cens hommes commandés par un de ſes Viſirs, & l'ayant embraſſée avec une extrême tendreſſe, elle ne put la voir partir ſans répandre beaucoup de larmes.

Quelqu'empreſſement que la Princeſſe eût de ſe rendre auprès de Zem-Alzaman ſuivant les ordres de la Reine, nous ne marchions qu'à petites journées, & nous n'étions plus qu'à huit lieues des Frontieres du Turqueſtan, lorſque campant une nuit dans une plaine aſſez aride, nous fûmes tout d'un coup enveloppés par p. * de huit cens Arabes, qui avoient à leur tête un Chef appellé Agem (*a*). Cet homme d'une figure effroya-

(*a*) *Agem* ſignifie Ruſtique.

ble, & qui, de la plus baſſe condition s'étoit par ſa bravoure & par ſa férocité élevé juſqu'à ce poſte, faiſoit trembler tous les Princes, ſur les Terres deſquels il entroit, & ce, avec d'autant plus de raiſon, que ſes Soldats avoient coutume de combattre juſqu'au dernier ſoupir ſans jamais reculer, à moins qu'Agem ne le leur commandât. Voilà les gens par leſquels nous fûmes attaqués pendant que nous jouiſſions d'un ſommeil tranquille, & que nous étions tous dans une ſécurité parfaite. La Princeſſe de Kaſgar qui étoit avec ſes femmes dans ſa tente placée au milieu de ſon camp, n'entendit pas plutôt l'allarme, que prenant un habit d'homme qu'elle avoit toujours par précaution dans ſa garde-robe, elle monta à cheval, & encourageant les ſiens à ſe défendre, elle fit des prodiges de valeur, dont je fus témoin, la nuit étant aſſez claire pour cela; mais voyant qu'elle alloit être accablée par le nombre, elle prit

le parti de ſe ſauver, & profitant de la vigueur de ſon cheval, elle s'éloigna du camp à toutes jambes ſans que je puſſe la ſuivre, le chemin m'ayant été coupé par quatre Arabes, contre leſquels j'eus toutes les peines du monde à défendre ma vie. Le Soldat Arabe ne trouvant plus de réſiſtance dans toute notre eſcorte qui avoit été maſſacrée, ou qui avoit évité ſa fureur par la fuite, ainſi que j'avois fait, ne s'attacha plus qu'au pillage ; ce n'étoit pas ce qu'Agem cherchoit dans cette occaſion, il avoit ouï parler de la beauté de Zendehroud, & apprenant par ſes Coureurs qu'elle alloit rejoindre ſon Epoux, il ne s'étoit mis en campagne que pour la lui enlever & la faire la Sultane favorite de ſon Serail ambulant. Pour cet effet il avoit donné ordre que l'on entourât la tente de la Princeſſe, & qu'on la reſpectât non-ſeulement, mais même que l'on eût tous les égards poſſibles pour les perſonnes qui s'y trouveroient être de ſon ſexe.

On avoit fidelement exécuté ſes ordres, mais on s'y étoit pris trop tard, puiſque Zendehroud étoit échappée à ſa brutalité. Pour moi je reſſentois une extrême douleur de n'avoir pû ſuivre la Princeſſe ; & comme je croyois que s'il lui étoit poſſible, elle prendroit la route du Turqueſtan, je tournai mes pas en toute diligence de ce côté, & ayant averti le plus prochain Gouverneur de l'accident arrivé à notre eſcorte, il mit promptement quatre mille Cavaliers en marche pour aller attaquer Agem, & tirer la Princeſſe de ſes mains, ſi elle avoit eu le malheur d'y tomber.

Je me joignis à ces Troupes pour le conduire vers le lieu de notre combat, mais quand nous y arrivâmes, les Arabes en étoient déjà partis, & nous n'y trouvâmes que des morts ou des mourans preſque nuds, & qui ne pûrent même nous dire de quel côté ces voleurs avoient tourné leurs pas ; tout ce que nous apprîmes de

plus douloureux pour le Prince de Kaſgar, c'eſt qu'un des nôtres nous dit que le bruit couroit que la Princeſſe étoit tombée au pouvoir de l'infâme Agem. Je compris en ce moment toute la douleur que reſſentiroit mon Maître à une nouvelle auſſi cruelle; & ſans vouloir en être le porteur, je ne ſongeai qu'à le venger s'il étoit poſſible: pour cet effet ayant envoyé des Coureurs de toutes parts, nous apprîmes que les Arabes avoient pris le chemin de la Plaine de Fargana, (a) nous les ſuivîmes avec une extrême diligence; les ayant joints nous les entourâmes, & après un combat des plus opiniâtres, nous les taillâmes tous en pieces.

Notre Chef avoit ſur-tout recommandé qu'on tâchât de prendre Agem en vie s'il étoit poſſible, c'étoit à quoi on s'étoit attaché, mais nous ne pû-

(a) Ville du Mavaralnahar, proche des Frontieres du Royaume de Kaſgar.

mes exécuter ſes ordres; & ce Monſtre qui ſe voyoit preſſé de toutes parts, ayant trouvé le moyen de regagner ſa Tente, en reſſortit un moment après, tenant en main une tête de femme défigurée par pluſieurs coups de ſabre, & la jettant à nos pieds: voilà ce que vous cherchez, nous cria-t-il, portez à votre Maître la tête de Zendehroud, & dites-lui qu'Agem n'eſt pas né pour mourir ſon eſclave. A ces mots ce ſcélérat ſe laiſſa tomber ſur la pointe de ſon épée, qui lui ſortant par le dos, lui fit vomir ſon ame impure avec ſon ſang.

XL. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Zem-Alzaman, Prince de Kaſgar, & de Zendehroud, Princeſſe de Samarcand.

NOus fîmes un grand cri à un événement auſſi triſte; & entrant avec précipitation dans la tente de ce Bar-

bare, nous la trouvâmes ruiſſelante du ſang de ſix femmes, à qui il avoit fendu la tête à coups de ſabre, afin qu'elles ne tombaſſent pas entre nos mains; parmi ces femmes je reconnus avec une douleur ſans pareille le corps de Zendehroud, dont l'habit étoit remarquable par les pierreries que j'avois vuës pluſieurs fois ſur elle, & je crus retrouver dans cette tête défigurée tous les traits de cette adorable Princeſſe. Quand j'aurois pû douter de ce que je voyois, j'aurois été bientôt confirmé dans cette vérité, par les diſcours d'une des femmes d'Agem: cette malheureuſe n'étoit pas encore morte, & avant que de rendre les derniers ſoupirs, elle nous apprit que la Princeſſe de Kaſgar, dont nous voyions le corps ſanglant, étoit prête d'eſſuyer les dernieres violences de la part de ce monſtre, lorſque nous avions enveloppé ſes Troupes; que dans la fureur qui l'aveugloit, & voyant qu'il ne pouvoit nous échap-

per, il avoit mis toutes ſes femmes dans l'état où je les voyois, & qu'après avoir porté pluſieurs coups de ſabre à Zendehroud, il lui avoit coupé la tête.

Je fis faire en cet endroit un cercueil pour mettre le corps de la Princeſſe, & l'ayant fait conduire à Chojandah, (*a*) je lui fis rendre les derniers devoirs avec le plus de magnificence qu'il me fut poſſible. Cette triſte cérémonie achevée, je pris le chemin de Kaſgar, & je n'avois pas fait quatre lieues, lorſque j'aperçus un gros de Cavalerie, à la tête duquel je diſtinguai Zem-Alzaman; j'allai à lui, je me jettai en bas de mon cheval, & voulant ouvrir la bouche pour lui apprendre le cruel événement de la Princeſſe, je fus ſi ſaiſi que je n'eus jamais la force de parler; le Prince allarmé de la profonde triſteſſe

(*a*) *Chojandah*, Ville du Mavaralnahar au pied des Montagnes qui en entourent une partie.

qu'il voyoit sur mon visage, & encore plus de mon silence, m'ordonna de lui en expliquer la cause, & n'eût pas plutôt été instruit de son malheur, qu'il seroit tombé en bas de son cheval, s'il n'avoit été soutenu par deux de ses Officiers qui étoient à ses côtés; il fut plus d'une heure sans connoissance, & ensuite étant revenu à lui, il fit des plaintes si touchantes, qu'il arracha des larmes de tous ceux qui l'accompagnoient. A cette douleur succéda une fureur si terrible, qu'il se seroit mille fois donné la mort, si on ne lui avoit ôté ses armes. J'ai donc perdu pour jamais ma chere Zendehroud, s'écria-t-il, & je la perds par la rage d'un barbare, dont je ne puis me venger, puisqu'il n'existe plus: O Ciel! que vous ai-je fait, pour m'accabler ainsi de votre courroux? sans cesse en butte à vos coups, je les ai reçus sans murmurer, dans l'espérance de fléchir un jour votre rigueur; je comptois enfin en

être venu à bout, puiſque la Princeſſe de Samarcand avoit reconnu mon innocence, & je touchois à l'heureux moment où j'allois poſſéder cette incomparable Princeſſe, lorſqu'elle m'eſt ravie par l'aventure la plus cruelle. O ſouverain Prophête! quelque réſignation que nous devions avoir pour les volontés du Ciel, je ne puis m'empêcher de murmurer contre ſes decrets; ils me terraſſent. Zendehroud eſt morte! continua-t-il, fondant en larmes, elle n'eſt plus rien! Cruel Agem! monſtre exécrable, que t'avoit fait cette adorable Princeſſe, pour la traiter avec tant d'inhumanité? Ah! je ne veux point lui ſurvivre. Enſuite ayant ordonné que l'on continuât de ſuivre le chemin de Chojandah, nous y arrivâmes après deux heures de marche. Ce fut-là où ſon affliction prit de nouvelles forces; il penſa mourir en voyant la robbe enſanglantée de ſon épouſe, qu'il voulut abſolument qu'on lui apportât,

portât, & verſant ſur elle un ruiſſeau de larmes, il ordonna que l'on dreſſât un tombeau ſuperbe à cette incomparable Princeſſe; & ayant dès le jour même renvoyé toute ſa ſuite, il ne choiſit que moi pour l'accompagner dans les voyages qu'il entreprit pour étourdir ſa douleur. Après avoir, pour ainſi dire, erré pendant un temps aſſez conſidérable, nous arrivâmes proche de Candahar. Il y avoit à un quart de lieue de cette Ville une petite Moſquée, & un Cimetiere à côté; il commençoit à ſe faire tard, & le Prince ſentant renouveller ſa douleur à la vue de pluſieurs tombeaux, réſolut d'y paſſer la nuit; comme je n'oſois m'oppoſer à ſa réréſolution, je cherchai à mettre nos chevaux en quelqu'endroit où ils puſſent paître, & ayant apperçu à un jet de pierre une petite maiſon qui me parut être celle de l'Iman de la Moſquée, j'y allai ſans héſiter; je ne me trompois pas, c'étoit effectivement la

demeure de l'Iman, il étoit allé à Candahar pour quelque affaire; & ayant prié un bon vieillard qui demeuroit avec lui, de souffrir que nos chevaux entrassent dans sa cour, non-seulement il voulut bien le permettre, mais encore il leur donna de l'orge sans vouloir recevoir aucun argent pour cette nourriture. Après quoi lui ayant dit que j'étois obligé d'aller retrouver mon maître qui vouloit rester pendant la nuit entiere dans le Cimetiere, je sortis de la maison, & fus rejoindre le Prince, que je trouvai dans une situation qui m'effraya. Il étoit comme hors de lui-même : Roud-Bari, me dit-il, si j'étois capable de m'épouvanter, ce que je viens de voir m'auroit donné de la crainte : pendant que tu étois allé chercher à placer nos chevaux, j'ai vu sortir de ce tombeau un vieillard vénérable : Tu pleures la Princesse de Samarcand, m'a-t-il dit, & tu demandes tous les jours au Prophète

qu'il finiſſe les douleurs qui t'accablent; tes prieres ſont exaucées; vas à Cambaye, c'eſt dans cette Ville qu'elles finiront, & tu ſeras rejoint bientôt après avec Zendehroud. En même-temps le vieillard a diſparu, & a laiſſé après lui les traces d'une lumiere très-brillante. Je n'ai pu d'abord me défendre des premiers mouvemens que m'a cauſé cette viſion; mais faiſant enſuite réflexion que la Ville de Cambaye eſt le terme où doivent finir toutes mes afflictions, par une mort que je deſire avec ardeur, je ne puis m'empêcher de reſſentir toute la joie poſſible de cet événement. Portons donc nos pas vers le Guzarate, a continué le Prince, & quand cette prédiction ſera accomplie, retourne à Kaſgar l'apprendre à Fraydoun. Je fus ſi étonné & ſi affligé, pourſuivit Roud-Bari de ces diſcours, que n'ayant pu retenir mes larmes: Ah! mon ami, me dit-il, ſi tu m'aimes, ne pleure pas le deſtin

qui m'attend à Cambaye, puiſqu'il doit mettre fin à des douleurs mille fois plus cruelles que la mort même. Le Prince repoſa peu cette nuit, pour moi je ne dormois preſque pas, & ſitôt que le jour eut commencé à paroître, nous remontâmes à cheval, & après avoir traverſé les Royaumes de Hajacan, de Buckar, de Tata & de Soret, nous entrâmes dans celui de Guzarate, & arrivâmes à Cambaye : nous y allâmes loger dans le Karavenſerail, nous en avons été tranſportés dans ces lieux, ſans ſavoir par quel pouvoir cela a pû ſe faire ; & loin que le Prince mon maître y trouve le ſoulagement qu'il y eſpéroit, il me paroit que ce Palais délicieux augmente ſes chagrins, puiſqu'il n'a pas lieu de croire qu'il puiſſe être ſon tombeau.

Pendant tout le récit de Roud-Bari, Zem-Alzaman avoit été plongé dans une ſi noire mélancolie, qu'il excitoit une extrême pitié dans

le cœur des Sultanes : & l'Iman Cothrob voyant qu'elles étoient prêtes à répandre des larmes, il adreſſa ainſi la parole au Prince de Kaſgar : Seigneur, lui dit-il, vous avez aſſez long-temps éprouvé toutes les amertumes de la vie la plus infortunée, le Prophête vous tiendra la parole qu'il vous a fait donner de les faire ceſſer, & ce jour ne ſe paſſera pas ſans que vous ſentiez les effets de ſa prédiction.

A peine l'Iman avoit fini ſes diſcours ; que deux Eſclaves ayant relevé les portieres qui étoient au ſallon, l'on vit paroître un jeune homme d'environ vingt ans, d'une figure charmante. Comme il ſortoit du profond ſommeil qu'on lui avoit procuré, on le ſoutenoit encore ſous le bras ; il ne put s'empêcher d'abord de regarder avec étonnement, & même avec admiration le Palais ſuperbe dans lequel il étoit, & le profond ſilence que l'on y gardoit ayant aug-

menté ſon reſpect, il ne le rompit qu'avec une eſpece de crainte : Eſt-ce dans ces lieux enchantés, dit-il, d'une voix des plus touchantes, que je dois trouver la fin de mes peines ? Eſt-ce dans ce ſéjour magnifique que je pourrai rencontrer tout ce que j'aime ? Grand Prophête ! continua-t-il, ne racourciſſez pas davantage votre bras ſur une perſonne qui reconnoit amérement ſes fautes, pardonnez-moi des fureurs que je n'ai que trop expiées par les maux que j'ai ſoufferts, & rendez-moi enfin la tranquillité & la paix dont mon cœur a ſi grand beſoin, ou privez-moi d'une vie qui m'eſt tout-à-fait à charge.

Le jeune homme n'avoit pas achevé cette priere à Mahomet, que le Prince de Kaſgar frappé du ſon de ſa voix, & ayant jetté les yeux ſur ſa perſonne, ſe laiſſa tomber entre les bras de Roud-Bari : Ah mon cher ami, lui dit-il, voilà l'accompliſſement de la viſion que j'eus à Candahar, je me meurs !

Si toute l'assemblée fut étonnée d'un événement si peu attendu, elle le fut encore bien davantage en voyant ce jeune homme quitter les Esclaves qui le soutenoient, se jetter au col de Zem-Alzaman, & l'embrasser avec une extrême tendresse : Mon cher Prince, lui dit-il, en fondant en larmes, je vous retrouve donc enfin ?

XLI. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman, Prince de Kasgar, & de Zendehroud, Princesse de Samarcand.

DES caresses aussi vives, & une voix qui alloit jusqu'au cœur, firent bientôt revenir le Prince de Kasgar de l'état où il étoit; il resta d'abord immobile, il regardoit ce qui se passoit comme l'effet d'un songe; mais après quelque temps, ayant entierement repris l'usage de ses sens : Oh

Ciel ! s'écria-t-il, eſt-il poſſible que ce ſoit la Princeſſe de Samarcand que je tiens entre mes bras ? eſt-ce Zendehroud ? eſt-ce ma chere épouſe que j'embraſſe ? Grand Prophête ! ſi tout ceci n'eſt qu'un rêve, fais que je ne me réveille jamais, & laiſſe-moi goûter avec cette adorable Princeſſe des plaiſirs que j'oſe dire devoir être au-deſſus de ceux que tu nous promets avec tes Houris. Mon cher Seigneur, dit Zendehroud en verſant un torrent de larmes, ce n'eſt point une illuſion ; lorſque le perfide Agem ſurprit mon eſcorte, je me traveſtis promptement en homme pour avoir le moyen de me ſauver, j'ordonnai à une Georgienne qui étoit de ma taille, & que j'avois auprès de moi, de prendre mes habits, & de faire croire qu'elle étoit la Princeſſe de Samarcand ; apparemment que quelqu'accident arrivé à cette malheureuſe perſonne, vous aura perſuadé ou de ma captivité, ou de ma mort. Ah, s'écria

Zem-Alzaman! vos préjugés ne ſont que trop vrais, cette infortunée Georgienne eſt tombée au pouvoir du brutal Agem, & ayant trouvé en elle toute la réſiſtance imaginable à ſes infâmes deſirs, il a maſſacré cette pauvre fille qu'il prenoit pour vous, lui a coupé la tête, & s'eſt enſuite donné la mort qu'il ne pouvoit éviter de trouver dans les tourmens les plus horribles s'il fut tombé vif entre les mains des Soldats que Roud-Bari amenoit à votre ſecours. Trompé par les apparences les plus vrais ſemblables, ce fidele confident de mes peines vous a cru la victime des fureurs d'Agem; vos habits, votre taille & la tête défigurée de la Georgienne, lui ont fait croire que vous aviez été arrêtée par ſes Soldats, qu'on vous avoit conduit à ce ſcélérat, qu'il vous avoit obligé de reprendre les ornemens de votre ſexe, & que dans la fureur de ne pouvoir échapper à ma vengeance, il vous avoit ſacrifiée avec ſes autres

femmes à ſa brutale jalouſie: il eſt inutile, belle Princeſſe, de vous faire le récit de la cruelle ſituation où je me ſuis trouvé en apprenant cette nouvelle: depuis ce moment, livré à la plus amere douleur, j'ai cherché à abréger une vie qui m'étoit devenue inſupportable, & j'étois prêt à ſuccomber à la violence de mes maux, lorſque j'appris à Candahar, dans une eſpece de viſion, que je devois vous rejoindre à Cambaye. Je n'avois garde de donner une interprétation auſſi favorable à cet oracle; j'étois perſuadé que c'étoit dans cette Ville, que par quelque événement qui me conduiroit à la mort, je trouverois la fin de mes peines, & que c'étoit de cette maniere que je ſerois réuni à ma chere Zendehroud. Oublions tous ces maux, mon cher Epoux, reprit tendrement la Princeſſe; puiſque le grand Prophête nous rejoint en ces lieux d'une maniere ſi ſinguliere, c'eſt une marque viſible que ſa protection ſera du-

rable. Je n'ai pu vous donner plutôt de mes nouvelles ; seule, errante, & fuyant l'exécrable Agem, dont je connoissois les mœurs infâmes, j'avois une telle crainte de le rencontrer, qu'après avoir donné la mort à quelques-uns de ses Arabes, qui s'opposoient à mon passage, j'ai profité de la vîtesse de mon cheval, & fuyant à toutes jambes, je n'ai point été tranquille que je ne me sois vue hors de danger de tomber entre ses mains.

J'étois enfin arrivée près d'Adercand (*a*), & j'avois intention en y entrant de me faire connoître au Gouverneur, & de lui demander une escorte pour rentrer dans le Turquestan & vous aller rejoindre à Kasgar, lorsque près de la porte d'Adercand, je rencontrai le même Calender, que vous devez savoir que j'avois consulté à Samar-

(*a*) Ville du Mavaralnahar, du côté de Thibet.

cand. Je crus qu'il ne me reconnoîtroit pas ſous ce déguiſement; mais m'ayant abordée: Madame, me dit-il, vous avez éprouvé l'effet de mes prédictions, & tous les chagrins auxquels une trop bouillante colere vous a expoſée; remerciez le Prophête de vous avoir ſauvé l'honneur & la vie, & rendez-vous à Cambaye ſi vous voulez voir bien-tôt finir tous vos malheurs.

Je m'étois trop mal trouvée de n'avoir pas ſuivi à Samarcand les conſeils de ce bon Vieillard, pour tomber une ſeconde fois dans la même faute: je pris donc la route de Cambaye, & je ſuis arrivée cet après-midi au Karavenſerail de cette Ville: celui qui en a l'inſpection m'y a reçue de la maniere du monde la plus honnête. Il eſt venu dans ma chambre me voir ſouper, enſuite comme j'ai ſenti que j'avois beſoin de repos, je me ſuis livrée au ſommeil; depuis ce moment je ne ſais ce que je ſuis devenue, ni

par quel enchantement je me trouve transportée dans des lieux si magnifiques ; mais il m'importe peu de quelle maniere cela peut s'être fait. Puisque l'oracle du Calender est accompli, & que j'ai retrouvé le Prince mon Epoux, je n'en demande pas davantage.

Les Sultanes furent très-attendries du dénouement de ces aventures, & le Prince & Zendehroud les ayant remerciées dans les termes les plus reconnoissans de l'intérêt qu'elles avoient paru y prendre, cette soirée se passa dans une extrême satisfaction.

Tous les Princes & Princesses transportés dans le Sérail, y jouissoient des plaisirs les plus purs, à l'exception du Sultan d'Ormuz. Ce Monarque flatté par les promesses de Cothrob, en attendoit l'effet avec une extrême impatience, & ne pouvoit s'empêcher de témoigner à Cothebedin l'agitation où il étoit. Que ma situation est différente de la vôtre, mon cher ami, lui disoit-il ! vous possédez tranquillement tout

ce que vous aimez, & moi j'entrevois tous les jours ce que j'adore ſans oſer l'aſſurer de mon amour que par mes regards; l'on me fait croire, il eſt vrai, que cette divine perſonne répond à ma tendreſſe, mais ſi le moment heureux auquel on me promet que je ſerai bientôt ſon Epoux, eſt différé encore long-temps, je ſens bien que je ſuccomberai bientôt à la violence de mes maux. Seigneur, reprit le Prince de Viſapour, nous avons aſſez éprouvé la protection du ſage Cothrob, pour que vous deviez être perſuadé qu'il ne vous a rien promis qui ne doive vous arriver; n'altérez donc point le plaiſir que vous devez reſſentir à l'attente d'un bonheur ſi prochain, par des inquiétudes mal fondées, & réſignez-vous aux ordres de la Providence, qui juſqu'à ce moment ne vous a point manqué.

Les diſcours de Cothbedin ayant un peu remis Cazan-Can, il paſſa la nuit avec aſſez de tranquillité, &

l'heure de se rendre dans le Sallon étant venue, il s'y trouva avec toute la compagnie ordinaire. A peines les Sultanes eurent-elles pris leurs places, que les portieres ayant été relevées, on apperçut sur le Sofa un homme d'environ trente ans, dont la physionomie étoit fort avantageuse; l'on voyoit sur son visage un air de tristesse qui se dissipa peu à peu par l'étonnement qu'il témoigna d'être dans un lieu qui lui étoit inconnu, & dont rien n'égaloit la magnificence. Quand il eut repris tout-à-fait l'usage de ses sens: Mesdames, dit-il aux Sultanes, pardonnez ma curiosité; arrivé d'hier fort tard à Cambaye, j'y logeai dans le Karavenserail; mon intention étoit de faire aujourd'hui dans le Port & dans la Ville des perquisitions qui m'intéressent d'autant plus, que séparé depuis quelques jours par un accident cruel, d'une personne qui m'est infiniment chere, je ne puis vivre un moment tranquil-

le; & que chaque instant que je perds dans sa recherche, augmente mon désespoir; daignez donc m'apprendre si je veille; & par quel hazard surprenant je me trouve dans ces lieux enchantés; ou si vous êtes de ces fantômes gracieux, qui pendant la nuit se présentent à l'imagination des hommes: en ce cas instruisez-moi, de grace, si ma chere Margeon (*a*) est encore en vie, & dans quels lieux je pourrai la retrouver? Les Sultanes s'étant mises à rire de l'idée de cet homme, Cothrob lui parla ainsi. La personne dont tu es en peine, souffre autant que toi de votre séparation; elle parcourt les Ports de ces mers pour apprendre de tes nouvelles, mais c'est dans ces lieux que vous vous reverrez bientôt. Tu dois concevoir par ce que je te dis, que ceci n'est pas l'effet d'un songe, & que les personnes que tu y vois sont de cette belle espece

(*a*) C'est-à-dire, Globe de Lumiere.

de génies créés pour faire plaisir aux malheureux : comme tu parois être de ce nombre, ne differe pas à nous raconter les événemens de ta vie ; quoique nous ne les ignorions pas, nous voulons toujours les apprendre de la bouche même des personnes intéressées ; & suivant la sincérité qu'elles emploient dans leurs récits, nous nous trouvons disposés plus ou moins à leur rendre service.

Puissant Génie, reprit cet homme, les flatteuses espérances que vous venez de me donner m'engageroient à n'avoir pour vous aucune réserve, quand bien même quelque puissant motif m'obligeroit à vouloir vous cacher une partie de mes aventures : je vais donc vous en faire le récit dans la plus exacte vérité.

AVENTURES
de Katifé & de Margeon.

L'ON m'appelle Katifé: mon pere qui eſt mort il y a douze ans, étoit Officier du Roi d'Aden (*a*); de cinq enfans que nous étions, trois de mes freres moururent; une ſœur unique que j'avois, fut enlevée avec ſa nourrice à l'âge de quatre ans, & je reſtai ſeul la conſolation de ma mere, dont la ſageſſe, la vertu & le bon eſprit contribuerent beaucoup à me former le cœur. A vingt ans je pris le parti des armes, & je puis dire ſans trop me flatter, que j'acquis quelque réputation dans les dernieres guerres que notre Monarque eut à ſoutenir contre quelques-uns de ſes ennemis.

Nous avions pour voiſine une jeune

(*a*) *Aden*, Ville ſituée ſur l'entrée de la Mer Rouge.

veuve très-jolie, à ce que j'entendois dire tous les jours à ma mere qui avoit avec elle quelques liaiſons, & ces récits m'ayant rendu très-amoureux de cette charmante perſonne ſur la ſeule réputation de ſa beauté, je cherchai tous les moyens imaginables de m'introduire chez elle; mais comme elle étoit extrêmement fiere & d'un très-difficile accès, mes tentatives ne réuſſirent pas, & je commençois à déſeſpérer de pouvoir jamais parvenir à voir cette beauté ſi farouche, lorſqu'il s'en préſenta une occaſion que je ne laiſſai pas échapper.

XLII. SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

JE paſſois un jour devant un grand Cimetiere qui étoit hors des portes d'Aden, lorſque je rencontrai un de mes camarades de jeuneſſe, appellé

Masch-Moun (a). Comme il y avoit long-temps que nous ne nous étions vûs, nous nous embrassâmes avec beaucoup de cordialité, & je voulois lier avec lui une conversation qui m'instruisît de sa situation présente, lorsqu'il se couvrit le visage avec le bas de sa robe, & me prenant par la main: passons vîte, me dit-il en riant, j'ai des raisons essentielles d'en agir ainsi. Surpris de cette action, je le suivis, & nous n'eûmes pas fait deux cents pas, que rabattant sa robbe: vous me demandiez tout-à-l'heure, continua-t-il, de quelle profession j'étois, ne le connoissez-vous pas bien à présent ? nullement lui dis-je. Je suis Médecin, poursuivit-il, & si vous m'avez vû il n'y a qu'un moment me cacher le visage, en passant devant ce lieu de mauvais augure, c'est que comme il y a ici beaucoup de morts de ma façon, je crains toujours que quelqu'un

(a) C'est-à-dire, Trésor odoriférant.

d'eux ne me prenne au collet pour se venger de mon ignorance; c'est la raison pour laquelle j'évite souvent de prendre ce chemin, ou quand je suis obligé d'y passer, j'en agis ainsi que vous m'avez vû faire, afin de n'être pas reconnu de ces Messieurs.

Je ne pus m'empêcher de rire de la plaisanterie du Médecin, & ayant renouvellé connoissance avec lui, je l'engageai à venir dîner avec moi: nous allâmes chez une bonne femme âgée, qui nous donnoit quelquefois à manger fort proprement; là après avoir fort bien dîné, & nous être rappellé pendant le repas les plaisirs de notre jeunesse, nous parlâmes des belles personnes d'Aden, & en lui nommant plusieurs filles ou veuves, dont la réputation faisoit du bruit, je ne manquai pas de parler de Margeon, & de lui vanter beaucoup tous les charmes dont on la disoit pourvûe. A qui dites-vous cela, reprit Masch-Moun? & qui la connoît mieux que moi? Je suis son Mé-

decin, & de plus ſon beau-frere, il y a ſix mois que j'ai épouſé une de ſes ſœurs qui demeuroit avec elle, & qui ne lui cede gueres en beauté; elle s'appelle Darana, & je puis dire qu'en poſſédant le cœur de cette femme adorable, & qui me donne les marques les plus ſenſibles d'une véritable tendreſſe, je ſuis le plus heureux de tous les hommes.

Je fus tranſporté de joie à cette nouvelle: ah! mon cher ami, lui dis-je en l'embraſſant, eſt-il vrai que cette jeune veuve ſoit auſſi charmante qu'on le dit. Oui certainement, reprit Maſch-Moun, il ne ſe peut rien voir de plus parfait; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que quoique Margeon ſoit veuve, ſon mari qui n'a vécu que trois mois après ſon mariage, n'a pas pendant ce temps uſé avec elle de ſes droits, par rapport à une maladie qu'elle avoit, & qu'elle a encore, quoique j'aie employé tous les remedes imaginables pour la guérir, & que j'aie

consulté à son sujet les plus vieux & les plus habiles Médecins d'Aden.

Et quel est ce mal si opiniâtre demandai-je, à mon ami? C'est me dit-il un ulcere des plus malins au bras droit. Un ulcere, m'écriai-je, transporté de joie, un ulcere? Ah! mon cher Masc-Moun, je l'en guérirai radicalement; mais il faut que je voie son mal. Vous seriez bien habile, reprit le Médecin, si vous saviez faire une aussi belle cure: Mehemed Ben-Zekeria (*a*) quand il seroit encore en

(*a*) Mehemed, fils de Zekeria, est le fameux Médecin Arabe connu sous le nom de Razis qui n'est pas son propre nom, mais le nom appellatif de la Ville de Reï, dans le Royaume de Perse d'où il étoit; & ce suivant les regles de la Grammaire Arabe, de même que de Paris on fait Parisien, ainsi Rasis n'étoit pas Arabe, mais Persan, & s'il doit être appellé Médecin Arabe, c'est parce qu'il a écrit en Arabe, & qu'il a pratiqué & enseigné la Médecine des Arabes. On raconte de lui un trait assez singulier; un jour qu'il étoit accompagné de plusieurs de ses Disciples, il

vie ne parleroit pas si hardiment que vous, & malgré toute sa capacité, il craindroit de n'en pas venir à son honneur, dans une pareille entreprise. Sans me mettre en parallele avec ce grand homme, puisque je ne sais pas les premiers élémens de la Médecine,

---

rencontra un fou, qui après l'avoir regardé fixement, se prit à rire de toutes ses forces : Razis en rentrant chez lui; fit d'abord préparer une Médecine avec de l'Epithim qui croît sur le Thim par filamens, & dont les Médecins se servent encore aujourd'hui pour purger la bile, & avala cette portion. Ses Ecoliers surpris de ce qu'il prenoit ce remede dans un temps où il paroissoit n'en avoir pas besoin: Cela vous étonne, leur dit-il, j'ai obligation à ce fou que je viens de trouver en mon chemin de ce que je viens de faire: il a ri beaucoup en me voyant, il ne l'auroit pas fait, s'il n'avoit apperçu en moi quelque chose de la bile noire qui m'accable ; chaque oiseau vole avec les oiseaux de son espece. Cette particularité de la vie de Razis est tirée de l'instruction en Persan: d'*Emir onzor el maali kihiaous*, Roi du Mazanderan, pour son fils *Ghilan schak*, sous le titre de *Kabous Nameh*.

je

je vous assure, lui dis-je, que je guérirai Margeon, mais je ne prétends pas le faire gratuitement ; je veux être aimé d'elle ; & de plus, il faut qu'elle m'épouse, c'est le prix que je mets à sa guérison. Oh ! pour ce dernier article, repartit mon ami, je ne sais si vous pourrez en venir à bout : cette belle veuve a une étrange aversion pour le mariage. Je le crois bien, repris-je : suivant ce que je sais de ma mere, elle avoit épousé un homme âgé, laid, infirme, cela ne ragoute pas une jeune personne ; & je jurerois presque qu'elle n'a point été fâchée que l'ulcere ait servi de prétexte, pour ne se pas livrer entre les bras d'un vieillard, pour lequel elle avoit sans doute beaucoup de répugnance ; mais je suis jeune ; la nature m'a favorisé d'une figure qui n'est pas désagréable, & je puis dire que nous autres gens de guerre, nous avons en amour un jargon séducteur, qui ordinairement ne déplaît pas aux belles ; pardessus tout

cela, je me flatte, que les rigueurs de Margeon ne tiendront pas contre mon remede, dont les effets ſont indubitables; & qu'à quelque prix que ce puiſſe être, elle voudra être guérie. Pour vous convaincre, continuai-je, que je ne ſuis pas un Charlatan, & que je ne promets rien que je ne puiſſe effectuer: écoutez ce que je vais vous dire.

XLIII. SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

UN Officier de mes amis a un petit bien à quelques lieues d'ici; il aime la chaſſe, & il a trois chiens des mieux dreſſés. Je paſſai l'année derniere ſix mois avec lui à ſa campagne, & je le vis en y arrivant, fort chagrin de ce que le meilleur de ces trois animaux étoit couvert d'une galle qui s'étoit trouvée rebelle à tous les remedes que l'on avoit pû y employer; l'humeur

étoit devenue si mordicante, qu'elle rongeoit ce misérable jusqu'aux os, & l'ulcere étoit parvenue au point que ne pouvant presque se soutenir, il étoit mourant de langueur. Touché de pitié, je pris un jour ce chien par sa lesse; & je le menai promener dans la campagne; les animaux, me dis-je à moi-même, connoissent presque tous les remedes à leurs maux, celui-ci trouvera peut-être quelqu'herbe qui lui sera salutaire; essayons s'il n'y en auroit pas qui pût aider à sa guérison: je le conduisis dans les prés, sans qu'il touchât à rien, & le hazard m'ayant fait approcher d'une fontaine, qui, en sortant abondamment d'une roche, formoit un assez grand bassin, dont l'eau qui se perdoit ensuite par plusieurs rigoles, arrosoit les prairies voisines, je jugeai à propos d'y faire boire ce chien qui me paroissoit très-altéré. Il entra dans le bassin de la fontaine, & après avoir bû de l'eau à plusieurs reprises, il s'y plongea jus-

qu'au col, & y prit une eſpece de bain pendant plus d'une heure. Je ne fus pas ſurpris de voir que ce pauvre animal dont le ſang devoit être d'une extrême acreté, eût cherché à ſe rafraîchir de cette maniere, mais je le fus des careſſes extraordinaires qu'il me fit après être ſorti de l'eau, de lui trouver alors beaucoup plus de vigueur qu'auparavant, & je fus encore plus étonné le lendemain, de voir qu'il me tiroit par ma robe, & de ce qu'il me montroit, pour ainſi dire, le chemin de la fontaine; je m'y laiſſai conduire il fit la même choſe que la veille, & le répéta pendant près de trois ſemaines, au bout deſquelles il ſe trouva ſi parfaitement guéri, que ſon maître en fut dans un étonnement extrême. Voilà mon remede, mon cher Maſch-Moun; je ſais ſeul la vertu de l'eau de cette fontaine; & quand avec ſon ſecours, j'aurai entiérement guéri la belle Margeon, je déclarerai où elle eſt ſituée, pour lors vous en ferez

votre profit ; mais voici ce que j'exige de vous jusqu'à ce moment : Vantez mon remede, & faites-moi passer pour un célebre Médecin, conduisez-moi chez cette adorable veuve, & laissez-moi le soin du reste.

Quelque peu de foi que Masch-Moun ajoutât à l'efficacité de l'eau que j'estimois tant, il ne voulut pas négliger cette expérience. La chose fut exécutée, ainsi que je l'avois proposé, & après avoir fait beaucoup souhaiter ma présence à sa belle-sœur, il me présenta à elle, comme le seul qui pouvoit adoucir ses maux. Quoique Margeon souffrît extraordinairement, & que cela dût causer beaucoup de changement sur son visage, que j'en fus ébloui, & que je n'avois jamais rien vû de si parfait. J'examinai son bras, qui étoit dans un état déplorable, je raisonnai sur sa maladie, je lui fis espérer une prompte guérison, & après lui avoir fait prendre quelques purgatifs doux, pour mettre

les humeurs en mouvement, je lui fis boire pendant quinze jours, soir & matin, une bouteille d'eau que je lui apportois, & que de temps en temps j'allois moi-même chercher pendant la nuit à cette fontaine. Au bout d'un terme si court, Margeon se trouva si différente de ce qu'elle étoit auparavant, que m'en témoignant la plus vive satisfaction, j'en conçus une joie extrême : votre entiere guérison est prochaine, belle Margeon, lui dis-je, & je ne doute point quand elle sera parfaite, que vous ne changiez bientôt d'état; celui dans lequel vous vous trouvez est trop triste, & vous n'êtes pas faite pour passer ainsi vos plus beaux jours: daignez pour en avoir de plus heureux, agréer les offres d'un cœur qui vous adore, & dans votre Médecin reconnoissez un amant qui fera toujours son principal bonheur d'être aimé de vous.

Margeon à ce discours si peu attendu, fut dans un étonnement in-

compréhenſible ; elle fut quelque temps à obſerver le ſilence, & me regarda avec des yeux ſi irrités, que je tremblai comme un coupable que l'on conduit à la mort. Pénétré de la de la plus vive douleur, je me jettai à ſes pieds ! Madame, lui dis-je, avant que de faire éclater toute votre colere, daignez m'entendre, permettez-moi de juſtifier une audace dont je ne puis me repentir, puiſqu'elle vous a été ſi ſalutaire, je ne ſuis pas Médecin, quoique je poſſede ſeul le ſecret qui peut ſouverainement vous guérir : vous voyez à vos genoux un Cavalier qui a acquis quelqu'honneur dans les armes, & j'ai l'avantage d'être fils d'une de vos meilleures amies, puiſque je dois le jour à Serag votre proche voiſine : inſtruit par elle de vos perfections, je vous ai aimée ſans vous connoître, je vous adore depuis que je vous ai vue, & de quelque rigueur dont vous puiſſiez vous armer contre moi, je vous jure, par la

tête de notre illuſtre Sultan, que je ne ceſſerai jamais de vous aimer avec la ſoumiſſion la plus parfaite ; je ferai tous mes efforts pour vaincre en vous l'averſion mal fondée que vous avez pour tout notre ſexe ; & je me flatte, que lorſque le tendre Katifé vous rend, pour ainſi dire, à la vie, vous n'aurez pas la cruauté de lui donner la mort.

Ces dernieres paroles que je ne prononçai pas ſans répandre des larmes, parurent toucher Margeon, Seigneur, me dit-elle un peu émue, le ſervice que vous m'avez rendu, exige que je vous pardonne la liberté que vous avez priſe de vous introduire chez moi ſous ce déguiſement ; mais en commençant à me procurer quelque ſoulagement, vous me faites connoître combien votre amour eſt mercenaire ; il falloit attendre à me faire cette déclaration, que je fuſſe entierement guérie, & il ſemble que je ne doive eſpérer le rétabliſſement total de ma ſanté, qu'après vous avoir

assuré de ma main ; si ce sont là vos prétentions, & que vous soyiez persuadé de me mettre par-là dans la nécessité de vous épouser, vous vous trompez très-fort ; je resterai dans l'état où je me trouve, plutôt que de vous rien promettre, ma fierté en souffriroit trop ; vous me connoissez mal : je vous dirai pourtant, pour votre consolation, que jusqu'à présent, je n'ai rien aimé, pas même mon défunt mari, si je puis appeller ainsi un homme qui n'a jamais usé avec moi des droits que mes parens, sans consulter mon cœur, lui avoient donnés sur ma personne : je vous parle de bonne foi, comme vous voyez, & je vous avouerai de plus, que si j'avois à m'attacher à quelqu'un, ce seroit peut-être à vous, puisque je ne vois rien dans Katifé qui me déplaise, si ce n'est l'envie qu'il a paru avoir de me contraindre à n'être point ingrate envers lui des services qu'il a commencé à me rendre.

XLIV. SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

JE fus si étonné de la réponse de Margeon, & de sa maniere de penser, que j'en restai quelque temps immobile ; mais ensuite prenant sur le champ mon parti : hé bien, Madame, lui dis-je, je vous prouverai mon désintéressement en vous délivrant entierement d'un mal qui a paru incurable aux plus célebres Médecins d'Aden, & en ne vous en demandant jamais aucune récompense ; il me suffit de vous avoir fait connoître mon amour & un dévouement entier à vos volontés, je me flatte que ma persévérance adoucira enfin vos rigueurs. Cela pourroit bien être, me dit la belle veuve, mais je ne vous promets rien, afin que vous ne puis-

ſiez pas être en droit de rien exiger de moi.

Je continuai de faire boire de l'eau à Margeon; je lui en fis enſuite apporter aſſez tous les jours, pour qu'elle pût s'y baigner, & cette charmante perſonne recouvrant enſuite la ſanté de jour en jour, & l'ulcere ayant entiérement diſparu, je laiſſai à Maſch-Moun tout l'honneur de cette cure.

La joie que Margeon reſſentoit d'une guériſon ſi prompte, après avoir ſouffert les plus cuiſantes douleurs pendant plus de trois ans, brilloit dans ſes yeux qu'elle avoit les plus beaux du monde, & je ne pouvois en ſoutenir les regards ſans être touché de plus en plus. Madame, lui dis-je alors, vous n'avez plus beſoin de mon ſecours; & je ſerai trop payé du ſuccès de mon remede, ſi ma préſence ne vous devient pas importune. Seigneur, me répondit cette aimable perſonne, je vous verrois toujours ſans répugnance (c'eſt le moins que je puiſſe faire pour

un ſi grand bienfait que je tiens de vous), mais comme vos viſites pourroient nuire à ma réputation, je vous crois aſſez prudent pour les ceſſer; vous m'êtes venu voir avec mon beau-frere, vous avez depuis ce temps toujours paſſé chez moi pour un Médecin; aujourd'hui que toute la Ville eſt informée que je ſois guérie, mes eſclaves ſoupçonneroient ma conduite s'ils vous voyoient trop fréquemment dans ma maiſon.... Qu'ils ſont heureux, m'écriai-je, ces eſclaves! Ils vous verront à tous momens, Madame, votre ſeule préſence les ranime; & moi je vais languir loin de vous: que j'envie leur ſort! L'avantage qu'ils ont d'être auprès de moi leur coûte un peu cher, reprit Margeon en riant, & je ne crois pas, Seigneur, que vous vouluſſiez être à leur place: je ne le ſouhaiterois peut-être pas non plus, je pourrois un jour avoir des vues ſur vous..... Ah! Madame, dis-je alors, en interrompant cette belle

perſonne, quelles flatteuſes paroles venez-vous de prononcer ! vous auriez des vues ſur moi ? que je m'eſtimerois heureux, ſi cela pouvoit être ! Non, Madame, il n'eſt rien que je ne faſſe pour mériter ce bonheur. Eh bien continua, Margeon, voyons ſi vous me dites la vérité ; vous ſentez-vous capable de ſoutenir deux épreuves des plus rudes ? elles ſeront longues & difficiles ; ſi vous en venez à bout, je vous promets de vous épouſer. Il n'eſt aucune condition, telle qu'elle puiſſe être, repris-je précipitamment, à laquelle je ne me ſoumette avec vous, pourvû que l'eſpérance de vous plaire me ſoutienne. C'eſt ainſi que l'on m'a appris que parloient tous les amans, me dit alors la charmante Margeon ; ils ne tiennent pas d'autre langage : mais ſont-ils devenus nos maris ? que leurs manieres de penſer & d'agir ſont différentes ! Ce ſont preſque toujours des tyrans qui nous traitent en eſclaves ; & peu contens de n'avoir plus

pour nous ces empreſſemens ſi vantés, & qui devoient durer éternellement, les parjures & les infideles nous accablent ſouvent d'un ſouverain mépris, nous ſacrifient à la premiere paſſion qu'ils reſſentent, & nous retiennent encore dans la plus ſévere captivité. Voilà, Seigneur, ce que j'ai ſû de toutes les jolies femmes d'Aden, & leurs plaintes générales me font connoître le mauvais cœur de tous les hommes: pour moi, élevée avec des ſentimens audeſſus des perſonnes de mon ſexe, & aujourd'hui maîtreſſe abſolue de mon ſort, je ne me livrerai jamais à un homme pour être mon Epoux, que je ne le connoiſſe à fond, & je ne puis le bien connoître, qu'en l'expoſant aux épreuves les plus fortes, & que je ne crois pas, malgré tous vos empreſſemens, devoir vous déclarer. Ah! Madame, m'écriai-je alors, en me jettant à ſes pieds, je vous le répete, expliquez-moi, quelles ſont ces choſes ſi difficiles à exé-

cuter, & je vous jure, à moins qu'elles ne ſoient audeſſus des forces humaines, que je me ſoumets à les entreprendre. Eh bien, me dit alors Margeon, les voici, puiſque vous ſouhaitez abſolument les ſavoir, & peut-être vont-elles en un moment éteindre toute votre paſſion; mais après avoir eu la complaiſance de m'expliquer avec vous, & de vous paroître peut-être ridicule par des ſentimens ſi particuliers, ſoumettez-vous-y, ou renoncez pour toute votre vie à me voir; il eſt encore temps de ne point me preſſer ſur cet article. Ah! Madame, repris-je, après m'avoir laiſſé l'eſpérance de vous toucher par ma ſoumiſſion, pourriez-vous m'ôter la ſatisfaction de vous prouver que je n'ai pas le cœur fait comme les autres hommes? Vous le voulez donc? me dit alors Margeon, voici les conditions que je vous impoſe. Premierement, il faut que vous deveniez mon eſclave dans toutes les formes, c'eſt-

à-dire, que vous vous faſſiez préſenter à moi par un Courtier, qu'il vous vende réellement, qu'il en reçoive le prix, & que vous ceſſiez tellement d'être libre dès ce moment, que je puiſſe même vous revendre, ſi je ne ſuis pas contente de vos ſervices, n'attendez pas, au reſte, que je vous emploie dans l'intérieur de mon appartement; des hommes faits comme vous, n'y doivent jamais entrer; vous ne m'y verrez qu'en préſence de mes femmes eſclaves, & ſous peine de la vie il vous ſera défendu ni de faire connoître qui vous êtes, ni de me dire jamais un ſeul mot qui ait du rapport à vôtre amour: cet eſclavage durera un an entier; la ſeule grace que je veux bien vous faire, c'eſt de ne vous donner aucune commiſſion dans la Ville; mais attendez-vous, dans la maiſon, à être humilié à tous les inſtans du jour, & à être traité avec la derniere hauteur, ſans qu'il vous échappe le moindre murmure:

cette premiere épreuve ne vous effraie-t-elle pas? Non, Madame, repris-je avec précipitation, je l'accepte sans héſiter; je vous verrai quelquefois, mes ſervices tels qu'ils puiſſent être, vous exprimeront ſans ceſſe la vive tendreſſe que je reſſens pour vous, cela me ſuffit.

Margeon parut ſurpriſe de la vivacité de ma réponſe. Ce n'eſt pas encore tout ce que je demande de vous, me dit-elle: cette année expirée à mon ſervice, en cas que je ſois contente de votre docilité, il faut me prouver votre complaiſance & votre ſoumiſſion par quelque choſe de plus difficile; je vous rendrai la liberté, mais je veux dès ce moment que vous perdiez l'uſage de la parole, & que vous deveniez volontairement muet pendant une autre année; il ne vous ſera permis de proférer un ſeul mot à qui que ce ſoit, pas même à moi, quand je vous l'ordonnerois dans le particulier, en quelqu'occaſion, &

ſous quelque prétexte que ce puiſſe être; je vous défends auſſi de rendre compte à perſonne, ni par écrit, ni par aucun geſte, des raiſons que vous aurez de garder un ſilence ſi obſtiné; faites ſur-tout une extrême attention à ces derniers ordres; je mettrai tout en uſage pour vous faire tomber en défaut, ſi j'en puis venir à bout, comptez, que dès ce moment, vous perdrez le fruit de toutes vos peines & de vos ſoumiſſions.

Quoique ce commandement me paroiſſe d'une exécution plus pénible que le premier, je m'obſerverai, Madame, dis-je à Margeon, avec tant de précautions, que j'eſpere ne point encourir votre diſgrace; je reçois donc encore ces conditions avec un extrême plaiſir, quelqu'onéreuſes qu'elles puiſſent être; & je vous prouverai par une obéiſſance ſans bornes, que je mérite toute votre tendreſſe: mais, Madame, que pourra penſer Maſch-Moun de ce ſilence? il vient

souvent chez vous, il me reconnoîtra sans doute sous l'habit d'esclave; mon obstination à ne point parler, lui deviendra suspecte; il s'en expliquera dans Aden, & ces conséquences peuvent nuire à votre réputation qui m'est aussi chere que la vie. Je vous remercie de cette attention, me dit ma belle veuve; j'y pourvoirai; écrivez dans ce moment à Masch-Moun, & découvrez-lui le secret avec lequel vous m'avez guérie, je me charge de lui remettre votre Lettre, & je l'engagerai bien au silence, en lui faisant craindre que la moindre indiscrétion de sa part ne vous force à rendre public un remede qui seul peut faire sa fortune.

J'écrivis au Médecin, & lui marquai simplement le lieu où étoit située cette fontaine si salutaire; & après avoir remis mon billet à Margeon, je l'assurai de la parfaite disposition que j'avois à lui obéir dans ces deux points si essentiels.

La surprise de ma veuve redoubla en voyant que je me soumettois à tout ce qu'elle vouloit exiger de moi. Vous le voulez donc, Seigneur, me dit-elle, & vous n'êtes pas effrayé des obstacles extraordinaires que j'oppose à votre amour. Eh bien, il faut se rendre à votre obstination, je vous donne pourtant encore huit jours pour y penser murement, après quoi je vous attends pour mon esclave; tremblez en vous imaginant tout ce que vous aurez à souffrir de mes caprices pendant deux ans entiers, & faites réflexion qu'un seul instant peut vous ravir le fruit de toutes vos peines. Ma résolution est prise, Madame, repartis-je avec fermeté, mon amour est plus fort que tous les obstacles que vous pourrez y opposer; dès demain je prétends l'exécuter. Suivez donc votre dessein, me dit Margeon, & soyez sûr, si vous m'obéissez exactement dans tout ce que j'exige de vous, d'en obtenir la récompense que

je vous ai promiſe; je craindrai plus de prendre pour Epoux un homme que j'aurai vû auſſi ſoumis à mes volontés, & qui aura ſoutenu des épreuves auſſi pénibles.

XLV. SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

JE quittai Margeon tranſporté de joie, après avoir embraſſé ſes genoux, continua Katifé, & je courus ſur le champ, me renfermer chez moi pour rêver de quelle maniere je pourrois exécuter mes projets. Le lendemain j'allai chez un Marchand d'eſclaves de ma connoiſſance, & lui ayant communiqué mes intentions, il en frémit. Ah! Seigneur, me dit-il, que demandez-vous de moi? ſi notre Sultan ſavoit que j'euſſe vendu un homme libre, que deviendrois-je? & à quoi ne vous allez vous pas expoſer

vous-même? si j'ai assez de foiblesse pour me prêter à vos volontés, n'avez-vous pas tout à craindre des caprices d'une femme? maîtresse absolue de votre liberté, ne peut-elle pas vous réduire pour toujours dans un dur esclavage, en vous revendant à un maître qui vous transportera peut-être hors de ce Royaume? Non, Seigneur, je ne saurois me résoudre à vous obéir dans cette occasion.

En vain le Marchand s'opposa à mes desirs, je le forçai pour sûreté à prendre une reconnoissance par laquelle c'étoit à ma seule solicitation qu'il disposoit de ma personne, & que quelqu'accident qui pût m'en arriver, je ne prétendois pas qu'il en fût inquiété; j'exigeai seulement de lui, que par quelque raison que ce pût être, il ne parlât jamais de cette aventure, & je le menaçai de lui arracher la vie, s'il osoit par ses discours indiscrets commettre la réputation de ma belle veuve. Je me fis ensuite raser

entiérement la barbe, je m'habillai d'une maniere convenable au rôle que j'allois jouer; mon Marchand m'alla annoncer à Margeon, & lui fit entendre qu'informé qu'elle avoit beſoin d'un eſclave, il venoit lui en préſenter un qu'il eſpéroit pouvoir lui convenir.

Mon adorable veuve qui s'étoit imaginée que les réflexions me détourneroient de mon deſſein, fut d'abord ſurpriſe de la propoſition; mais ayant dit à cet homme qu'il pouvoit me produire, il vint me prendre chez lui, me conduiſit chez Margeon, me vendit pour cinquante pieces d'or qu'il emporta ſuivant mes ordres, & dont je voulus qu'il profitât, & me laiſſa dans un eſclavage que je m'imaginai devoir être d'autant plus doux, que je croyois avoir ſouvent le plaiſir de voir ma chere maîtreſſe: mais que j'eus bientôt lieu de connoître que je m'étois lourdement trompé dans mes projets!

A peine fus-je entré dans cette maiſon, que Margeon me regardant d'un œil ſévere; Mani, me dit-elle (car c'étoit le nom que le Marchand d'eſclaves m'avoit donné), je compte avoir fait une bonne acquiſition dans l'emplette que je viens de faire de votre perſonne, & que vous me ſervirez fidellement; allez à ma maiſon de campagne, rendez cette lettre au Concierge, je lui ordonne de vous établir Inſpecteur des ouvrages que je fais faire dans mes jardins: j'irai dans quelque temps voir de quelle maniere vous vous ſerez acquitté de cet emploi. Quoique je me ſentiſſe pénétré de douleur en recevant un ordre qui m'éloignoit de ma Maîtreſſe, je me reſſouvins des conditions qu'elle m'avoit impoſées; je baiſai le bas de ſa robe, je reçus ſa lettre ſans pouvoir m'empêcher de verſer des larmes, dont elle s'apperçut fort bien, & je partis pour me rendre au lieu de ma deſtination. Comme toute ma vie j'ai eu

eu beaucoup de goût pour la culture des jardins, je ne fus pas plutôt admis dans mon poſte, que cherchant à y plaire à Margeon, je fis travailler avec application les eſclaves qui m'étoient ſoumis ; & ſur des deſſeins que je leur donnai, dans l'eſpace de quinze jours, je mis le jardin dans un état que je me perſuadai que j'en recevrois ſûrement des complimens de ma Maîtreſſe la premiere fois qu'elle viendroit voir mon ouvrage : mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſqu'elle eut examiné ce que j'avois fait faire, de voir que loin de l'approuver elle le blâma dans toutes ſes parties par les plus mauvaiſes raiſons du monde, & qu'elle me commanda d'en changer toute l'ordonnance ! Quelque mortification que je reſſentiſſe de cette bizarerie, je n'eus garde de la lui témoigner. Si je pouvois deviner votre goût, lui dis-je, Madame, je m'efforcerois de le ſatisfaire. Tâchez de le découvrir en faiſant mieux, me répondit-elle

assez sechement, je n'ai point d'ordres particuliers à vous donner là-dessus; je reviendrai dans dix jours, faites vos efforts pour que je sois contente de votre ouvrage.

Margeon m'ayant tourné le dos en ce moment, je restai plongé dans le plus violent chagrin: mais peu de temps après, étant rentré en moi-même, tout ceci n'est fait que pour m'éprouver, me dis-je à moi-même, & pour exercer ma patience: ma belleveuve a trop de bon sens pour ne pas sentir la différence de ce jardin à ce qu'il étoit auparavant, mais elle n'en veut pas convenir; n'importe, tâchons de la mettre dans la nécessité de ne pouvoir trouver à redire à mon ouvrage. Alors je composai un nouveau dessein; & ayant entiérement changé mon parterre, j'en fis un dans les compartimens duquel on voyoit le chiffre de ma Maîtresse, & des cœurs enflammés, mais il n'eut pas le bonheur de lui plaire davantage, & après m'en

avoir fait recommencer & détruire cinq ou six avec auſſi peu de raiſon : vous n'entendez rien à l'économie des jardins, me dit-elle, vous n'avez qu'à revenir à Aden, je vous y donnerai d'autres occupations. Quoique je fuſſe outré des caprices de cette belle, l'ordre que je venois de recevoir de revenir auprès d'elle me conſola de plus de quatre mois que j'avois paſſé à la campagne ſans la voir que par intervalles. Je retournai donc à la Ville, mais mon ſort n'en fut pas plus doux ; j'y fus employé aux ouvrages les plus pénibles de la maiſon, & quand j'avois le bonheur une fois en quinze jours de voir Margeon, ce n'étoit que pour en recevoir des diſcours toujours déſagréables. Je me livrois quelquefois au plus violent déſeſpoir, de voir avec quelle apparence de mépris j'étois traité ; & ſi je n'avois pas été ſoutenu par l'eſpérance, & par un amour auſſi vif que celui que je reſſentois pour elle, je crois que je me ſerois

cent fois donné la mort. Que vous dirai-je, puissans Génies? je passai mon année entiere dans la douleur & dans l'amertume, & sans avoir pû jamais m'attirer un seul regard favorable de la cruelle Margeon. Enfin l'année expirée, elle me fit appeller dans son cabinet.

XLVI. SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

VOUS êtes libre, Mani, me dit ma belle veuve, que je trouvai seule sur son sopha; voilà un écrit par lequel je vous rends à vous même; je vous avoue que je n'attendois pas de vous un sacrifice aussi complet, & une obéissance aussi aveugle; cette année de probation m'oblige avec justice à vous accorder mon estime; mais chez moi, il y a encore bien du chemin de l'estime à l'amour: vous

avez une autre année à ſouffrir, & peut-être qu'elle vous ſera plus rude à paſſer que celle dont vous ſortez : ſouvenez-vous bien, qu'en quittant cet habit d'eſclave, que vous êtes muet, que vous l'êtes de maniere qu'il ne vous ſera pas permis, ni par l'écriture, ni par aucun ſigne de faire connoître le ſujet pour lequel vous aurez perdu la parole, & que je ſuis l'objet de vos deſirs. Je vous le répete encore, je vous mettrai à l'épreuve de toutes les façons, j'emploierai toutes les ruſes poſſibles pour vous faire tomber dans la déſobéiſſance; s'il vous échappe un ſeul mot, vous pouvez compter dès ce moment que vous perdez l'eſpérance d'être mon époux, que ni larmes ni prieres ne répareront jamais votre faute, & que je ſerai inflexible à votre égard. Au reſte, ne croyez pas que quoique hors de ma préſence, j'ignore ce que vous ferez, le détail de votre conduite, ni vos moindres démarches, je n'é-

pargnerai rien pour les éclairer, & vous ſerez inceſſamment environné d'eſpions à mes gages, qui me rapporteront juſqu'à vos penſées; ſi vous réſiſtez à tout ce que je vais faire pour vous faire tomber dans les pieges que l'on vous tendra de toutes parts, je vous rends, d'aujourd'hui en un an, maître de ma perſonne; mais juſqu'à ce temps, je vous défends de m'écrire, ni de vous préſenter devant moi pour quelque raiſon que ce puiſſe être, à moins que je ne vous mande.

J'écoutai avec une extrême attention tout ce que me dit Margeon; & n'oſant y répondre, je crus qu'il ſuffiſoit par mes actions de lui faire comprendre que je me ſoumettois volontiers à ce qu'elle exigeoit de moi. Je me jettai à ſes genoux, & je les embraſſois avec ardeur, lorſqu'elle me releva avec bonté, & approchant ſa joue de la mienne, elle me donna un baiſer qui me rendit ſi interdit, & me combla d'une joie ſi

ſenſible, que peu s'en fallut que dès l'abord, je n'oubliaſſe ce à quoi je venois dans le moment même de me ſoumettre : j'ouvris la bouche, j'allois parler, mais heureuſement la réflexion venant à mon ſecours, je n'articulai que des ſons qui ne ſignifioient rien, & j'imitai ſi parfaitement le langage d'un muet, qu'elle ne put s'empêcher d'en éclater de rire ; allez, me dit-elle, aimable Mani, c'eſt fort bien commencer, il ne vous ſera peut-être pas ſi difficile que je penſois, d'exécuter mes ordres avec de pareilles diſpoſitions ; je ne conſeillerois pas une perſonne de mon ſexe de s'expoſer à une telle épreuve, je craindrois trop qu'elle n'y ſuccombât ; mais après la conduite que vous avez tenue auprès de moi dans votre eſclavage, je dois tout attendre de vous ; & je ne puis vous exprimer combien je vous ſaurai de gré de la victoire que j'eſpere que vous remporterez ſur vous même.

Margeon, en me disant ces dernieres paroles, me tendit une main, qui, par la blancheur, auroit fait honte à l'albâtre; je regardai ce geste favorable comme une permission tacite de la baiser, & je ne me trompai pas, puisque loin de la retirer, elle souffrit que j'y imprimasse mes lévres avec des transports si extraordinaires, qu'elle m'en parut très-émue; adieu mon cher Mani, me dit elle, c'est la derniere fois que je vous donnerai ce nom, vous devez être aujourd'hui bien content de moi; vous êtes suffisamment payé de ce que vous avez pû souffrir dans votre année d'esclavage. Conservez les bons sentimens dans lesquels vous êtes à mon égard, vous aurez de mes nouvelles plus souvent que vous ne pensez; mais tenez-vous bien sur vos gardes; je ne puis trop vous en faire souvenir, & craignez de vous laisser surprendre par tous les artifices dont je me servirai contre vous.

Je quittai Margeon pénétré de la joie la plus vive : cette belle m'aime, me dis-je à moi-même, je n'en saurois douter, elle vient de m'en donner des marques trop essentielles ; j'ai vû dans ce moment toute sa fierté dissipée ; elle a souffert mes caresses, elle a même été au-devant ; est-il un mortel plus heureux que moi ? Il est vrai que mon esclavage a été humiliant, mais grace à notre Souverain Prophête qui m'a soutenu dans mon affliction, voilà ces momens fâcheux passés, & je ne dois pas m'en plaindre, puisqu'ils ont fait connoître à cette adorable personne à quel point je lui suis dévoué ; que l'on ne blâme pas cette humeur fiere & impérieuse, elle n'a pas tout-à-fait tort ; les hommes sont si trompeurs, qu'une femme raisonnable ne doit pas s'y fier ; d'ailleurs, l'empire tyrannique qu'ils prennent sur le sexe, n'est pas un bon moyen pour s'en faire aimer ; comment donc connoître si notre amour

eſt ſincere ? Ah ! ce n'eſt que par des épreuves auſſi ſingulieres que l'on y peut parvenir ; & loin d'en vouloir du mal à Margeon, je ne puis m'empêcher de la louer de cette prudence ; je dois lui rendre la juſtice que tous ſes caprices que j'ai eſſuyés pendant mon eſclavage, étoient feints, & qu'elle en a ſouffert autant que moi. Heureux Katifé, ne vient-elle pas de te donner des preuves bien ſenſibles de ſa tendreſſe ? Sois donc auſſi ſoumis à ſes ordres pendant le temps qui te reſte à les exécuter, que tu l'as été juſqu'à ce jour, & force-là à convenir que tu es ſeul digne d'être aimé d'elle.

XLVII. SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

AVEC ces diſpoſitions intérieures je me rendis chez le Marchand d'eſ-

claves, qui m'avoit vendu à Margeon; je lui montrai l'écrit par lequel elle m'avoit rendu la liberté, & lui ayant fait ſigne de me chercher des habits convenables à mon état préſent, il fut dans une extrême ſurpriſe de voir que je ne répondois pas à tous ſes diſcours, & que j'avois perdu l'uſage de la parole. Comme il avoit encore chez lui les hardes que j'avois quittées en entrant chez ma veuve, il me les préſenta : Voilà Seigneur, me dit-il, vos mêmes robes que je vous ai gardées, ainſi que le ſecret que vous m'aviez recommandé ſur votre eſclavage; mais par quel funeſte accident êtes-vous devenu muet? Je ne jugeai pas à propos de répondre à ſa demande, & je me contentai de lui faire entendre par mes geſtes, que je ne pouvois là-deſſus lui rendre aucun compte, après quoi m'étant habillé, je retournai chez moi.

Depuis un an que ma mere n'avoit eu de mes nouvelles, elle étoit plon-

gée dans la douleur la plus amere ; comme elle s'imaginoit que j'avois été assassiné dans quelque galanterie où je pouvois avoir été surpris par un mari jaloux, vous pouvez croire qu'elle pensa mourir de joie en me revoyant au moment qu'elle y pensoit le moins ; elle me sauta au col avec les marques de la tendresse la plus sincere : eh, par quelle aventure, mon cher enfant, me dit-elle, en versant des larmes en abondance, ai-je été plus d'un an sans entendre parler de vous ? Qu'êtes-vous devenu pendant tout le temps que j'ai passé dans l'amertume ? & quelles raisons assez fortes avez-vous eues pour ne m'avoir pas fait savoir où vous étiez ? Je reçus les caresses de ma mere avec avec toute la tendresse imaginable ; mais comme je ne répondis rien à toutes ses demandes, elle en fut dans une surprise inconcevable : oh Ciel ! s'écria-t-elle ! vous ne me dites mot ? auriez-vous par quelque cruel événe-

ment perdu l'uſage de la langue? Je lui fis ſigne qu'elle me feroit plaiſir de ne me pas interroger ſur ce ſujet, & comme elle ne comprit pas tout-à-fait ce que je voulois dire, elle me fit apporter de quoi écrire; je lui fis connoître que je ne pouvois par ce moyen l'inſtruire de ce qu'elle ſouhaitoit ſavoir. Son étonnement augmenta; mais comme elle n'apperçut rien de triſte ſur mon viſage, elle fut un peu moins allarmée qu'auparavant. Cette nouvelle ſi ſingulière s'étant répandue dans ma famille, mes parens & mes eſclaves accoururent pour me voir, & me firent mille queſtions plus embarraſſantes les unes que les autres; je fus ſourd à toutes leurs demandes; & comme j'avois intention de jouer très-exactement le perſonnage de muet, je ne leur répondis jamais que par ſignes; ils ne furent pas moins étonnés que ma mere; & cet événement ayant fait grand bruit dans Aden, je devins le ſujet de toutes

les converſations de cette Ville; je ne pouvois m'empêcher de rire de tous les raiſonnemens que l'on faiſoit ſur mon compte; chacun penſoit à ſa maniere, & perſonne ne touchoit au but; enfin cette nouvelle, au bout d'un mois, étant parvenue juſqu'aux oreilles du Sultan dont j'étois connu, il m'envoya chercher pour ſavoir par lui-même quelle étoit la raiſon de mon ſilence.

J'avoue que je fus très-embarraſſé en ce moment; ſi je ne pouvois pas parler, j'étois cenſé avoir la liberté d'écrire, où il m'étoit facile de répondre par ſignes aux demandes que me faiſoit ce Monarque; cependant je ne balançai pas longtemps ſur le parti que j'avois à prendre; je réſiſtai courageuſement aux prieres, aux ordres & aux menaces mêmes de ce Prince, & je feignis de ne le point entendre. Heureuſement pour moi, il ne regarda pas mon obſtination à obſerver le ſilence comme un crime

& après avoir encore eſſayé les promeſſes les plus flatteuſes, ſans pouvoir rien obtenir de moi, il me fit ſigne de me retirer.

Comme je ne doutois pas que cet événement ne fût sû de Margeon, je m'imaginai que je recevrois bientôt de ſes nouvelles. Je ne me trompai pas; ſon eſclave favorite vint dès le lendemain m'apporter une lettre de ſa part, elle m'y félicitoit de la ſcène que j'avois eſſuyée avec le Sultan, & m'ordonnoit de remettre ſa lettre après l'avoir lûe à celle qu'elle en avoit chargée; j'obéis exactement à ſes ordres, & je rendois la lettre à cette fille, lorſque je fus ſurpris de voir couler ſes larmes: Seigneur me dit-elle en s'appercevant de mon étonnement, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai conçu de l'eſtime pour vous; je n'ai pû voir le brave Katifé ſous le nom de Mani, ſans reſſentir pour lui la plus vive tendreſſe; inſtruite du ſecret de ma maîtreſſe, à force

de l'étudier, & ſans qu'elle m'ait fait aucune confidence de ſes projets, j'admirois votre parfaite ſoumiſſion pour une perſonne dont les caprices ſont au-deſſus de toutes expreſſions; je vous plaignois de voir que vos ſervices étoient rebutés ſans aucune apparence de raiſon, & j'étois ſur le point de vous déclarer mes tendres ſentimens, lorſque Margeon vous a rendu la liberté; je croyois avec quelque beauté, dont le Ciel m'a pourvûe, pouvoir aſpirer à votre cœur; mais par la maniere inſenſible dont vous me recevez, que je connois bien que je me ſuis abuſée! je ne vois que trop, qu'un homme tel que vous, n'a pas été eſclave chez Margeon ſans des raiſons bien eſſentielles; & je ne puis m'empêcher de ſoupçonner que les motifs qui vous ont fait agir ainſi, & ceux qui vous obligent encore aujourd'hui à garder un ſilence ſi ſingulier, ne la deshonoraſſent s'ils étoient connus du Public: un cavalier de vo-

tre eſpèce eſt bien dangereux auprès d'une ſi belle Dame; notre ſexe eſt fragile, & ſi je n'ai pu me défendre de vous aimer, lors même que vous étiez ſous l'habit eſclave, pourquoi ma maîtreſſe qui vous connoiſſoit, auroit-elle eu plus de force & de vertu que moi, ſur-tout ayant eu la liberté entiere de vous voir ſeul à toutes les heures du jour & de la nuit ?

XLVIII. SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

JE fus ſi étonné du diſcours de l'eſclave & des ſoupçons injurieux qu'elle avoit ſur la conduite de Margeon, qu'il fallut me rendre maître de toute ma raiſon pour ne pas rompre le ſilence dans le premier mouvement de ma colere; mais enſuite me perſuadant que tout ce qui ſe paſſoit pouvoit bien n'être qu'une adreſſe de ma

maîtreſſe, je regardai l'eſclave d'un air moqueur ; elle crut comprendre que je la ſoupçonnois de ſupercherie: non, Seigneur, me dit-elle, je ne cherche pas à vous tromper, je vous aime véritablement ; j'ai combattu dans les commencemens l'inclination que j'avois pour Mani, parceque je le croyois un eſclave d'une naiſſance des plus communes; mais depuis que je me ſuis apperçu que ce Mani étoit un Cavalier digne de toute ma tendreſſe, je n'ai pu réſiſter à l'envie de la lui faire connoître : le Mingrelie m'a vû naître, Seigneur; mon pere qui y avoit un Commandement diſtingué dans les Troupes de notre Monarque, y donna le jour à l'infortunée Aboulaïna, pour laquelle vous témoignez tant de froideur ; il y fut tué, il y a environ huit ans, dans un combat qui ſe donna contre le Sultan de Georgie ; ma mere qui l'aimoit tendrement, frappée d'une ſi cruelle nouvelle, en expira de dou-

leur, & pour récompenſe du ſang que mon pere venoit de répandre, on nous mit deux de mes ſœurs & moi au nombre de cinq cens eſclaves, que l'on devoit livrer au Roi notre ennemi, & qui ne donna la paix à notre Pays qu'à cette condition. J'ignore ce que mes malheureuſes ſœurs ſont devenues, elles étoient encore dans la plus tendre enfance; pour moi, qui pouvois avoir dix ans, je fus livrée à des Marchands d'eſclaves, qui me tranſporterent avec beaucoup d'autres à Adem, & j'y fus achetée heureuſement par Margeon, auprès de laquelle je n'ai ſenti mon malheur que depuis que j'ai perdu l'eſpérance de toucher votre cœur. Moins traitée en eſclave qu'en amie, je ne puis m'empêcher de vous avouer que cette aimable veuve a d'excellentes qualités, mais elles ſont effacées par une bizarrerie outrée qui regne dans toutes ſes actions, & je ne puis diſconvenir que par ſon ordre, je venois ici pour vous

ſéduire ; Margeon à qui j'ai toujours caché l'inclination violente que j'avois pour Mani, ne s'eſt pas apparemment imaginée que je le reconnoîtrois dans Katifé ; mais l'amour ne m'a pas laiſſé long-temps dans l'erreur ; je ne veux point ici travailler pour le compte de ma maîtreſſe, je ne vous prétends entretenir que de moi. Parlez, Seigneur, faites-moi connoître que la poſſeſſion de mon cœur ne vous eſt pas indifférente ; Margeon m'a promis la liberté ſi je puis vous engager à rompre les engagemens que vous avez pris avec elle ; devenue libre par ce moyen, je puis aſpirer à votre main ſi vous ne dédaignez pas ma perſonne. Vous ne me dites rien, Seigneur, ah ! pouſſeriez-vous la cruauté juſqu'à ce point ? faites-vous réflexion qu'un ſeul mot de ma bouche peut détruire toutes vos eſpérances ? je n'ai qu'à rapporter à Margeon que vous avez parlé, vous êtes perdu ſans reſſource auprès

d'elle ; mais ne craignez rien, je ne ſais pas acheter mon repos, par un menſonge qui m'attireroit bien-tôt toute votre haine, & quand même en ce point vous auriez déſobéi à ma maîtreſſe, quoique ce ſoit le ſeul endroit par lequel je puiſſe la détacher de vous, je le lui cacherois encore pour ne vous pas nuire auprès d'elle; tenez-moi donc compte, Seigneur, de ces ſentimens, & voyez juſqu'à quel point je pouſſe avec vous la généroſité.

Quelque franchiſe qu'il parût y avoir dans les diſcours d'Aboulaïna, je ne crus pas devoir y ajouter foi ; je ſentis auſſi qu'il m'étoit d'une extrême conſéquence de ne la pas irriter : mais malgré toutes ces raiſons que la prudence me dictoit, je me perſuadai que je ne devois pas héſiter à lui ôter toute eſpérance, je lui fis entendre du mieux qu'il me fut poſſible, que j'aimois Margeon avec trop d'ardeur, pour lui devenir jamais

infidele, & qu'il m'étoit impoſſible de répondre à ſa tendreſſe, mais qu'engagé par ſes bonnes manieres à avoir pour elle tous les égards poſſibles, je ne la laiſſerois pas long-temps dans la captivité.

Ces réponſes que je lui fis par ſignes, & qu'elle comprit à merveille, loin de la contenter, exciterent ſes larmes en abondance; enſuite paſſant tout d'un coup dans une fureur qui m'effraya; eh bien cruel, me dit-elle, puiſque tu mépriſes mes offres, vois de quelle maniere je veux me venger de mon amour outragé: alors tirant un poignard elle alloit s'en frapper, lorſque je lui ſaiſis heureuſement le bras, & lui arrachai le fer dont elle témoignoit vouloir ſe percer le cœur. Je fus ſi ému de cet événement auquel je n'avois pas lieu de m'attendre, que mon premier mouvement fut d'appeller quelqu'une des eſclaves de ma mere; mais par un bonheur extrême je fus aſſez maître de moi-

même pour qu'il ne me fût pas échappé aucune parole, & je tâchois par les signes les plus flatteurs d'adoucir cet esprit irrité, lorsque je m'apperçus qu'à la fureur avoit succédé l'évanouissement le plus profond, & qu'en s'agitant pendant que je voulois lui faire prendre quelques eaux cordiales, elle me laissa entrevoir une gorge d'une si rare beauté, qu'il ne falloit pas moins qu'un amour aussi constant pour Margeon, pour ne pas succomber à la tentation d'aspirer à la possession d'une si charmante personne.

XLIX. SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

GRand Prophète! me dis-je alors en moi-même, soutiens un vrai Musulman dans le plus rude combat auquel il se soit jamais trouvé, & fais,

s'il eſt poſſible, qu'il en ſorte victorieux. A peine eus-je achevé cette priere mentale, que ſoit que le Prophête m'eût regardé en pitié, ou que l'évanouiſſement d'Aboulaïna dût prendre fin, elle revint à elle; & rentrant dans des ſentimens plus modérés : Je vous demande excuſe de ce qui vient de ſe paſſer, Seigneur, me dit-elle; je ſens combien cela dégrade mon ſexe; je connois toute l'étendue de votre probité, je vous en tiendrai compte aux dépens de ma vie même, & loin de trahir vos intérêts auprès de ma maîtreſſe, je vais lui faire un recit fidele de toutes vos vertus; vivez heureux avec elle, elle eſt digne de toutes vos affections, malgré ſes bizarreries affectées : pour moi je ne mérite que votre pitié; adieu, Seigneur, ſouvenez-vous quelquefois d'une fille infortunée, dont vous cauſez involontairement tous les malheurs.

A peine Aboulaïna eut-elle achevé,

vé, que reprenant son voile elle se leva, & sortit malgré les efforts que je fis pour la retenir encore quelque temps, dans l'appréhension où j'étois qu'elle n'eût pas la force de retourner chez elle, quoiqu'il n'y eût que trois maisons entre la mienne & celle de Margeon.

Je ne crois pas qu'après ma belle veuve, l'on pût rien voir de plus parfait que cette Mingrelienne, encore falloit-il avoir l'esprit & le cœur aussi préoccupés que je les avois pour ne pas donner la préférence à la derniere; & si je n'avois pas fait attention à elle, pendant que nous avions demeuré dans la même maison, c'est que dans toute mon année d'esclavage, n'ayant été introduit que sept ou huit fois au plus, dans l'intérieur de l'appartement de ma maîtresse, tous mes regards avoient toujours été fixés sur cette adorable personne, & que les autres objets m'étoient absolument indifférens.

Je fus plus de quinze jours sans entendre parler de ma veuve, ni d'Aboulaïna; & je commençois à être inquiet d'un si long silence, lorsque je reçus une lettre qui m'ordonnoit de me rendre chez Margeon sans perdre un seul moment. J'y courus promptement, & je fus consterné en arrivant, de la voir livrée à l'affliction la plus marquée; elle étoit au chevet du lit de la belle esclave que j'apperçus dans un état déplorable: ses beaux yeux d'où j'avois vû sortir les feux les plus vifs, étoient presqu'éteints, & l'on ne voyoit plus sur son visage aucuns de ces traits qui m'avoient frappé dans la visite qu'elle m'avoit rendue: venez voir votre ouvrage, me dit tristement Margeon, & regardez la cruelle situation où vous avez réduit cette fille infortunée; je l'aime avec la dernière tendresse, je ne veux pas la perdre, s'il est possible, & vous seul êtes capable de lui rendre la vie; je n'ignore rien

de ce qui s'eſt paſſé entr'elle & vous; & ſi j'ai lieu de me louer de votre fidélité & de votre obéiſſance, votre dureté pour l'aimable Aboulaïna en ôte tout le mérite. Mais comme il peut être encore temps de réparer tout le mal que vous lui avez fait, je veux que dans ce moment même vous lui juriez, non-ſeulement que vous en êtes au déſeſpoir, mais encore que vous êtes prêt à la prendre pour votre épouſe.

Je reſtai ſi étourdi de la propoſition de Margeon, pourſuivit Katifé, que j'en devins immobile. Vous croyez peut-être, me dit-elle, que tout ceci n'eſt que pour vous éprouver; non, je vous le repete, je veux abſolument que vous exécutiez ce que je vous ordonne: ce ſont les combats que cette fille a ſoutenus depuis votre derniere entrevue qui la réduiſent dans un état auſſi cruel; & comme il n'y a que le don de votre main qui puiſſe y apporter du remede, c'eſt un ſacrifice que je

veux bien lui faire : je l'aime au point de consentir à partager votre cœur avec elle ; dites-lui donc que vous l'aimez, & dites-le lui d'une maniere à l'en bien persuader ; je vous dispense du commandement que je vous ai fait de garder pendant cette année un silence inviolable, & je vous déclare que je veux être obéie sur le champ, sous peine d'encourir ma disgrace.

La maniere dont je parus recevoir ces ordres, fit connoître à Margeon que je ne me sentois pas bien disposé à lui obéir : elle pouvoit lire dans mes yeux l'extrême pitié que j'avois du malheureux sort de cette esclave ; mais elle n'y voyoit pas que je fusse prêt à l'épouser, ni encore moins que je voulusse l'assurer de bouche, d'avoir la moindre disposition à faire là-dessus ses volontés ; & quelque chose qu'elle pût faire, elle ne put jamais tirer de moi une seule parole. Mon obstination la révolta ; elle entra alors dans une si violente colere, que j'en fus

effrayé: perfide me dit-elle, eſt-ce ainſi que tu fais paroître de la docilité pour mes commandemens? par un excès d'obéiſſance mal placée, tu veux donc laiſſer périr une fille auſſi aimable! Va, miſérable, ſors de ma préſence, ne te montre jamais devant mes yeux, je révoque tout ce que je t'ai jamais promis: au lieu de cette tendreſſe dont je t'avois flatté, ſois déſormais ſûr de toute ma haine.

L. SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

JE ne pus ſouffrir ſans frayeur les regards de Margeon; & j'étois en ce moment dans la plus violente agitation que l'on puiſſe imaginer! cependant, prenant mon parti, je me jettai à ſes pieds & je lui fis comprendre que, quelque menace qu'elle pût employer, je ne

romprois pas le silence; mais que j'étois prêt à lui obéir en toute autre chose, si elle l'ordonnoit absolument. Eh bien, dit-elle, d'un ton radouci, je veux bien te pardonner ton obstination sur ce premier article, puisque tu n'apportes plus de résistance à mes intentions sur le second; que l'on aille chercher l'Iman. Ses ordres furent exécutés sur le champ: l'Iman arriva peu de momens après, elle lui expliqua de quoi il s'agissoit, je parus consentir à ses volontés, & nous fûmes Aboulaïna & moi mariés dans l'instant même.

L'extrême tristesse qui regnoit sur mon visage paroissoit d'une nature assez équivoque, & si Margeon pouvoit croire qu'elle procédoit de la violence que je venois de me faire pour lui obéir, Aboulaïna de son côté, avoit lieu de s'imaginer qu'elle provenoit de ce que je la voyois dans un état si digne de compassion: après s'être épuisée en remerciemens envers

ſa maîtreſſe, dont elle baignoit les mains de ſes larmes; je vous ſais bon gré, Seigneur, me dit-elle, de votre extrême complaiſance pour une infortunée qui n'a plus que quelques jours à vivre; mais je ſens que vos bontés me deviennent inutiles; connoiſſant combien ma Maîtreſſe vous aime, je ne voulois pas l'inſtruire de ma paſſion pour vous, je l'ai combattue autant qu'il m'a été poſſible, j'en ſuis la victime, je me ſuis expliquée trop tard avec elle, & je n'ai pas lieu d'eſpérer que je profite entiérement de la ſoumiſſion que vous venez de marquer pour ſes volontés: mais, Seigneur, j'emporterai dans le tombeau le nom de votre épouſe, cela me ſuffit; daignez achever votre ouvrage, ne me quittez point, je vous en conjure, & permettez du moins que j'aie la conſolation de mourir entre les bras de mon époux, & de me flatter qu'il regrettera la perte de la trop tendre Aboulaïna.

Tâchez plutôt d'y retrouver la vie, s'écria Margeon en fondant en larmes: c'eſt une obligation que je veux avoir, s'il eſt poſſible, à Katifé; & loin de voir d'un œil de jalouſie toutes les carreſſes qui vous ſont dûes ſi légitimement, je vous jure à l'un & à l'autre par notre grand Prophête, que rien ne me fera plus de plaiſir, perſuadée que Katifé ne m'en aimera pas moins. Alors Margeon étant ſortie de la chambre où nous étions, je reſtai ſeul auprès de ma nouvelle épouſe: Seigneur, me dit-elle tendrement, donnez-moi du moins la conſolation de me dire que votre cœur n'a pas ſenti de répugnance à prendre les engagemens qui nous uniſſent, & que ſi vous n'aviez jamais vû ma chere Maîtreſſe, vous n'auriez pas été inſenſible à tout l'amour que je reſſens pour vous.

Je crus en cette occaſion ne devoir pas déſeſpérer cette aimable perſonne; je pris ſa main, je la portai ſur mon cœur, & la lui ayant arroſée de mes

larmes, je lui fis comprendre que puiſque Margeon autoriſoit notre union, elle pouvoit s'aſſurer de partager avec elle toutes mes affections, & je ſcellai ces promeſſes par un baiſer qui penſa la faire mourir de joie; mais que devins-je! lorſque je m'apperçus que cette joie fut ſuivie d'un évanouiſſement ſi conſidérable, que je crus qu'elle venoit d'expirer. Je courus à l'appartement de Margeon, je lui rendis comptepar ſignes de ce qui venoit de ſe paſſer entre ſon eſclave & moi; nous rentrâmes promptement dans ſa chambre, & nous la fîmes revenir à force de remédes; mais malgré tous nos ſoins elle retomboit dans de pareilles ſyncopes de momens en momens. Il y apparence que la révolution qui venoit de ſe faire dans le cœur de cette infortunée Mingrelienne, avoit cauſé une violente altération dans ſon tempérament, puiſque malgré tous nos ſoins, nos attentions, & les médicamens confortatifs

que nous lui fîmes prendre, elle tomba dans une langueur qui la priva de de la vie le cinquieme jour de notre mariage. Je ne l'abandonnai pas un seul moment pendant tout ce temps, elle expira, comme elle l'avoit souhaité, entre mes bras; & je sentis redoubler infiniment ma douleur de ne pouvoir du moins lui exprimer par mes paroles combien j'étois sensible à sa perte. Margeon témoin de tout ce qui s'étoit passé entre Aboulaïna & moi dans ces derniers momens, ne put s'empêcher d'approuver la conduite que j'avois tenue en cette occasion. Je vous sais un gré infini, me dit-elle, de la maniere dont vous vous êtes comporté dans une occurence aussi délicate; continuez, ne vous rebutez pas; mais comme votre présence n'est plus nécessaire en ces lieux, & que votre douleur ne feroit qu'augmenter à la vue des tristes cérémonies auxquelles nous allons

nous employer, il eſt à propos que vous retourniez chez vous.

J'obéis aux ordres de Margeon, d'autant plus volontiers que le ſpectacle d'Aboulaïna morte, & morte par rapport à moi, m'avoit touché à un point que j'avois toutes les peines du monde à ne pas faire éclater ma douleur. Je me retirai chez moi, & je m'y livrai à la plus profonde triſteſſe, bien perſuadé que je ne pouvois trop regretter une perſonne d'un ſi rare mérite, & qui perdoit la vie par un excès d'amour pour moi. Je donnois ſans ceſſe des larmes à ſa mémoire; & quoique le temps efface les plus grandes douleurs, il y avoit plus de deux mois que j'avois perdu Aboulaïna, & que je la pleurois encore, lorſqu'un ſoir que, renfermé dans ma chambre, je liſois l'Alcoran, un eſclave noir y entra bruſquement & me perça le cœur par la nouvelle la plus cruelle & la moins attendue: Seigneur,

me dit-il, Margeon expire en ce moment, elle veut vous parler avant que de rendre les derniers soupirs, suivez-moi, il n'y a pas un moment à perdre.

Fin du Tome second.

THE NEW YOR
REFERENC.

This book is under nc
taken from t

JUL 14 19